

ENTRETIENS
SUR
LES ANIMAUX.

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION.

ENTRETIENS

SUR LES

ANIMAUX

PAR

JULES DE SOIGNIE,

CHEF DE DIVISION AU GOUVERNEMENT PROVINCIAL DU HAINAUT.

OUVRAGE COURONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DE PARIS.

NOUVELLE ÉDITION.

• Les bons et les méchants poursuivent également le bonheur; les premiers seuls l'atteignent. » (Boëce.)



NAMUR.

IMPRIMERIE DE AD. WESMAEL-CHARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1879.

ERRATA.

Page 41, dernier alinéa, lisez : magnifiques.

» 55, 4^e » » frigori*f*iques.

» 119, 4^e » » *demeurait*, et non *demandait*.

» 137, au premier vers, » pour.

» 148, au 2^e vers, » me *font* peur,

PRÉFACE.



Le concours annoncé par le *Moniteur belge* du 30 juin 1871, pour la composition d'un petit livre dans l'esprit des sociétés protectrices des animaux, nous suggéra l'idée de présenter un essai. Celui-ci fut assez heureux pour être compris parmi les trois, écrits en français et conformes au programme, qui ont obtenu une récompense¹.

D'un autre côté, sur la proposition de l'honorable président, M. Auguste Visschers, la Société de Bruxelles a bien voulu nous mettre au nombre de ses membres effectifs.

Cette double circonstance, jointe au désir exprimé par nos estimables collègues, nous imposa le devoir de faire imprimer le manuscrit, après toutefois lui avoir donné le complément qui nous paraissait indis-

¹ Il y avait 38 concurrents.

pensable pour lui faire mériter l'honneur de la publicité.

Nous avons tâché d'observer une certaine progression : les premiers entretiens peuvent s'adresser même aux premiers âges et les derniers à des esprits mûrs ; de telle sorte que ce volume pourra convenir, jusqu'à un certain point, à de grands et à de petits enfants.

« Selon nous, a dit M. le vice-président Ruelens, lors de la remise des médailles, écrire un bon livre sur le sujet proposé, un ouvrage tel que nous le désirons, c'est une entreprise bien plus difficile qu'on ne le pense. Il s'agit de mettre à la portée d'intelligences à peine ouvertes des notions presque scientifiques, sérieuses, peu attrayantes ; d'inculquer à des esprits jeunes, volages, des idées assez élevées, des préceptes de conduite dont l'intuition n'est pas immédiate. En présence des hautes difficultés du programme, nous avons à nous réjouir du résultat obtenu. Les lauréats peuvent franchement se prévaloir de leur succès, et la publication de leur travail opérera quelque bien. »

Puisse se réaliser cette heureuse prédiction ! C'est le seul but de l'auteur, la seule récompense qu'il ambitionne.

Notre première édition rencontra parmi le personnel des écoles et près du gouvernement lui-même, un accueil dont nous nous plaignons à les remercier. Elle

fut en outre l'objet d'une distinction de la Société protectrice de Paris, qui lui décerna une médaille en vermeil, conjointement avec l'ouvrage de M. Menault, sur *l'amour maternel chez les animaux* ¹.

Mais cette bienveillance qui a dépassé notre espoir, ne nous a point fait illusion sur les défauts de l'œuvre, ni sur les lacunes qu'elle présentait encore. Nous nous sommes appliqués avec le plus grand soin à corriger les unes, à combler les autres, en vue de répondre à la faveur du public et de nous en assurer, autant que possible, la continuation.

¹ Librairie Hachette (*Bibliothèque des merveilles*). — 1874.

MES JEUNES AMIS,

On rencontre partout des enfants insoumis, tracassiers, cruels, vraies plaies pour leurs parents, pour leurs maîtres, pour leurs compagnons. On dit de ces mauvais sujets qu'ils sont nés pour le mal.

Croyez-le, ce n'est point la nature qui les a faits ainsi, mais plutôt le défaut d'éducation; car, dit Bossuet, « lorsque Dieu forma le cœur, il y mit premièrement la bonté. »

L'enfant ressemble à un jeune arbre dont la mission est de s'élever droit vers le ciel, mais qui accidentellement pousse de travers, à défaut d'un jardinier qui corrige ses directions vicieuses et lui applique, au besoin, un solide tuteur.

Non, l'homme ne vient pas au monde avec de méchants instincts, mais plutôt avec de bons; sans cela, serait-il vrai de dire qu'il est fait à l'image de Dieu?

Cependant, et c'est une chose bien triste, s'il est aujourd'hui une qualité rare quoique souvent invoquée, c'est la bonté. A tout propos, l'on entend : *Vous êtes bien bon*; toute lettre commence par : *Mon cher*, et finit par des expressions de tendresse et de dévouement.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Beaucoup de gens se montrent empressés, désireux de plaire en vue de certains avantages. Mais la bonté, ce bien si nécessaire qu'à défaut de sa réalité, nous en recherchons toutes les apparences, ne consiste pas en paroles ni en vaines manifestations : elle vient toute du cœur.

Je voudrais le fortifier en vous ce noble sentiment, je voudrais vous porter à une bienveillance universelle, en vous entretenant des animaux et des services si multipliés que nous rendent ces *frères inférieurs*, comme les appelle un illustre personnage.

Si donc je suis assez heureux pour réussir, je n'en aurai pas seul le mérite : ce sera, si vous le voulez, un service de plus à joindre à tous ceux dont nous leur sommes redevables.



ENTRETIENS SUR LES ANIMAUX.

PRIVILÈGES DE LA BONTÉ.

Il est permis de croire que les animaux étaient appelés à vivre près de l'homme dans une sorte de confraternité. Ainsi, quand le navigateur Cook pénétra dans les îles encore inhabitées de l'hémisphère austral, les phoques et les pingouins vinrent à sa rencontre. Bougainville raconte qu'aux îles Falkland ¹, les quadrupèdes passaient aux pieds des matelots et que les oiseaux venaient se poser sur leur tête et sur leurs épaules. Bruce, dans une expédition qu'il fit, à travers des montagnes peu fréquentées, pour se rendre de Massouah à Gondar ², traversait des bandes d'antilopes qui s'arrêtaient pour le considérer et ouvraient leurs rangs pour laisser défilier sa petite troupe. Dans la seconde moitié du siècle dernier, au Texas, les cerfs ne s'enfuyaient pas à la vue du voyageur et les oiseaux venaient sans crainte abattre leur vol sur le dos des mules. Enfin, un naturaliste nous apprend que, dans

¹ Dans l'océan Atlantique méridional.

² Abyssinie.

l'archipel des îles Galapagos ⁴, la gent volatile est tellement familière qu'on peut la frapper avec un bâton. Les marins, parcourant les forêts de cet archipel, s'étonnent de la confiance des animaux qui ignorent encore la sauvagerie de l'homme.

Mais cette confiance si mal récompensée ne fut nulle part de longue durée : les nouveaux débarqués firent usage de leurs armes à feu et l'union fut rompue pour toujours. « On ne peut plus s'emparer de l'ours, du cerf et du castor qu'avec des fusils, » écrivait Clark, peu après le commencement de ce siècle.

L'éloignement des animaux pour l'homme peut donc être regardé comme le fait de l'homme. C'est lui qui a détruit l'accord primitif, soit par nécessité, soit par esprit de destruction.

Toutefois, ce penchant universel vers la communauté ne tarde pas à reconquérir ses droits sous l'empire de la bonté et du charme irrésistible qu'elle prête à la physionomie, et les animaux eux-mêmes sentent assez vite le degré de confiance que les personnes doivent leur inspirer.

On rapporte que sainte Geneviève, patronne de Paris, avait le don de charmer les bêtes; elle les comprenait et en était comprise. Saint François d'Assise était obligé de reporter dans les bois les faons des biches qui s'obstinaient à se réfugier dans ses bras; les hirondelles le suivaient comme un ami; il les appelait : « Mes sœurs. »

Léonard de Vinci, l'émule de Michel-Ange, avait aussi le don de captiver par la voix les oiseaux et les chevaux les plus rétifs. Enfin, dans les plaines où elle paissait son troupeau. Jeanne d'Arc, l'héroïne bergère, voyait accourir autour d'elle toutes les créatures du bon Dieu.

⁴ Océan Pacifique.

Ainsi, la bonté rattache à l'homme les animaux les plus sauvages. Les mêmes effets se produisent, à plus forte raison, dans la vie sociale, mes amis; une bonne figure nous ouvre toutes les portes; un certificat de bonté vaut souvent mieux que deux diplômes scientifiques.

La vraie bonté est pour nos actions ce que le soleil est pour les fleurs : elle leur donne le parfum. Je dirai plus, elle dilate l'intelligence : toutes les mères sont ingénieuses, même chez les animaux les moins doués, parce que l'amour maternel est la plus puissante manifestation de la bonté; l'indifférent n'a que deux yeux, celui qui aime en a quatre : ceux du visage et ceux du cœur. Quand celui-ci est largement pourvu, l'esprit se développe aux rayons de ce chaud soleil; et, dès qu'arrive l'heure de la moisson, l'enfant devenu homme récolte doublement : il remplit ses greniers sur la terre par son intelligence et dans le ciel par ses bonnes œuvres.

Voulez-vous agrémenter votre extérieur, brillante jeunesse qui cherchez instinctivement à plaire, tâchez d'être réellement bonne. La beauté morale, reflet des sentiments, deviendra votre plus grand charme, certainement au moins le plus durable. L'éclat de votre regard s'éteindra avec le temps, les années effaceront les roses de vos joues, tandis qu'une voix douce, même brisée, peut encore exhaler d'harmonieux accents et faire vibrer dans les âmes des cordes que l'on croyait muettes.

« La bonté! oh! quelle grande chose! s'écrie Michelet. Tout le reste est secondaire : grâce, esprit, raison, tout cela ne vaut que par elle. Même seule, elle est toute puissante. »

TEL COMMENCEMENT, TELLE FIN.

J'ai connu Lisette, jolie petite fille d'une dizaine d'années, blanche et rose; ses mouvements étaient calmes et sa voix si caressante que chacun se sentait ému et se faisait aussitôt pour l'écouter comme une délicieuse musique. Elle avait pris en affection un agneau; ils jouaient ensemble, et rien n'était plus drôle que de le voir se coucher sur le dos, obéir au geste de sa protectrice et la suivre partout. Devenu grand, il fallut cependant le vendre. Quand le boucher vint le chercher, la petite embrassa le cou de la bête, en disant :

« Mon cher petit mouton, ne t'en va pas, je t'en prie; je ne veux pas que tu meures; c'est à la mort qu'on te conduit; reste avec nous : tu brouteras l'herbe dans nos champs si verts, sous le soleil si beau, et nous jouerons toujours ensemble! »

Comme le boucher ne goûtait pas ces propos ingénus, il tira la corde attachée à sa *marchandise*. Mais Lisette s'y cramponna et se laissa trainer avec son ami.

On ne voulut pas causer du chagrin à cette charmante enfant, ni étouffer en elle cette sensibilité qui la rendait si aimable; elle gagna sa cause, et le mouton fut conservé à la ferme.

Telle était la tendresse de Lisette qu'elle eût étendu son parapluie sur un canard durant une averse. Eh bien, se trouvant plus tard orpheline, elle se fit sœur de charité et quitta Paris pour aller soigner les blessés aux champs de bataille de Gravelotte et de Sedan ¹.

¹ A Gravelotte, les Français ont tiré 26,000 coups et les Prussiens 21,000. Qu'on juge d'après ces chiffres du nombre des victimes!

La fillette était devenue un ange, l'ange du dévouement et du sacrifice!

Les premiers penchants grandissent avec l'âge, semblables à la graine confiée à une terre propice. Les cercles produits sur une nappe d'eau paisible s'étendent de proche en proche en s'élargissant; ainsi fait la bonté jusqu'à ce qu'elle embrasse tous les êtres.

Tel enfant en connaît bientôt les douceurs par les soins qu'il donne à son canari, à son petit chat, à son chevreau, à son chien avec lequel il partage son goûter, et il s'initie de cette manière à de plus hautes responsabilités qui pèseront sur lui plus tard... lorsqu'il sera chargé du bonheur d'une famille.

Si la sensibilité conduit au bien, la dureté du cœur conduit au mal.

Le peintre Hogarth, dans son *École du crime*, nous montre, au premier degré de cette échelle qui conduit à l'échafaud, les jeux de cruels enfants qui torturent des chats, des chiens ou des oiseaux :

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

J'ai vu un tableau représentant Abel et Caïn, tous deux enfants, assis sur un tertre de gazon. Abel, un nid à la main, donne complaisamment la nourriture aux petits. Caïn, le dos tourné à son frère, est occupé à torturer un oiseau, dont il arrache les plumes naissantes.

Or, vous savez, mes amis, que ce malheureux, jaloux des préférences du Seigneur, se rua sur son frère et le tua, et qu'il fut maudit sur la terre....

Néron et Domitien ont commencé leur funeste carrière en écartelant des lapins et en martyrisant des mouches. Ces

princes auraient peut-être suivi d'autres voies si, dès leurs premiers ans, ils avaient été châtiés pour de tels actes.

On rapporte qu'Henri IV fouetta son fils pour avoir dérasé la tête d'un moineau. La reine crut devoir faire quelques représentations sur cette discipline appliquée au futur roi de France. « Dieu veuille me laisser vivre, Madame, répondit Henri, car, lorsque je n'y serai plus, votre fils maltraitera sa mère. » Cette prédiction fut accomplie littéralement, et Louis XIII fit preuve de sentiments inhumains, dans bien d'autres circonstances.

Lors du siège de Montauban, un grand nombre de blessés protestants étaient réunis dans les tranchées du château où le successeur d'Henri IV avait établi ses quartiers. Dévorés par les insectes, en proie aux souffrances de leurs blessures et de la soif, ils périssaient misérablement; et Louis XIII, dit un chroniqueur, loin de leur faire porter secours, épiait leur agonie et trouvait plaisir à imiter leurs contorsions.

On le voit, les vices contractés dans le jeune âge sont comme ces maux de naissance qui souvent s'aggravent et jamais ne se guérissent complètement.

Le philosophe Montaigne en a fait la remarque, c'est presque toujours dans les mauvais procédés envers les animaux que les méchants font leur première école, et l'on tient pour constant que celui qui, de gaieté de cœur, traite brutalement un mouton, ne ménagera guère le berger, s'il peut se donner libre carrière.

COMMENT IL NE FAUT PAS AIMER LES ANIMAUX.

Jean Gribouillet a un faible pour les lapins, les coqs, les poules et autres volatiles. Vivant au jour le jour, ne travaillant guère, logeant au hasard dans les granges et les étables, il se trouve continuellement en contact avec des animaux. Aussi, lorsqu'il a passé la nuit près d'eux, emporte-t-il souvent avec lui, pour ne pas s'en séparer, une poule ou bien un coq, etc.

Une nuit,

La lune, alors luisant, semblait, au gré du sire,
Vouloir favoriser son métier d'assiégeant ¹,

Gribouillet franchit une haie, se glisse en tapinois dans une basse-cour et en enlève prestement une poule, qu'il reporte aussitôt dans une maison où il loge parfois. Ce tour d'adresse lui ayant réussi, Gribouillet se présente la nuit suivante chez un autre fermier, et là notre homme enlève un coq... pour le mettre avec la poule.

Malheureusement, le chien de garde aboie; le fermier s'éveille, se lève, met ses bottes à la hâte et descend aussitôt : moins prompt fut Manlius au cri d'alarme jeté par les oies du Capitole ²! Bref, il parvient à saisir le voleur et à le mettre entre les mains de la justice.

¹ LA FONTAINE. *Le renard et les poules d'Inde*.

² Cette forteresse allait tomber entre les mains des Gaulois qui en escaladaient les murs, lorsque Manlius, réveillé par les cris des oies sacrées qu'on nourrissait au Capitole, prit aussitôt les armes et rejeta les barbares du haut des murailles.

Gribouillet fut condamné à six mois de prison : voilà, mes amis, ce que c'est que d'enfreindre le septième commandement.

Une vieille fille avait été belle et riche; mais sa beauté et ses richesses s'étaient vite envolées et les amis en même temps; il ne lui restait pour toute consolation, dans sa retraite, qu'un goût passionné pour les chiens et surtout pour les chats. Elle en avait quatre : *Sultane*, *Ébène*, *Minet* et *Moumoute*. A son appel, ils venaient tous se ranger autour d'elle.

Certes, ils ne mouraient pas de faim : leur rotondité, leur poil luisant et bien fourni, leurs oreilles transparentes témoignaient d'une santé admirable. Elle les nourrissait de mets délicats, les choyait, les caressait avec de ridicules démonstrations de tendresse. Mais, quant à son prochain, elle le déchirait impitoyablement, à tel point qu'on l'appelait *le poison du quartier*.

Que vous en semble? Qui valait mieux de Gribouillet ou de la vieille fille? L'un dérobe des poules à son profit, ce qui est mal; l'autre vole des réputations en pure perte, ce qui est pis encore. Le produit matériel du vol peut se restituer, et le mal est réparé; la calomnie fût-elle rétractée, il en resterait toujours quelque chose.

Quand un pauvre vieillard, passant devant la demeure de cette fille, la suppliait, les larmes aux yeux, de soulager sa misère, elle lui fermait brusquement la porte et, prenant un ton sec :

« Que Dieu vous aide!... Ces mendiants!... on ne peut pas donner à tous! »

Et chaque fois, c'était la même chanson.

Les Sociétés protectrices ne disent pas qu'il faille gâter les animaux, les nourrir de friandises, ni les faire coucher sur la

plume, quand tant de gens n'ont pas même le nécessaire; ce qu'elles veulent, c'est nous rendre meilleurs, partant plus heureux, en nous proposant, comme moyen, l'attachement aux animaux qui nous payent de retour. Elles nous disent, ces sociétés bienfaitrices :

Sois bon pour l'animal, soulage ses misères ;
Mais, avant tout, sois bon pour les hommes, tes frères.

Jamais la cruauté n'amende un animal ;
Le mal, ô mes enfants, ne produit que le mal.

LE LAITAGE.

Vous n'ignorez pas, mes amis, que la classe des mammifères comprend les animaux les mieux doués et chez lesquels se manifeste de la manière la plus remarquable la vie de relation et de sentiment, avec ses charmes et ses douleurs.

Dès que l'homme, dans les premiers âges, se vit en possession de quelques mammifères, il trouva sous sa tente, dans sa cabane, un élément de nutrition qui lui faisait défaut et qui vint lui épargner bien des privations. Chez beaucoup d'entre eux, en effet, la femelle produit du lait en telle abondance qu'il couvre avec excès les besoins de sa progéniture.

Les anciens nous vantent le lait de la chamelle, de la chèvre, de la brebis; mais dans nos contrées où abondent particulièrement les prairies, c'est la vache à qui paraît dévolu le rôle le plus bienfaisant.

« Admirons, dit un écrivain, la bonté de la Providence,

qui a pourvu la vache de quatre mamelles, dont deux peuvent suffire à l'allaitement de son petit, tandis que les deux autres semblent destinées à l'alimentation de la famille humaine. »

Il y a des vaches qui donnent jusqu'à vingt-deux litres de lait par jour, quand elles sont bien traitées et bien nourries. Mais ce que vous apprendrez avec plus de surprise, c'est que la consommation est de beaucoup supérieure à la production. Cela paraît impossible, n'est-ce pas? Ce n'est pourtant que trop vrai; en effet, avant de paraître sur notre table, s'il a subi un ou plusieurs écrémages, il a reçu en revanche plusieurs doses de ce qu'on appelle le lait de la vache à queue de fer, c'est-à-dire l'eau de la pompe; à tel point que, si l'abus continue, on ne s'étonnera plus de trouver de l'eau dans le lait, mais du lait dans l'eau.

Cette opération que pratiquent malheureusement tous nos laitiers, s'appelle *baptiser le lait*, et il serait bien temps que l'autorité y mit fin; car, non seulement l'eau diminue la quantité de ses principes nutritifs, mais elle le vicie et le rend moins digestible, ce qui constitue l'une des causes les plus fréquentes de mortalité chez les enfants privés du sein maternel.

De même qu'un vin vieux est le lait des vieillards, le lait pur est le nectar des nouveaux-nés. Aussi dit-on plaisamment que « le blé et la vache sont nos père et mère nourriciers : l'épi de l'un nous donne à manger et les pis de l'autre à boire. »

Les produits de ce liquide bienfaisant, dont la vache est si prodigue, entrent, vous ne l'ignorez pas, dans un grand nombre de plats dont l'enfance est très friande; la crème, surtout; oh! la crème!

Bébé va dîner en ville. « N'oublie pas, lui dit sa mère, qu'il est très inconvenant de revenir au même plat; on ne doit accepter que si la maîtresse de la maison insiste trois fois. »

Au dessert, il dévore la crème. « En veux-tu encore? lui demande-t-on.

— Oh! madame, fait Bébé d'une voix suppliante, dites-le donc trois fois. »

Le lait est en même temps un des remèdes les plus simples et les plus salutaires. Les médecins l'ordonnent contre l'âcreté du sang et contre les empoisonnements par les substances corrosives. Dans les maladies de langueur et la convalescence d'une foule d'affections, c'est véritablement l'ancre de salut. Mais, pour que le *régime lacté* soit bien efficace, il faut imiter les nourrissons et n'absorber le lait que par très petites quantités : il s'assimile alors complètement, sans épuiser les forces digestives de l'estomac.

Pour exprimer l'idée d'un homme simple et probe, habilement exploité, on dit : *C'est une vache à lait*. Une personne dont on obtient tout ce qu'on veut est une vache à lait. Les avocats, les médecins, les architectes, les tailleurs, les marchands, tout le monde a plus ou moins sa vache à lait, source de richesse et d'abondance.

Le lait de chèvre tient le milieu entre celui de vache et celui d'ânesse : il est moins épais que le premier et moins séreux que le second; ce qui le rend propre aux tempéraments pour lesquels le lait de vache serait trop pesant et celui d'ânesse trop aqueux.

Celui-ci est très recherché pour les constitutions affaiblies. Dans certaines localités, on conduit les ânesses en troupes, matin et soir, chez les poitrinaires, en s'abstenant de les faire courir, parce qu'alors les malades ne recevraient plus qu'une boisson échauffée, beaucoup moins salubre.

On est parvenu à condenser ce produit de manière à le conserver assez longtemps. En Suisse, il s'est formé une compagnie qui réalise dans cette industrie nouvelle de grands

bénéfices et qui possède même, sur le lac de Constance, un bateau à vapeur affecté spécialement à son usage.

Après avoir considéré tous ces avantages, exprimons un regret : trop souvent, la famille humaine ne les met à profit qu'au prix des jouissances maternelles de l'animal. Ainsi, le veau est enlevé à sa mère dès sa naissance, et, pour se réserver tout le lait de l'ânesse, lequel se vend fort cher, savez-vous comment on procède? On attache sur le nez du petit ânon un vilain morceau du cuir tout hérissé de clous, qui, lorsqu'il s'approche pour téter, piquent la mère et l'obligent à repousser son cher nourrisson.

— Pauvre petit, direz-vous, il est bien malheureux !

— Hélas ! mes amis, ce n'est là que le premier des malheurs qui l'attendent ; car, bien que l'âne soit doué des qualités les plus précieuses, il n'a généralement, pendant toute sa vie, que le choix des souffrances.



Le beurre s'obtient de la crème qui surnage naturellement au-dessus du lait tenu en repos. On la bat dans une baratte et on la transforme ainsi en cette masse jaunâtre que vous connaissez.

Le résidu liquide s'appelle *lait de beurre* ou *petit-lait*. On le vend aux éleveurs de porcs ; des médecins le prescrivent comme laxatif ; il est aussi employé à des bains médicaux, au blanchiment des toiles, à la fabrication du vinaigre, etc.

Voulez-vous avoir une idée de l'importance qu'à prise la consommation de ce produit ? En 1853, par exemple, on en a vendu, à la halle de Paris, plus de sept millions de kilogrammes de diverses provenances, mais principalement d'Isigny (Normandie). On a estimé la consommation de Paris, pendant la même année, à plus de treize millions de kilogrammes !

Le beurre frais est très digestible et plus nourrissant que la graisse et l'huile. Nos ménagères qui savent le conserver longtemps en pots, l'emploient dans la préparation de presque tous les mets, où rien ne peut le remplacer complètement : *C'est le beurre qui fait la sauce*, dit-on.

Quand il est ranci ou gâté, on en fabrique du savon.

Mes petits amis, il ne faut pas faire comme certains gourmands qui mangent du beurre par morceaux ou en surchargent leur pain : cela vous donnerait des aigreurs et des nausées. Il n'est pas si bonne chose dont il ne faille modérer l'usage : tout excès est nuisible, tout abus entraîne avec soi son châtement.

Le caillé du lait, séparé par égouttage et par compression, forme ce qu'on appelle le fromage, dont la consommation est si répandue et qui représente la première industrie dans la plupart des contrées riches en pâturages.

Des procédés variables à l'infini lui donnent la consistance et la saveur qui caractérisent les nombreuses espèces connues dans le commerce. On cite en Belgique le fromage de Herve, dans la province de Liège.

La supériorité des fromages de Hollande est due à la bonne qualité et au caractère salin des herbages. On leur donne habituellement la forme d'une sphère aplatie. La pâte en est ferme, compacte, d'une conservation très facile; ce qui explique l'immense exportation qu'on en fait dans toutes les parties du monde.

Les fromages français présentent une grande variété : ceux de Brie, en forme de disque, gras et d'une saveur qui plaît généralement; ceux de Monthéry, de qualité moindre et de moitié plus petits; ceux de Normandie connus sous les noms de Pont-l'Évêque, de Camembert, et de Livarot; ceux de St-Cyr, fort estimés des Parisiens; ceux de Cantal, en forme

de meule, dont le poids atteint de 40 à 50 kilogrammes; ceux de Maroilles, de forme cubique, qui empruntent une odeur si pénétrante à la bière dont on les arrose.

Le lait de brebis, mélangé avec celui de chèvre, compose les appétissants fromages de Roquefort.

Le lait de chèvre, riche en caillé, produit les fromages du Mont-Cenis, de Sassenage et de Mont-Dore. Ce dernier, qui s'expédie au loin dans de petites boîtes rondes, absorbe à lui seul le lait de plus de 20,000 chèvres! On en consomme à Paris environ 150,000 kilogrammes par an.

Citons enfin les fromages de Neufchâtel (Seine-Inférieure) : une seule maison en expédie à Paris, chaque année, environ six millions, ce qui représente une valeur de douze cent mille francs, ou le produit de quatre à cinq mille vaches.

Cet article de commerce est estimé, pour toute la France, à une somme de plus de cent millions de francs!

Les fromages anglais sont d'un goût relevé, grâce aux excellents pâturages des îles britanniques et aux soins intelligents qu'on y prodigue à la race bovine. On estime fort le *Glocester*, le *Stilton* et surtout le *Chester*.

En arrivant à la Suisse, hâtons-nous de mentionner le *Gruyères*, dont l'aspect rugueux et grisâtre, le goût délicat sont connus de tous.

Rappelons encore les fromages d'Italie, dont le *Parmesan*, de couleur verdâtre, se fabrique sur une vaste échelle aux environs de Parme et plus encore près de Lodi, dans le Milanais. Qui ne connaît la prédilection des Italiens pour le macaroni? Le Parmesan, comme on le suppose bien, y entre pour une bonne part.

Si vous en avez l'occasion, mes amis, entrez dans une fromagerie, à Maroilles, par exemple, et vous ne tarderez pas à

vous convaincre par l'odorat que, malgré le proverbe, la première impression n'est pas toujours la meilleure.



Un petit garçon, voyant des vaches blanches et d'autres noires, s'ingéniait à expliquer cette différence : « Papa, dit-il, les vaches blanches donnent du lait et les noires du café, n'est-ce pas? »

Cette idée qui vous fait sourire se justifie jusqu'à un certain point, le lait se mariant au café dans le déjeuner de la majeure partie des Européens. Mais combien l'un diffère de l'autre quant à l'origine! L'usage du lait remonte à la création, tandis que celui du café date seulement de quelques siècles. Encore ne put-il se généraliser sans difficultés; car cette boisson ne fut pas toujours appréciée selon son mérite : on tenta maintes fois de la proscrire comme dangereuse, malfaisante même; ce qui prouve qu'il en est des premiers jugements de l'homme comme de ses premières impressions : ce ne sont pas toujours les meilleurs.

On raconte diversement la découverte des propriétés stimulantes du café; on en fait communément honneur à des bergers de l'Abyssinie qui remarquaient dans leurs chèvres une vivacité inaccoutumée quand elles prenaient des graines de caféier, bel arbrisseau, trop souvent, hélas! arrosé des sueurs de l'esclave, dans les contrées équatoriales d'Asie et d'Amérique.

Quand vous descendez le matin, mes amis, et que vous trouvez votre tasse de café au lait entourée de rôties au beurre, vous ne pensez jamais aux fatigues qui vous ont valu ce modeste repas. Que de soins minutieux de la part de celle qui a traité ce lait, qui a contribué à sa qualité par la nourriture donnée à la vache, et qui l'a transporté jusque chez vous tandis que vous goûtiez encore les douceurs du sommeil!

Dès l'aurore, souvent même plus tôt, et quelque détestable que soit le temps, de laborieuses villageoises accourent de tous les environs, apportant la ration de chaque ménage. Et quand elles ont terminé leurs courses, voyez comme elles se hâtent pour le retour : le chien, qui leur sert de bête de trait, aboie, la guéule en feu, et les roues de la voiture brûlent le pavé sonore. C'est que les vaches réclament de nouveaux soins et qu'il sera temps bientôt de préparer votre déjeuner du lendemain.

L'année dernière, ma fille m'accompagna à la métairie de Jean-Joseph. Après avoir considéré le jeu de la baratte, elle demanda à Perrette de lui céder la place. Perrette y consentit et ma fille obtint, sous sa direction, un demi-kilo de beurre dont elle était toute fière.

Le travail que l'on connaît est bien plus apprécié que celui dont on n'a point fait l'essai, et la lassitude qu'elle ressentait dans les bras lui rappelait ce que les moindres satisfactions de notre palais coûtent de peine aux personnes qui nous les préparent. Il y a des milliers d'existences inconnues qui s'usent ainsi au service de ceux qui n'y songent guère.

QUI MALTRAITE UNE VACHE PERD SON LAIT.

Un jour, à la suite d'une longue promenade dans les champs, je me sentais accablé de soif et de fatigue. Je traversai un gué et me dirigeai vers une petite ferme en quête d'un peu de lait. C'était une maison de sombre apparence, entourée d'un mur crevassé.

J'entrai... Tout présentait l'aspect de la désolation et de la misère : pas une vigne, pas une plante ne grimpait au treillage délabré de la façade, jadis plus riante sans doute ; pas une poule ne gloussait dans la cour, pas un pigeon ne roucoulait sur le toit du colombier, pas un oiseau ne picorait le grain perdu dans les joints des pavés. La vie semblait fuir cette demeure.

Deux enfants s'y trouvaient cependant ; mais assis, l'œil rouge, hagard et les traits altérés par la crainte : on n'eût pas deviné qu'ils étaient dans la maison paternelle.

Je vis bientôt que la contrainte était le système d'éducation en vigueur dans cette famille et que les brusqueries avaient effacé sur ces jeunes visages le sourire si naturel à l'enfance ; j'en étais attristé.

« Voilà un monsieur ! » s'écria l'aîné, d'une voix pleureuse.

Aussitôt, un homme à l'air farouche sortit de la remise ; un chien couché devant la porte, dont il barrait le passage, reçut un coup de pied qui l'envoya de l'autre côté de la cour. La pauvre bête hurla, les enfants se sauvèrent, et l'homme me dit, en faisant quelques pas et tout en marchant comme une panthère :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Une tasse de lait, mon cher monsieur, répondis-je, en dissimulant autant que possible mes pénibles impressions.

— C'est bien, on va traire tout à l'heure, attendez.

Puis, élevant la voix de manière à ébranler les murailles :

— Jacques, dit Bourdieu (c'est ainsi qu'il s'appelait), apporte une jatte et ne la laisse pas tomber ou je te casse mon sabot sur le nez !

Il y avait de quoi la laisser tomber vingt fois, rien que de peur.

L'enfant parut tenant la jatte à deux mains ; et, quoiqu'elle ne fût pas cassée, il la tendit de loin, en détournant la tête. Il avait tant reçu de coups qu'il en présentait dans tous les mouvements de son père, et, instinctivement, il se tenait en garde.

J'allai dans l'étable pour y chercher un tableau moins désolant ; mais j'oubliais que rien ne prospère sous la main de l'homme brutal. En effet, les bestiaux, comme les enfants, se trouvaient dans un état complet de dépérissement ; leurs os pouvaient se compter et les écorchures de leur peau ne révélaient que trop les mauvais traitements.

Bourdiau prit la jatte et voulut traire ; mais la vache retint son lait...

« Elle n'en fait jamais d'autre ! s'écria-t-il. Nourrissez donc des bêtes pour qu'elles ne vous rapportent rien ! ingrate, va ! je te vendrai au boucher, tu ne seras utile qu'après ta mort. »

Et tout en jurant, il frappait sur la charpente osseuse de l'animal, comme le forgeron sur son enclume. Cruauté stupide ! comme si les violences pouvaient servir à quelque chose !

— Est-ce que vous n'avez pas d'autre moyen d'obtenir son lait ! dis-je en cachant mon indignation.

Il ne répondit pas ; mais, pour la seconde fois, il appela Jacques, qui parut et s'approcha, toujours dans la même attitude de crainte.

— Où est ta mère ?

— Papa, elle est au grenier, où elle étend du linge.

— Dis-lui de descendre, que la Jeannette a sa lubie.

Un instant après, une femme d'une physionomie douce et triste entra dans l'étable. A la vue des fraîches écorchures de la vache, elle fit un mouvement des épaules qui semblait dire : « Quand donc comprendra-t-il ! » puis, la carressant :

« Tu es bonne, ma Jeannette; tu n'as pas de caprice, n'est-ce pas? Oh! non : tu nous a toujours donné tout ton lait. Pauvre bête, comme tu es maigre! Mais sois tranquille, tes maux auront une fin : nous verrons des jours plus heureux. »

La vache regarda la fermière de ce long regard qui semble exprimer chez les ruminants une perpétuelle résignation à leur destinée.

« Oui, ma Jeannette, continua la femme, il viendra un temps où le maître comprendra que c'est toi qui nous fait vivre, et il t'aimera comme je t'aime. »

Ayant dit, elle se met à l'œuvre et obtient un liquide abondant. Puis elle donne à la Jeannette une poignée de sel en signe de remerciement; et se tournant vers son mari :

— Tu le vois, c'est comme cela qu'on traite les animaux.

Mais elle n'avait pas achevé que Bourdiau était déjà parti, confondu par cette preuve du pouvoir de la douceur.

Et moi, voyant cette coupe pleine d'un lait épais et crémeux fourni par une vache si chétive, je dis :

— Elle n'est pas ingrate; elle rapporte, je suis sûr, bien au-delà de sa consommation. Est-elle suffisamment nourrie?

— Oui, dit la bonne fermière d'un air mélancolique; mais la nourriture ne suffit pas, il faut encore autre chose : aux plantes, il faut du soleil; aux bêtes comme aux hommes, il faut du bonheur.



LA BONNE FEMME FAIT LE BON MARI.

Bourdiau étant parti, les deux enfants accoururent se suspendre aux jupes de la mère; leur tristesse fit place à la sérénité et le chien lui-même sembla conter ses peines à sa maîtresse en lui léchant les mains; tant il est vrai que le malheur rapproche et confond tous les êtres. Puis une petite fille passa timidement sa tête blonde derrière la porte obscure de l'escalier :

— Est-il parti? dit-elle à mi-voix.

Sur un signe affirmatif de son frère, Lucette entra résolument et vint se jeter contre les genoux de sa mère; celle-ci relevant la tête, écarta les mèches de cheveux qui cachaient le front de sa fille, pour y déposer un baiser :

— C'est ma dernière! dit-elle en me regardant avec un sourire plein d'amertume.

Et moi, je rompais lentement le pain bis qu'elle avait ajouté à ma jatte, observant tout et cherchant à pénétrer les secrets de ce cœur froissé.

— Votre mari et vous, lui dis-je, n'avez pas la même méthode pour soigner le bétail. La vôtre me paraît plus favorable à la prospérité de la ferme.

— Il s'est pourtant bien amendé! dit la fermière, en fixant au ciel un regard qui semblait plonger dans le passé.

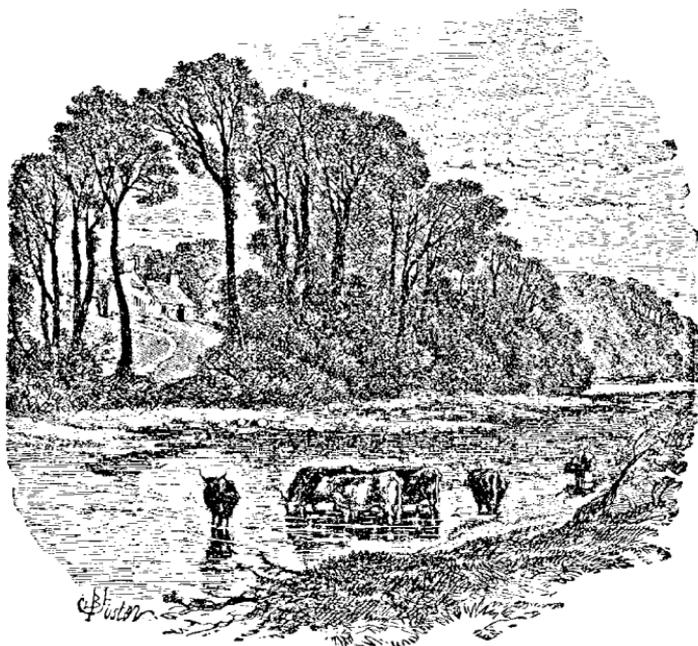
Grand Dieu! qu'était-ce donc auparavant? me dis-je avec effroi.

Je ne vous répéterai pas les tristes choses qu'elle me raconta, vous en seriez navrés : à la plus petite contradiction, Bourdiau

jetait feu et flammes, comme le mont Vésuve; et de là aux voies de fait il n'y avait qu'un pas.

Je quittai cette brave femme, ému et les larmes aux yeux, en lui promettant de revenir de temps à autre. Cette promesse rasséréna son front :

« Revenez, Monsieur, me dit-elle, les cœurs honnêtes laissent toujours quelque consolation sur leur passage. »



Heureusement, comme elle l'avait dit, tout cela devait changer, mais petit à petit; car tout progrès est lent : la lumière du jour ne succède pas brusquement aux ténèbres ; une faible lueur teint d'abord l'horizon, elle grandit, dissipe les vapeurs matinales, jusqu'à ce que le roi des astres

apparaisse tout radicux. A force de bons procédés, la bonne femme finit par corriger la rudesse de son mari; et, dix mois après, la métamorphose était complète dans la ferme. Bourdiau avait remplacé les coups par des caresses et les gros mots par de douces paroles. La Jeannette ne céda pas tout de suite, parce qu'elle se souvenait trop de la dureté du maître et qu'elle doutait peut-être de la sincérité de sa conversion; mais un jour qu'il lui prodiguait des soins, elle lui lécha la main en signe de pardon (ainsi pardonne un bon cœur), et il en fut si touché qu'il avoua avoir été un butor, un sauvage, et que les bêtes valaient mieux que lui.

Lors de ma dernière visite, la vie et le bonheur s'épanouissaient dans la ferme, l'étable s'était enrichie de belles vaches aux mamelles gonflées, au pelage lustré : je les ai vues traversant paisiblement la rivière; la basse-cour était bien peuplée; des roses enguirlandaient les fenêtres; Lucette grimpaît sur les épaules de son père, les oiseaux disaient leurs chansons au bon Dieu, et les travailleurs faisaient comme les oiseaux!

AU TEMPS JADIS.

C'est surtout du bétail, mes amis, que j'entends ici vous entretenir. Le parti qu'on tire de ces précieux animaux n'est pas de date récente, puisque l'Ancien Testament rapporte qu'Abel nourrissait déjà des troupeaux, tandis que son frère Caïn se livrait à la culture.

Ainsi, Dieu avait placé du bétail dans les riches pâturages de l'Éden, berceau du genre humain. De même, près de la

crèche, berceau du christianisme, se trouvaient un bœuf et un âne. Ce sont eux qui, les premiers, ont réchauffé de leur haleine les membres de l'enfant Jésus à son entrée dans la vie. Ils sont le symbole, l'un de la patience, l'autre de l'humilité, deux vertus également chères au cœur du Sauveur.

Chez les peuples nomades ou agriculteurs, les plus grands soins étaient réservés à l'espèce bovine, leur principale richesse, et rien de plus naturel que le songe de Pharaon sur les sept vaches grasses et les sept vaches maigres, figurant, les unes l'abondance, les autres la stérilité.

Cette estime se manifesta d'une manière plus remarquable encore chez les Égyptiens qui, frappés de l'importance des services rendus par le mammifère, croyaient voir en lui l'incarnation d'une divinité bienfaitrice. Ils adoraient la vache sous le nom d'Isis et demandaient des oracles au bœuf Apis.

Les anciens nous disent la douleur du peuple à la mort de cet animal sacré. « Lorsqu'Apis meurt, rapporte un auteur grec ¹, est-il un Égyptien aimant assez sa longue chevelure pour ne pas la couper sur-le-champ, et faire éclater sur sa tête rasée les signes de la douleur? »

L'apparition du successeur excitait une joie générale et de toutes les parties du pays, on accourait à Memphis pour cette cérémonie ².

On connaît la célèbre histoire du veau d'or qu'adoraient les Israélites, en l'absence de Moïse, pendant leur longue pérégrination à travers le désert ³.

¹ Lucien.

² Memphis possédait beaucoup de monuments splendides. Cette ville célèbre n'est plus maintenant qu'une ruine que les étrangers vont admirer, non loin des fameuses pyramides d'Égypte.

³ Un homme riche qui n'a point d'esprit s'appelle un veau d'or, et ceux qui vont lui faire la cour vont adorer le veau d'or.

Les Athéniens s'abstinrent longtemps d'immoler le bœuf dans leurs sacrifices et d'en manger, par respect pour l'animal laboureur.

Dans les premiers temps de la république romaine, la richesse s'estimait encore par le nombre des troupeaux (*pecus*); elle se désignait sous le nom de *peculium*. La plus ancienne monnaie romaine porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un porceau et les meilleures familles ne dédaignaient pas d'emprunter leurs noms aux animaux champêtres.

Les Gaulois adoraient le taureau à l'égal de Vulcain et de Jupiter; pour prendre les dieux à témoin de leurs engagements, ils posaient les mains sur un taureau immolé ou sur celui de leurs autels.

Les anciens Germains donnaient pour dot à leurs filles des bœufs comme objet de première nécessité.

On a trouvé, dans le tombeau du roi franc Chilpéric, une tête de taureau en or, qu'on croit avoir été son idole favorite.

Dans l'Inde, aujourd'hui encore, les disciples de Brahma et de Vischnou se croient prédestinés lorsqu'en mourant ils tiennent une vache par la queue : lui donner la mort est à leurs yeux le plus grand des crimes; ils pensent que les âmes des sages en ont habité le corps, et regardent comme infâmes les hommes qui en mangent la chair ¹.

¹ Que d'opinions étranges l'on rencontre dans ces contrées lointaines! Quelques sectes se privent d'une manière absolue de tout aliment emprunté au règne animal et se voilent même la bouche pour ne pas avaler les animalcules qui pourraient se trouver dans l'air. Ils ne veulent faire de mal à aucune créature et se croient tenus de protéger les animaux malades ou infirmes, pour lesquels des hôpitaux ont été fondés à Bombay et autres villes. Hâtons-nous de le dire, les sectes qui ont créé ces institutions, dont chacun peut rire, ont couvert l'Inde d'hôtels gratuits pour les pauvres voyageurs et doté les maisons de bienfaisance réservées aux misères humaines.

Quant à nous, mes amis, sans tomber dans ces exagérations, nous devons voir dans ces ruminants les auxiliaires les plus précieux dont la ciel nous ait gratifiés.

LA CAUSERIE.

J'ai connu deux enfants, vrais modèles d'application et de gentillesse, Maurice et Adeline, sa sœur. Dès que leur tâche d'écolier était achevée, ils étaient heureux d'errer dans les champs, conduits par leur père bien-aimé.

Un beau jour, à la suite d'une longue promenade, ils se reposaient sur le sommet d'une colline, accoudés sur les genoux de leur guide affectueux : Adeline à droite et son frère à gauche. Le disque du soleil descendait sur l'horizon en s'agrandissant et projetait ses teintes écarlates dans l'immensité. Tout était calme dans la nature ; on n'entendait que les échos chevrotants d'un cor de chasse et le murmure de ces petits moucherons dont l'essaim tourbillonne au crépuscule. Non loin paissaient des bestiaux, très heureux de passer toute la nuit sous le firmament étoilé.

— Quel grand et majestueux spectacle ! disait le père, et combien on y trouve de consolations ! La seule vue de ces beaux animaux suffirait pour calmer le cœur le plus troublé. Ils ont conservé l'empreinte de je ne sais quelle paix rustique qui nous reporte à l'innocence des premiers âges.

Toujours observateur, Maurice l'interrompt :

— Regardez ce bœuf, il est si massif qu'on dirait qu'il n'a pas de cou. Quant à sa queue, je n'en dis rien, l'éléphant

du jardin zoologique, qui est bien plus volumineux, est loin d'être aussi bien partagé.

— Mon ami, la Providence ne fait rien sans raison : le cou des animaux qui broutent est proportionné à la hauteur de leur jambes. Le bœuf a le devant très bas : son cou lui suffit pour atteindre le sol. Si le cheval, le chameau, la girafe l'avaient moins allongé, ils ne pourraient brouter qu'en s'agenouillant, et tu conviendras que cela ne serait pas très commode. Quant à la queue du bœuf, si elle était moins longue, pourrait-il chasser les mouches qui s'acharnent sur toute la longueur de son corps? L'éléphant n'aurait que faire d'un pareil appendice; sa trompe lui suffit.

— On dit qu'il faut manger pour vivre, dit Adeline, à son tour; mais ces animaux semblent réellement vivre pour manger. Voyez ce goulou qui est accroupi : il a mangé toute la journée et sa mâchoire remue encore en tournant sur elle-même, comme la molette d'un peintre qui broie ses couleurs.

— Ne t'en moque pas, Adeline; ce manège durera peut-être encore des heures entières. Si drôle que cela te paraisse, il remplit la partie la plus importante de sa tâche : il rumine. Ne crois pas que ces grands mangeurs coûtent à nourrir en proportion de leur volume; ils rendent au sol, en l'améliorant, presque autant qu'ils en tirent, et la prairie où ils ont vécu devient bientôt un gras pâturage.

— Ah ça, père, dit Maurice, tu nous en contes, sans doute? Tu dis que ce bœuf rumine; sur quoi donc? sur le dîner qu'il devra commander pour demain?

— Mon chéri, tu fais fausse route. Pris au figuré, *ruminer*, c'est, comme tu l'entends, *réfléchir sur ses premières pensées*. Exemple : *Les grandes choses ne se trouvent pas d'abord, on doit longtemps ruminer pour les découvrir*. Mais, dans

le sens propre, c'est remâcher ce qui a été avalé. Tu crois, sans doute, quand le bœuf ne broute plus, que son repas est terminé? Erreur, mon ami; ce n'est là que l'exercice préparatoire : il entasse précipitamment dans son garde-manger ce qu'il doit prendre plus tard. La première poche de l'estomac une fois remplie, le ruminant, sûr de son dîner, se retire en un lieu tranquille et se met, comme tu vois, à ramener dans sa bouche des portions d'aliment qu'il remâche. C'est ainsi que l'herbe se transforme à la longue en cette masse de chair que les hommes mangeront plus tard pour en faire de la chair d'homme.

Il en est de même de la vache : elle est notre nourrice dès le berceau, lorsque notre estomac demande un aliment plus substantiel que le lait maternel; et, quand elle n'a plus rien à nous donner vivante, elle meurt en nous livrant sa chair et sa dépouille.

Tous les soins qu'on lui prodigue, elle les paie avec usure; plus on lui donne, plus elle rapporte. Il en doit être de même pour nous : plus nous avons reçu de bienfaits, plus nous devons rendre en bonnes œuvres.

Allons, mes enfants, il est temps de partir; déjà une fraîcheur vaporeuse s'élève de la terre pour désaltérer et rajeunir les plantes; le soleil, mystérieux agent de la Providence, est allé féconder d'autres germes, épanouir d'autres fleurs, mûrir d'autres fruits. »

Ainsi fait la bonté divine : elle prodigue ses rayons bien-faisants sur tout ce qui a vie dans l'univers.

BÊTES DE LABOUR.

Sic vos non vobis fertis aratra, boves ¹.
Ce n'est pas pour vous, ô bœufs,
que vous traînez la charrue.

Si par la forme de ses reins, le bœuf ne peut servir de bête de somme, par la grosseur de son cou, la largeur de ses épaules, la masse de son corps, le peu de hauteur de ses jambes, il est éminemment apte au gros trait et surtout au labourage. Bien que la vache ne soit pas aussi forte, elle ne laisse pas de l'y remplacer souvent.

Il ne faut pas croire que ce pacifique animal soit un lourdaud dont on fasse ce que l'on veut. Pour le subjuguier, il faut s'y prendre dès qu'il atteint l'âge de deux à trois ans; plus tard, il reste indocile et souvent indomptable. Dans tous les cas, la patience, la douceur, les caresses exercent le plus grand empire sur lui; les mauvais traitements le rebutent au contraire et paralysent ses moyens.

Par un beau jour d'automne, j'admiraï une paire de bœufs, attelés à la charrue; ils traçaient un long sillon à pas lents et mesurés. Le laboureur n'avait nul besoin de les gourmander et il rompait la monotonie du travail par des chants qui n'étaient pas dénués d'attrait. A l'extrémité de chaque sillon, l'attelage s'arrêtait de lui-même; la charrue était

¹ Virgile, le prince des poètes latins, mort dix-neuf ans avant l'ère chrétienne. Il était d'une exquise sensibilité et les auteurs contemporains vantent sa droiture et la pureté de ses mœurs.

replacée pour en creuser un nouveau, et derrière ces travailleurs patients, la terre s'ouvrait à la semence prochaine... Je les flattai de la main, et, tournant vers moi leurs naseaux fumants, ils me jetèrent un long regard de leurs grands yeux si doux.

— Quels beaux animaux! dis-je à leur conducteur; comme ils coupent sans effort apparent cette terre qui me paraît si résistante! Ils marchent ensemble comme deux amis guidés par une même pensée.

— Monsieur, me répondit le laboureur, cela n'est pas étonnant : une fois bien accouplés, les bœufs ont tous leurs mouvements uniformes, et comme je ne me sers que de la voix, jamais de l'aiguillon, les miens restent toujours calmes et paisibles. Celui qui les dirigerait avec des jurons n'obtiendrait qu'un tirage saccadé qui les fatiguerait et détériorerait la charrue.

— Je vois avec plaisir que vous avez des ménagements, répliquai-je.

— Et pourquoi pas? Sans eux, pourrais-je, moi, tirer la charrue ou traîner la herse? Ne méritent-ils pas des égards ceux qui, pouvant être si redoutables, n'emploient leurs forces qu'à nous servir et nous font le plus dur de l'ouvrage, sans autre salaire que la nourriture? Aussi, je n'en suis pas avare et je l'assaisonne de caresses qui leur font toujours plaisir.

— Vous me rappelez, lui dis-je, un livre composé il y a deux mille ans et qui est encore le meilleur sur l'art de gouverner les hommes. Il y est dit : « La famille de l'homme se compose de sa femme, de ses enfants, de son serviteur et *du bœuf qui laboure sa terre.* »¹ Sa famille, entendez-vous?

— Votre auteur allait un peu loin, observa-t-il, mais je

¹ Aristote.

sais qu'en Bretagne, encore aujourd'hui, les animaux rustiques ont leur part de la joie ou de la tristesse des familles : dans les joies, on les couronne de fleurs; dans les tristesses, on les habille de deuil. Quant à mes bœufs, ils me sont réellement attachés. Une fois, je m'absentais dix jours pour affaires; ils devinrent moroses et repoussèrent la nourriture. Je revins à la hâte, et, en me regardant, ils mugissaient tellement de plaisir, que j'en étais attendri.

L'attachement que ces animaux peuvent contracter pour leur compagnon de joug, n'est pas moins digne de remarque : si l'un des deux vient à mourir, il arrive que le survivant ne veut point accepter son successeur; il refuse de travailler, si bien qu'on est forcé de l'abattre sans attendre que le chagrin le fasse dépérir.

Sous des vêtements rustiques, ce laboureur avait un certain cachet de distinction et il me rappelait le grand Cincinnatus pour qui le bœuf était aussi un compagnon favori¹. Voilà, me dis-je, un homme comme on en voit peu. Il comprenait, lui, que, si nous avons le droit d'utiliser la force des animaux, nous avons aussi le devoir de les bien traiter; que notre intérêt même l'exige et que leurs maladies proviennent souvent de l'excès de travail et des irrégularités de régime qu'on leur impose. Ainsi, il faut les nourrir en raison de leurs fatigues, leur donner une bonne litière et les tenir dans un état de propreté constante. Ce n'est qu'à ces conditions que les bêtes qui travaillent peuvent rester saines et vigoureuses.

Les poètes et les musiciens ont chanté maintes fois l'espèce bovine, qui n'est elle-même pas insensible aux sons rustiques des pipeaux et de la cornemuse. Partout dans l'Helvétie,

¹ Dictateur romain qui renonça plusieurs fois aux plus hautes dignités, leur préférant ses champs et sa charrue.

les pasteurs font résonner le *Ranz des vaches*, mélodie sans art, mais suave et pleine de fraîcheur. Ce chant patriotique produit sur les Suisses éloignés de leur patrie une sensation si vive qu'ils tombent dans la rêverie et ne peuvent souvent résister au désir de revoir leurs montagnes et leurs troupeaux. L'illustre compositeur Meyerbeer n'a point dédaigné de transcrire le *Ranz des vaches*, et Rossini l'a presque exactement reproduit dans le 1^{er} acte de *Guillaume Tell*, qui passe à juste titre pour son chef-d'œuvre.

LA VACCINATION.

Ce mot vient du latin *vacca*, et vous en comprendrez facilement la raison. C'est avec une matière purulente recueillie au pis des vaches et inoculée au bras des enfants, que la science médicale est parvenue à délivrer l'humanité d'un des plus horribles fléaux, dont les victimes se comptaient par milliers. Nous parlons de la petite vérole qui, lorsqu'elle n'était pas mortelle, produisait la cécité ou ces traces hideuses que vous connaissez tous.

Cette découverte est trop importante pour que je n'aie pas à cœur d'en résumer ici l'histoire.

L'humanité en est redevable à un médecin anglais, Edouard Jenner. Mais, pour la faire accepter, il eut à surmonter les plus grandes difficultés ; car l'homme est ainsi fait qu'il rejette tout d'abord ce qui dépasse la faiblesse de son entendement.

Plusieurs fois on avait affirmé que la vaccine, maladie plus

particulière à la vache, mettait à l'abri de la petite vérole; toutefois cette vérité n'avait cours que parmi les laitières du comté de Gloucester et ne trouvait ailleurs aucun crédit. Ce fut même le hasard qui la fit parvenir aux oreilles de Jenner. Une fille de la campagne étant venue consulter un homme de l'art près de qui il se trouvait, la conversation tomba sur les dangers de la petite vérole. « Quant à moi, dit la villageoise, je ne la crains pas : j'ai eu la vaccine. »

Cette observation frappa Jenner qui se mit à faire des recherches qu'il poursuivit avec ardeur, malgré les quolibets de ses collègues. Comment supposer, disaient ceux-ci, que l'inoculation de quelques atomes de vaccin et l'éruption de deux ou trois boutons puissent préserver de la maladie? Heureusement, Jenner vint plus tard étudier à Londres, sous John Hunter, et il ne manqua pas de lui communiquer ses idées :

— Ne pensez pas, lui dit le célèbre anatomiste, essayez; surtout, de la patience et de l'exactitude.

Cet avis lui rendit le courage; il revint à la campagne et poursuivit ses expériences durant vingt années! Telle était sa confiance, qu'il vaccina son propre fils à trois reprises différentes.

En 1798, il publia un gros volume de détails sur vingt-trois vaccinations, dont l'efficacité avait été complète et parfaitement démontrée. Comment fut reçue cette publication? Avec indifférence d'abord : pendant un séjour de plus de trois mois à Londres, il ne put décider personne à faire l'essai de son procédé. A l'indifférence succéda bientôt l'hostilité : des caricatures le représentaient comme un charlatan qui aspirait à bestialiser ses semblables; les ministres anglicans dirent en chaire que la maladie de Job n'avait été que la petite vérole transmise par le malin esprit et que la vaccination ne pouvait être qu'une suggestion diabolique; des médecins écrivirent, en France, que cette opération donnerait à la physionomie

certain traits de la vache, que des abcès se produiraient sur la tête en guise de cornes, que les femmes s'exposeraient à devenir des vaches, comme Io, etc., etc. Enfin, des personnes qui s'étaient soumises au nouveau procédé furent poursuivies à coups de pierre et obligées de rester chez elles.

Ainsi, le ridicule atteint souvent, à leur début, les innovations les plus utiles et en retarde les bienfaits. Mais Jenner savait que le triomphe de la vérité n'est qu'une question de temps : aussi, malgré l'opposition des gens systématiques et des envieux, finit-on par fouler aux pieds les préjugés, à tel point que, peu de temps après, plusieurs médecins prétendirent disputer à Jenner le mérite de sa découverte.

Le jour arriva bientôt où des récompenses, des honneurs publics lui furent décernés. Invité à s'établir à Londres dont la population saurait payer son talent, le célèbre praticien, aussi modeste dans les succès que courageux dans les traverses, répondit :

« Au matin de la vie, j'ai choisi les sentiers obscurs, la vallée et non la montagne; et, maintenant que le soir est venu, il ne me convient pas de me donner en spectacle ni d'emprunter les manières d'un courtisan de la fortune. »

Dès le commencement de notre siècle, la vaccination était introduite en France; on reconnaissait partout que, dans aucun cas, elle ne peut être un danger, et, du vivant même de Jenner, les peuples le signalèrent à juste titre comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité : « La vaccine fût-elle notre seule découverte, a dit le savant naturaliste Cuvier, elle suffirait à rendre notre époque à jamais illustre. »

Dieu a donc voulu que les plus éminents services nous vinssent de la vache; et, ne nous procurât-elle que le vaccin, nous lui devrions déjà une reconnaissance toute particulière.

L'ÉTABLE.

L'air est le premier principe de vie pour les animaux comme pour nous, et la nourriture ne peut y suppléer. Pour ce qui est du bétail, il est reconnu que la qualité de sa chair participe des propriétés de l'atmosphère qu'il respire; on prétend même que le lait des bêtes moroses donne le spleen aux gens qui le boivent.

Cela étant, comment se fait-il que beaucoup de cultivateurs s'inquiètent si peu de voir leurs bestiaux cloîtrés dans des étables basses et privées de jour, respirant un air incomplètement-renouvelé, malsain, souvent infect, et croupissant à demi-asphyxiés, comme au milieu d'une buée épaisse qui se condense aux parois délabrées de leur prison?

Un homme absorbe par jour seize à dix-huit mètres cubes d'air, et c'est le chiffre qui sert de base pour l'espacement des lits dans les casernes et les hôpitaux. Quant au bœuf, on a calculé qu'il a besoin de soixante mètres. Jugez par là de l'incurie de nos cultivateurs et de ses funestes conséquences!

Chez les animaux libres, le goût de la propreté est général et paraît l'emporter même sur le sentiment du besoin; aussi se tiennent-ils soigneusement à l'écart de leurs ordures. Ce que le bétail ne peut faire à l'état de domesticité, il est de notre devoir et de notre intérêt d'y veiller.

Des maladies fréquentes, des pertes nombreuses ont à la fin donné l'éveil; l'architecture rurale a fait des progrès: l'espace et la lumière sont plus largement distribués aux étables où l'on ménage, autant que possible, des couleurs

claires qui, en égayant les animaux, profitent également à leur santé.

J'ai visité dans les Flandres une étable dont la bonne tenue m'avait été signalée. Elle était badigeonnée en gris-rose, éclairée par trois grandes croisées de verre mat. A l'extérieur, un rosier et des clématites se balançaient, faisant flotter dans l'intérieur une ombre légère entremêlée de clarté. Un vasistas qu'on ouvrit fit entrer l'air à flots, et une éblouissante traînée de lumière envahit l'étable en l'illuminant.

Le local était divisé dans le sens de la longueur par un large trottoir dallé et propre comme le pavement d'une cuisine bien tenue. De chaque côté, une rangée d'auges au-dessus desquelles se montraient vingt-cinq têtes de bétail aux cornes luisantes, comme autant de convives autour de la table du festin.

Aux rencontres de la charpente, étaient suspendus des nids d'hirondelles; une planchette clouée au-dessous de chacun d'eux préservait de toute souillure la robe soyeuse du troupeau. J'ai vu ces charmants oiseaux raser en gazouillant les crèches et les stalles, apporter à leurs petits la nourriture qu'ils étaient allés butiner; j'ai vu les petites têtes noires des arondelas se pencher, curieuses, au-dessus des vaches mugissantes. C'était merveille que la joie et la paix régnant dans cette rustique habitation, où l'on respirait avec délices l'odeur du laitage et du sainfoin. Aussi j'avais peine à la quitter.

Six magnifique bêtes au front large, aux fanons pendants, occupaient une extrémité. C'étaient des bœufs à l'engrais, à qui l'on prêtait plus de soins encore : leur litière était plus épaisse et plus souvent renouvelée. Destinés à une mort prochaine, ils passaient, avant d'y arriver, par le paradis; car cette étable sans pareille était véritablement le paradis des bœufs.

BABETTE OU LES CŒURS SENSIBLES.

J'ai connu un maraîcher nommé Birouche. Dans une étable attenante à sa chaumière, se trouvaient un baudet et une vache au poil luisant, qui, par son humeur douce, était devenue la favorite de la famille dont elle était presque l'unique soutien ; on la désignait sous le nom de *Babette*.

Birouche vivait donc parfaitement heureux, vendant son lait, piochant et repiochant son lopin de terre, à l'aide de Madeleine, sa femme, et de Prosper, leur petit garçon. Malheureusement, il vint à mourir des suites d'une chute.

En vain, la malheureuse Madeleine était au travail tard et matin ; en vain, Prosper la secondait de son mieux : le champ ne rendit plus autant, la pauvre vache maigrit à vue d'œil et la gêne succéda bientôt à l'aisance.

Alors, la veuve dut se résigner à vendre Babette. Elle était si triste de s'en séparer qu'elle ne voulut pas la voir partir ; mais elle chargea son fils de l'accompagner un bout de chemin. Babette fut donc attachée derrière la charrette du boucher et l'on se mit en route....

Au bout d'une demi-heure, il fallut bien se séparer : l'enfant lui fit ses dernières caresses et s'éloigna les larmes aux yeux. Mais la bête poussant des beuglements de détresse, s'arrêta bientôt après et finit par se laisser choir et traîner. L'acquéreur, impatienté, saute de sa voiture et lui administre une verte correction.

La voyant maltraiter ainsi, Prosper accourut et se remit à marcher avec cette vieille amie de la maison, qui, tournant

parfois la tête vers lui, semblait dire : « Pourquoi m'as-tu vendue, toi pour qui ma mamelle était si féconde? Pourquoi m'as-tu vendue, moi qui t'aimais tant? »

Et ce reproche, que Prosper croyait lire dans ses yeux, lui déchirait le cœur : il pleurait à chaudes larmes.

Sur ces entrefaites, s'avance une amazone, qui l'aborde avec bienveillance. L'enfant questionné lui raconte les faits :

« Ah! si j'étais plus grand, disait-il, ma mère ne serait pas dans la pauvreté; mais je n'ai pu faire accepter mes services. »

La noble dame, touchée de compassion et voulant encourager les heureuses dispositions du petit bonhomme, lui offrit de le prendre comme laquais, proposition qui fut reçue avec joie par le fils d'abord, et acceptée ensuite par la mère, dont le premier soin fut de l'envoyer quérir la vache en lui remettant le prix qu'elle avait reçu.

Un an plus tard, je vis entrer chez moi le jeune homme avec gilet rouge, cocarde au chapeau, en parfait petit groom. J'appris avec bonheur qu'il était choyé par sa maîtresse, au point de donner envie aux autres sujets et qu'il avait su mettre à profit ses courts loisirs, en se faisant enseigner la lecture et l'écriture. Il m'a montré de petits livres où il puisait ses distractions favorites et dont le choix me parut très heureux; car j'y remarquai les devises suivantes :

Une cervelle oisive est l'atelier du diable.

Quand on sait vouloir, on devient ce qu'on veut.

Pas de labeur, pas de douceur.

Qui honore ses parents amasse un trésor.

Un sac vide ne peut tenir debout.

Ayez l'argent dans la tête, non dans le cœur.

et autres maximes semblables qui valent de l'or pour qui sait les pratiquer.

Prosper est courageux et plein d'aménité pour tous, il fera

son chemin; et, pour ma part, je serai toujours très enchanté de le voir prospérer. Déjà il a confié à sa mère des économies qui ont remis à flot son modeste ménage et permis quelques versements à la caisse d'épargne.

Lors de notre dernière rencontre, il était complètement développé, un très beau garçon; mais je le trouvai triste et lui en demandai la cause : « Les mauvaises langues! » me dit-il.

— Tiens! c'est donc partout ainsi! m'écriai-je. Bah! mon ami, mieux vaut être l'objet de l'envie que de la pitié; plutôt souffrir l'injustice que de la commettre; fais comme si l'on t'accusait d'avoir volé les deux tours de Sainte-Gudule.

— Mon Dieu, oui : les méchancetés, je les jette au fumier.

— C'est cela, comme un tas d'ordures. Pour moi, Prosper, quand je suis en butte à l'une de ces imputations méchantes et finacières, je lui tourne le dos : la calomnie est comme la guêpe qui nous importune et contre laquelle il ne faut pas faire de mouvement... à moins d'être sûr de la tuer. Je voyais tout à l'heure un terre-neuve assailli de roquets de toute espèce qui lui mordillaient les pattes. Le molosse patienta longtemps; mais, fatigué à la fin de cet insupportable manège, il lève la cuisse vers le plus hardi... puis... continue majestueusement sa marche, sans lui faire aucun mal. C'est ainsi, Prosper, ajoutai-je, que l'homme fort de sa conscience dédaigne ses vils calomniateurs et leur adresse de haut l'expression de ses mépris. »

Et là-dessus, nous nous quittâmes en riant aux éclats et en nous serrant la main.

Plaisanterie à part, rien n'est plus dangereux que les mauvaises langues : on dit qu'*un coup de langue vaut deux coups de lance*. On les compare aussi aux vipères, dont la morsure est venimeuse; mais celles-ci sont dix fois moins à craindre, c'est moi qui vous le dis.

LE MOUTON.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits!

HAGAN.

Le mouton est presque aussi précieux que le bœuf, grâce surtout à la richesse de sa toison et aux qualités de sa chair. Aussi est-il répandu sur tous les continents et dans la plupart des contrées. D'après une statistique de 1866, il en existait en Belgique près de 600,000 : jugez d'après cette donnée.

Une société savante a calculé que le monde entier produit annuellement plus de 500 millions de kilogrammes de laine, valant plus d'un milliard et demi de francs. Vous n'ignorez pas combien sont multiples les applications de ce précieux article, dont on fabrique les matelas, la draperie et un grand nombre de tissus très variés compris sous cette dénomination, tels que les couvertures, les tapis, les moletons, la flanelle et ces écharpes qui nous garantissent contre l'intempérie.

La laine est d'un usage si général que l'Europe n'en fournit pas assez pour suffire à ses nombreuses manufactures. Celles de la Belgique en consomment annuellement plus de neuf millions de kilogrammes, rien que pour tissus.

La valeur des produits fabriqués atteint un chiffre énorme; elle dépasse 250 millions de francs pour les draps d'origine française. Sans le mouton, nous n'aurions ni les beaux draps d'Elbœuf, de Sedan et de Verviers, ni les fameuses tapisseries des Gobelins, objet de l'admiration générale.

Cette source de richesse, qui remonte aux temps les plus reculés, a donné naissance, au XV^e siècle, à l'ordre de la Toison d'Or fondé par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

Mais le perfectionnement des produits laineux est dû surtout à la variété dite *mérinos*, et à l'immense développement qu'elle a reçu en Espagne et dans plusieurs autres pays.

Sous les règnes de Louis XVI et de Napoléon I^{er}, le gouvernement voulut acclimater des troupeaux de *mérinos* et fit pour cela des sacrifices considérables, un bélier se vendant environ 4,000 frs. Les premiers moutons de cette race amenés en France, en 1786, furent installés dans la célèbre bergerie de Rambouillet, créée par Louis XVI pour les recevoir.

C'est en 1812, non loin de Reims, que fut établie, en Europe, la première filature de laine de *mérinos* peignée. Cette industrie à laquelle cette localité doit sa réputation et sa fortune, y représente aujourd'hui une valeur annuelle de plus de 22 millions de francs. On estime à cent millions au moins la production du *mérinos* dans toute la France, qui a conservé la supériorité en ce genre de fabrication, malgré la concurrence de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche et particulièrement de la Saxe.

Sic vos non vobis vellera fertis, oves.

disait Virgile : ce n'est pas pour vous, ô brebis, que vous portez une toison.

La chair de mouton convient à tous les âges et à tous les tempéraments. La saveur en varie beaucoup, suivant les pays ou plutôt selon la qualité des herbages qu'il y broute. Elle est excellente dans les riches pâturages de Normandie où l'on dit : *chair de mouton, manger de glouton*.

Quelques mots sur sa dépouille. — Avec la peau, on con-

fectionne des parchemins impérissables ¹, des maroquins et des basanes. Quand elle est couverte d'un poil noir et luisant, on en borde des manteaux et des bonnets d'hommes sous le nom d'*Astracan* ². Mais pour qu'elle mérite ce nom, l'agneau ne doit point avoir brouté : on l'immole quand il tette encore!



La graisse alimente plusieurs industries; elle est surtout employée pour la fabrication du suif ³. On en retire une matière solide dont on fait les bougies communes, et une partie huileuse qui entre dans la composition du savon, etc.

Les os remplacent l'ivoire dans la tabletterie commune, et

¹ Avant la découverte du papier, vers le XIII^e siècle, on se servait de peaux, qui furent perfectionnées à Pergame, d'où le parchemin tire son nom.

² Sur la mer Caspienne, à l'embouchure du Volga.

³ On se sert de chandelles depuis l'an 1300; jusque-là on ne s'était éclairé qu'avec de l'huile et des éclats de bois.

les intestins deviennent des cordes d'instruments de musique, dont les accords mélodieux charment nos oreilles.

Ainsi, le mouton pourrait suffire seul à la vie de l'homme, puisqu'il lui procure de quoi se nourrir, de quoi s'éclairer, de quoi se vêtir des pieds à la tête, etc., etc.

Le bélier représente le premier signe de zodiaque, où le soleil entre au mois de mars; c'est pourquoi l'on dit en poésie le *Bélier* pour le *printemps*. On ne voit pas la fourmi

Affronter en pleins champs les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.

Les proverbes sont la sagesse des nations; la race ovine nous en offre plusieurs, que vous connaissez sans doute.

A brebis tondue Dieu mesure le vent : nos peines sont proportionnées à nos moyens.

La brebis est souvent prise au figuré dans les paraboles de l'Évangile : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*.

Il y a des *brebis galeuses* qu'il faut écarter de sa compagnie.

Le mouton, qui a peu de moyens d'attaque, est aussi l'emblème de la passivité et de l'innocence. On applique son nom à toute personne qui *se laisse tondre la laine sur le dos*. Ces moutons ont toujours tort, sont toujours dupes, et le loup ne manque jamais de les croquer, sous prétexte d'avoir été provoqué. La Fontaine l'a fait voir dans une fable qui se réalise, hélas! tous les jours ¹. Dans ce bas monde, il faut, comme on dit, avoir bec et ongles, s'armer à propos contre les manœuvres des méchants.

Vous seriez en droit de me reprocher une lacune, si je ne rappelais, en terminant, l'histoire des *moutons de Panurge*, si bien rapportée dans les contes de Rabelais. Le rusé Panurge

¹ *Le loup et l'agneau*.

avait à se plaindre de Dindenault, marchand de moutons, avec lequel il faisait une traversée en mer, et il désirait s'en venger par un de ces mauvais tours qui lui étaient habituels. Se souvenant de l'instinct d'imitation qui distingue l'espèce ovine, Panurge lui acheta une de ses bêtes qu'il lança immédiatement par-dessus bord. Celle-ci de crier et de bêler dans les flots. Ses compagnes l'entendant, s'empressèrent de l'imiter et, poussant les choses à l'extrême, ne tardèrent pas à s'élancer à la file avec un empressement tel, que c'était à qui se jeterait la première dans l'eau; « car, dit Rabelais en son vieux langage, nature a fait de tous animaux mouton le plus sot, et à suivre mauvais exemple le plus enclin, fors l'homme. » Dindenault, tout éperdu, s'efforçant en vain de les retenir, se cramponne à la toison du plus fort, qui l'entraîne à son tour dans l'abîme où il périt avec tout son troupeau.

Comme l'observe Rabelais, beaucoup d'hommes appartiennent sous ce rapport à la gent moutonnaire : en fait d'opinion, de goût et de conduite, dans la vie publique comme dans la vie privée, à Paris comme à Pékin, la société est remplie de *moutons de Panurge*, chez qui un ridicule esprit d'imitation remplace toute espèce de raisonnement.

Cette tendance naturelle peut cependant avoir ses bons effets, il suffit pour cela de la bien diriger :

Quand sur une personne, on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

LA DOULEUR. — L'ABATTOIR.

Croirait-on que certaines gens supposent encore que la bête ne souffre pas, la souffrance étant réservée à l'être raisonnable? Ces gens systématiques considèrent l'animal comme un composé de rouages en chair et en os qui le mettent en mouvement sans qu'il en ait conscience, comme une mécanique dénuée de toute sensation, à laquelle il suffit d'un peu de graisse pour tourner. Si vous marchez sur la patte d'un chien ou si vous lui lancez le pied... autre part, vous obtenez soit un *ut majeur*, soit une suite de *bémols*, absolument comme ferait un clavier d'harmonium. Les actes de crainte ou de colère dont nous sommes les témoins et parfois les victimes, ne seraient, chez les bêtes, que de simples apparences que Dieu créa exprès, sans doute pour s'amuser à nos dépens et se jouer de notre crédulité.

Pour justifier cette opinion étrange, je ne trouve qu'un argument que je vous laisse le soin d'apprécier : les animaux ont moins d'intelligence et de sentiment que l'homme; donc, ils n'en ont pas du tout.

Pereira et Descartes furent les premiers qui débitèrent cette singulière théorie, et, chose plus singulière encore, ils trouvèrent des disciples pour y croire.

Fontenelle, se trouvant un jour chez Malebranche, vit entrer dans le salon une chienne pleine qui vint se rouler à leurs pieds d'un air caressant. Après quelques paroles menaçantes, Malebranche lui applique un rude coup de pied qui

fait jeter au pauvre animal un cri de douleur et à Fontenelle un cri de pitié. « Eh quoi ! lui dit le philosophe cartésien, ne savez-vous pas que cela est insensible ? »

Ce procédé brutal pouvait trouver quelque excuse chez Malebranche, dans sa philosophie ; mais que de personnes, n'ayant jamais entendu parler du cartésianisme, se conduisent néanmoins comme si elles en avaient adopté tous les principes ! Que d'hommes emportés et cruels meurtrissent de coups les animaux qui leur viennent le plus en aide, ou les excitent pour se faire un spectacle de leurs combats et de leurs blessures !

« Ce ne sont que des bêtes, disent-ils : privées de jugement, leurs souffrances sont purement physiques. »

Joli raisonnement ! Comme si l'idiot souffrait moins parce qu'il discerne peu la main qui le frappe.

Ce dédain à l'endroit des animaux se rencontre malheureusement jusque dans nos livres classiques :

« *Le nom ou substantif est un mot qui sert à désigner les personnes et les choses.* »

Et les animaux?... Sont-ils des personnes ou des choses ?

Ni l'un ni l'autre, dites-vous.

A merveille ; cependant les grammairiens ne sont pas de cet avis, paraît-il.

Peut-on considérer comme une *chose* ce lion affamé qui reconnaît Androclès, son sauveur, et lui lèche les mains ; et ces chevaux d'Achille pleurant la mort de leur maître ; et ce chien d'Ulysse qui expire de bonheur en revoyant le sien ; et celui de Tobie accourant de si loin pour annoncer au père aveugle l'arrivée de son fils et la fin de ses maux ?

Toutes ces créatures qui savent aimer et nous payer de dévouement, qui ressentent l'injustice et nous le prouvent chaque jour, ah ! Messieurs les grammairiens, ne les appelez

pas des personnes, mais ne les rabaissez pas au rang des choses inertes, insensibles aux mauvais procédés.

Une brebis qu'on menait à l'abattoir de Liège, prévoyant sans doute le triste sort qui l'attendait, quitta brusquement ses compagnes d'infortune, pour s'élançer dans les eaux de la Meuse. Repêchée bientôt par le chien du berger, la fugitive passait, une demi-heure après, où il est écrit que tous ceux de sa race finissent leurs jours.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort ¹.

On sait que, lors du siège de Paris, la race chevaline entra largement dans l'alimentation publique. Pour épargner aux chevaux les angoisses du pressentiment qui pouvait les saisir à la porte de l'échaudoir, on leur enveloppait la tête d'une sorte de capuche. Pourquoi négliger ces précautions pour le bœuf, qui, bien souvent, donne des signes irrécusables de sa terreur, quand son front se courbe vers l'anneau fatal? ²

Au sein d'une nature qui admet, hélas! le sacrifice sanglant de la brebis par le loup, de la colombe par l'épervier, l'homme, fait à l'image de Dieu, doit proscrire toute cruauté. Nourrissons-nous de chair et de sang, puisqu'il le faut; mais n'aggravons pas le sort de victimes innocentes. Elles ont si peu de temps à vivre!... Est-ce trop de leur épargner les convulsions d'une lente agonie? Mourir est peu de chose; mais souffrir!...

¹ André CHÉNIER, l'une des victimes de la boucherie révolutionnaire, en 1794.

² Le masque Bruneau, du nom de l'inventeur belge, atteint parfaitement ce but.

Suivons l'exemple du gerfaut, qui donne la mort d'un seul coup de bec à la marmotte dont il soupe.

Il y va d'ailleurs de notre intérêt; car les plus profondes altérations peuvent être produites en très peu de temps chez les êtres qui souffrent; la chair des ruminants surmenés ou atteints de fureur présente des lésions semblables à celles des bêtes charbonneuses, la putréfaction s'en empare rapidement et son ingurgitation peut déterminer des maladies : c'est du moins l'opinion de savants vétérinaires. Il est bien prouvé, en effet, que la nourriture influe sur le sang et que de celui-ci dépend le genre de nos passions. Or, la chair d'un animal malheureux et torturé doit produire chez l'homme des humeurs plus âcres, plus irritantes.

Un chevreuil tombé dans un filet se livra à des efforts extraordinaires pour se dégager. Il redoubla d'énergie à l'approche de la meute et s'épuisa de fatigue et de terreur : presque toutes les personnes qui en mangèrent eurent de violentes irritations d'estomac.

Il est donc établi qu'en protégeant les bestiaux qui le nourrissent, l'homme ne fait que se protéger, et qu'en les maltraitant, il se nuit à lui-même, tant il règne dans la nature une harmonie qu'on ne brise jamais sans danger.

BÊTES DE BOUCHERIE.

A l'état sauvage, l'homme, réduit aux hasards de la chasse, n'avait que le temps de chercher sa proie : tout autre soin était presque complètement impossible et il vivait bien misérablement. Il n'a pu franchir les premiers degrés de la

civilisation que par la conquête du bétail, ce dîner toujours prêt ayant quatre jambes pour suivre son maître.

C'est dans la chair de bœuf que réside l'aliment le plus substantiel. Rôtie et surtout peu cuite, elle fournit tant d'éléments réparateurs que le corps en est promptement restauré.

Cet animal, qui pèse de six cents à quatorze cents kilos, doit donc être cité en première ligne.

La promenade du bœuf gras, coutume très ancienne, s'est toujours pratiquée avec solennité. Avant 1793, à Paris, un jeune enfant était porté dans un fauteuil par un bœuf énorme, image d'Horus assis sur le taureau céleste. Aujourd'hui, les Parisiens le promènent sur un chariot richement orné, entouré d'un nombreux cortège, au son des instruments de musique; ils lui donnent un nom tiré, soit d'un roman populaire, soit d'une pièce de théâtre en vogue, soit d'une bataille récente. On le présente ainsi, dans toute sa gloire, au chef de l'État, aux ministres et aux premières autorités. Mais, après être monté pompeusement au Capitole ¹, le héros du jour arrive bientôt à l'abattoir, roche Tarpéienne de tous les bœufs triomphateurs.

... *Sic transit gloria mundi* : ainsi passe la gloire mondaine. La bête est taillée en pièces et ses morceaux répandus dans toute la ville....

La chair de la vache est à peu près de la même qualité, surtout quand elle est jeune et grasse.

On entend parfois : « Ce jeune homme doit être corrigé, il faut lui faire *manger de la vache enragée*; » il n'y a pas plus de vache enragée que de vache qui parle l'espagnol.

Si la viande de veau nourrit moins, elle est plus légère,

¹ Temple et citadelle de Rome, élevés sur le mont Tarpéien, où l'on couronnait les guerriers vainqueurs. Non loin de là était la roche Tarpéienne, du haut de laquelle on précipitait les coupables de haute trahison.

plus délicate et donne un bouillon très rafraîchissant. On dit qu'il faut *tuer le veau gras* pour fêter quelqu'un à son arrivée après une longue absence, par allusion à l'enfant prodigue.

Quant à la chair de mouton, nous en avons déjà vanté le mérite.

La vache peut vivre vingt ans; mais elle n'en a pas sept que déjà on la prépare à la boucherie. Dès sa quatrième année, le bœuf a pris tout son développement et subit bientôt le même sort. Enfin, le veau est surtout estimé lorsqu'il n'a vécu qu'un printemps. Vous voyez, mes amis, que ces pauvres bêtes, dites *de boucherie*, ne jouissent guère de l'existence que Dieu leur a donnée.

Dans certaines contrées de l'Irlande, de l'Angleterre, de la Hollande, de la Suisse et particulièrement de l'Amérique, on sale et fume des quantités considérables de viande, pour l'usage de la marine ou le commerce d'exportation.

Le trafic des viandes fraîches d'Amérique se développe de plus en plus, grâce aux appareils frigorifiques qui permettent leur expédition en Europe : c'est par millions de kilogrammes qu'on en consomme chaque année.

Nous possédons aujourd'hui une ressource précieuse dans l'extrait de viande Liebig, bouillon concentré en une pâte épaisse par l'évaporation au bain-marie. Ce nouveau produit constitue la plus importante industrie de Rio de la Plata.

Le baron Von Liebig, professeur à l'université de Munich, avait la manie de porter partout avec lui une certaine quantité de viande réduite par son procédé. Dans les soirées où il était invité, il se faisait gloire de montrer à tout le monde une petite boîte, en disant : « Il y a là un mouton tout entier ! » Un jour, il offrit une tête de veau dans une caisse de quinze centimètres carrés, au roi de Suède, qui lui fit don en échange d'une fort belle bague en diamant.

Il n'y a rien dans le bétail qui ne soit utilisé : la peau se

transforme en chaussures ou autres objets dont le détail serait trop long; des rognures de la peau, des tendons et des cartilages, on tire la colle-forte; le pied de bœuf fournit une huile dont on use en horlogerie; le poil sert à faire des tapis, à bourrer des coussins ou à relier le mortier dont on enduit les murs de nos maisons; la graisse se mêle avec le suif de mouton, pour être convertie en chandelles; le fiel s'utilise dans le dégraissage et la teinture; le sang est un précieux engrais; le sérum desséché et mis en poudre sert à clarifier le vin et les sirops; les membranes qui tapissent le gros intestin deviennent de la baudruche dont on fait de petits aérostats et d'autres objets plus utiles; les cornes furent les premiers instruments à vent; l'industrie donne à cette matière l'aspect de l'écaille et les formes les plus variées; les os sont travaillés au tour; bouillis, ils donnent de la gélatine; torréfiés et moulus, ils constituent le noir animal employé dans les sucreries.

Tout cela fait voir, mes amis, combien sont nombreuses et variées les ressources que présente le bétail pour l'alimentation et les besoins de l'homme.



UN CONGRÈS PROTECTEUR DES ANIMAUX.

Eduquez-moi, mon bon monsieur, en
m'amusant. (CHATEAUBRIAND).

Nous vivons dans le siècle des Congrès et chaque année nous le démontre avec plus d'évidence. Animés tous des plus généreuses intentions, ils visent naturellement à réaliser de nouveaux progrès, à marcher vers de nouvelles conquêtes au profit du bien-être général.

C'est promettre beaucoup; mais, qu'en sort-il souvent?

Du vent.

Je me plais toutefois à le reconnaître, ce vent, plus ou moins impétueux, selon l'éloquence des orateurs, a généralement son bien : il remue et pousse les idées vers une direction quelconque, et c'est une condition de leur développement. Mais des intentions aux faits, quelle distance!...

Le Congrès international des Sociétés protectrices qui s'est réuni à Paris à l'occasion de l'avant-dernière Exposition universelle, avait, entre autres questions, posé la suivante :

« Quelles sont les améliorations à apporter au mode de transport des bêtes de boucherie par le chemin de fer? »

J'assistai à la délibération, qui traîna tellement en longueur que je quittai la salle péniblement impressionné, pour entrer dans un cabinet de lecture, où je parcourus quelques pages de nos *Annales parlementaires*. La nuit venue, ma visite au Congrès et les discussions de nos représentants me revinrent

confusément à l'esprit, et je ne trouvai rien de mieux à faire, pendant mon insomnie, que de ruminer à la fois sur ma lecture et sur les discours que j'avais entendus. La nuit est longue quand tout sommeille autour de nous, et à quels écarts alors ne se livre pas notre imagination ! Je fis entrer en scène les animaux eux-mêmes pour y défendre leur propre cause, et je résumai le tout dans une espèce de parodie qui reflétait assez bien mon sentiment, nullement hostile à qui que ce soit, croyez-le bien.

Permettez-moi donc de la reproduire ici, en réclamant toutefois l'indulgence pour les allusions qu'une critique trop sévère pourrait trouver déplaisantes.

UN BŒUF de l'opposition prit le premier la parole :

On nous demande quels ménagements nous réclamons pour être conduits à l'abattoir : nous déclarons que nous ne voulons y être conduits à aucun titre. La question posée est ou une dérision ou une hypocrisie. Si les hommes s'intéressent vraiment aux bêtes, qu'ils cessent de les livrer au couteau des bouchers, sinon, il serait plus franc et plus honnête de dire tout simplement : « Nous craignons que les gigots et les têtes de veau ne se détériorent, et nous appelons toute la sollicitude du Congrès sur les soins à prendre jusqu'à l'arrivée à l'abattoir. » Or, je le répète, Messieurs, l'abattoir est un abus d'un autre âge, une institution féodale reprouvée par les principes de 89. — A la question ! — Je crois y être. — Non ! non !

— Permettez, Messieurs, voilà six mille ans qu'on nous mange ; il est temps que cela finisse. N'est-ce pas avec raison qu'un illustre philosophe a reproché aux hommes leurs appétits carnivores ? Dans un appel touchant au sexe délicat, J.-J. Rousseau disait : « N'êtes-vous pas honteuses de vous appliquer sur l'estomac d'ignobles pièces de bœuf ? N'avez-vous pas le lait des brebis et les fruits de la terre ? »

UN REPRÉSENTANT DE LA DROITE (*vivement*). — Vous attaquez notre constitution! je ne permettrai pas qu'on attaque la constitution! — En ordonnant de nous égorger, elle est digne des cannibales, votre constitution! (*A l'ordre! à l'ordre!*)

AU BANC DES BŒUFS. — Oui! oui! à bas l'abattoir! à bas l'abattoir! (*Mouvement prolongé*).

LE PRÉSIDENT. — Si je suis disposé à défendre la liberté de la tribune, je ne puis souffrir qu'elle dégénère en licence. (*Très-bien! très-bien!*) J'invite donc l'orateur à se rasseoir. Revenons, Messieurs, à nos moutons.

La conscience se révolte quand on songe que des brebis ou des veaux, parqués dans des voitures de troisième classe, exposés au vent, au froid et à toutes les intempéries, peuvent gagner des fluxions de poitrine; c'est de la barbarie. On a inventé le wagon-écurie, c'est un progrès; pourquoi n'y aurait-il pas le wagon-pâturage?... Les moutons y brouteraient l'herbe tendre et feraient la sieste au soleil! cela équivaldrait, pour les voyageurs de l'espèce animale, à nos buffets-restaurants?... Je me borne à attirer votre attention sur ce point.

UN CONSERVATEUR. — Messieurs, il est un fait qui, de tout temps, a découragé les amis du progrès : c'est qu'il est dans la nature des bêtes (comme dans celle des gens d'esprit) de n'être jamais contentes. Une ambition satisfaite en éveille une autre. Du reste, Messieurs, les exigences dont l'honorable président se fait l'écho, sont le résultat des doctrines anarchiques qui ne rencontrent que trop d'encouragements dans la mollesse des autorités. Ne vous y trompez pas, Messieurs, ce que l'on veut, ce n'est pas une amélioration dans le transport des animaux, c'est une révolution dans le régime de la boucherie. (*Oui! oui!*) Et d'abord, les plaintes qui se sont produites sont-elles bien fondées!... J'affirme le contraire. Maintes fois, j'ai assisté au casement des bestiaux

dans leurs trains de plaisir, et j'ai été témoin de la sollicitude de l'administration. Aujourd'hui, grâce à l'adoucissement de nos mœurs et à cette aisance générale qui se répand dans toutes les classes, les animaux ne sont pas plus maltraités que les autres voyageurs. De quoi se plaint-on? De quoi vous plaignez-vous?... Si quelques bêtes périssent encore, victimes sans doute de leur imprudence, elles arrivent généralement saines et sauvées à l'abattoir.

UN MOUTON. — C'est toujours la même chose : la raison du plus fort...

LE CONSERVATEUR.—Pour ce qui est des abattoirs, Messieurs, je les ai visités avec soin : ce sont de véritables palais, et nos condamnés à mort seraient bien heureux d'y être reçus. Les plus sages combinaisons ont présidé aux constructions nouvelles, et la science s'est préoccupée d'introduire dans la cérémonie nécessaire de l'abattage tous les procédés qui peuvent épargner ou adoucir les souffrances de la dernière heure. Ce qu'on ne vous dit pas, Messieurs, et ce qui est vrai, c'est que les bœufs surtout, animés d'un mauvais vouloir, opposent aux règlements une résistance scandaleuse. J'ai là, Messieurs, dans mon portefeuille, les résultats d'une enquête impartiale : les bouchers déclarent que leur situation deviendra intolérable si cet esprit de vertige et de révolte n'est pas sévèrement réprimé. Quant aux veaux, leurs menées n'ont rien d'inquiétant, bien que leurs perpétuelles lamentations aient pour effet de séduire et d'égarer les esprits peu pratiques. Les moutons seuls ont une résignation qui ne manque pas de dignité; mais les bœufs, je le répète, prennent une attitude qu'il ne faut pas encourager.

On invoquait tout à l'heure le témoignage de J.-J. Rousseau, cet écrivain trop sentimental qui aurait voulu nous faire manger du foin. On pourrait également citer Lord Byron (un

Anglais celui-là!) qui aurait voulu que les femmes se nourrissent, comme les oiseaux et les abeilles, en butinant sur les fleurs. Le bon sens public a fait justice de toutes ces idées absurdes, qui ne devraient plus trouver d'écho dans la génération actuelle.

UN VEAU. — Permettez-moi, Messieurs, malgré mes courtes années, de vous dire quelques mots. Mes amis et moi, nous déplorons plus que personne que le bœuf ait passionné le débat. Nous ne voulons pas de révolution radicale et violente, mais une amélioration progressive dans le sort des victimes de la boucherie. Le gouvernement, je me plais à lui rendre cette justice, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir notre destinée. Grâce à son initiative, nous avons vu l'usage de la viande de cheval se répandre dans la population. Il y a là tout un avenir de félicité pour le veau, le bœuf et le mouton. Que demandons-nous en définitive? Mais, Messieurs, une seule chose, c'est qu'on mange du cheval et qu'on ne nous mange plus! (*Vives réclamations au banc des chevaux*). Je ne m'attendais pas à l'orage que soulève ma proposition. Le cheval est un noble animal, et il n'a pu entrer dans ma pensée de le blesser. Je voudrais bien ne blesser personne et contenter tout le monde : c'est là notre politique. Mais que l'on veuille bien considérer dans quelles conditions différentes nous sommes livrés à la consommation. Le cheval, élevé pour le turf et le trait, à une valeur intrinsèque qui le préserve de la tuerie. Ce n'est qu'à l'état de rosse, lorsqu'il ne peut plus même traîner un fiacre, qu'on se décide à le mettre dans le pot-au-feu. Au contraire, le bœuf est abattu dans toute la force de l'âge; le mouton voit abrégé une vie pleine d'illusions, et le veau, Messieurs, rarement on lui permet d'atteindre sa majorité, il est dans le printemps de son idylle, lorsque le boucher s'en empare. On nous accom-

mode à la bourgeoise, à la provençale, à la vinaigrette; on nous affuble du nom ridicule de blanquette ou de fricandeau; enfin, pour me servir d'une expression populaire, « on nous la fait à l'oseille... » (*Hilarité dans l'auditoire*). Voilà nos griefs, Messieurs, ils seront appréciés de toutes les âmes sensibles. Loin de nous la pensée que les hommes doivent renoncer à la viande. Cette chimère qui reste toujours dans le domaine de la théorie, a le grave inconvénient d'enrayer le progrès. Mais le régime sous lequel nous avons le bonheur de vivre aura évidemment acquis des droits impérissables à notre reconnaissance, le jour où le cheval fera l'unique ornement de vos banquets. J'ai dit.

UN CHEVAL demande la parole :

Messieurs, le veau que vous venez d'entendre appartient au parti des accommodements. Soit cynisme, soit naïveté, il vient vous dire : « Mangez le cheval, mais respectez le veau. » Ce n'est pas seulement l'équité qui proteste contre cette proposition : les répugnances de votre estomac sont le meilleur argument qu'on puisse y opposer. L'art culinaire ne peut rien contre cette révolte de la nature. Interrogez vos cuisinières; elles vous diront que le cheval à la mode ne sera jamais qu'un ragoût indigne des hommes de goût. On essaie de nous attendrir en nous faisant mariner dans le vinaigre; nous résistons à ces procédés, et si le veau et le mouton se soumettent à leur destinée, le cheval se défend encore sous la dent de son bourreau. Il n'est donc pas de votre intérêt, Messieurs, de modifier des traditions respectables consacrées par l'autorité de tant de siècles. D'ailleurs, à supposer que vous puissiez être séduits par les sophismes des préopinants, pourquoi mangeriez-vous du cheval? N'avez-vous pas les animaux de basse-cour? (*Réclamations aux bancs des coqs, des oies et des canards*). L'interruption ne saurait m'inti-

mider ; la Providence a eu ses desseins en créant les espèces. Le cheval a été désigné pour aider l'homme à franchir les distances ; on a cru nous remplacer par les chemins de fer, mais nous n'en sommes que plus indispensables. Et dans les villes, n'êtes-vous pas heureux de vous faire traîner en équipage ?

On a parlé avec dédain des chevaux de fiacre ; je défendrai ces parias de notre race. Ils travaillent dix-huit heures par jour ; pour unique salaire ils ont des coups de fouet, et ils meurent, nous mourons tous sur la paille !... Le veau se plaint des bouchers ; nous pourrions nous plaindre des cochers. C'est un scandale de voir ces ventres opulents qui mènent des chevaux efflanqués, étiolés par la faim, et l'on se demande si les premiers ne devraient pas enfin remplacer les seconds. (*Oh ! oh ! assez !*)

LE PRÉSIDENT. — Vous allez trop loin ; vous excitez au mépris d'une classe de citoyens. Défendez-vous, mais n'attaquez personne.

LE CHEVAL. — Soit, laissons là MM. les cochers, bien qu'ils soient nos tyrans et parfois aussi les vôtres. Quant à la place que tiennent les espèces dans la société, tout l'avantage est encore du côté de nos adversaires. On a vu des veaux, des bœufs et des moutons obtenir des médailles d'honneur dans les concours ; jamais ces encouragements n'ont été donnés aux chevaux de fiacre, la classe la plus nombreuse des travailleurs. On objectera que les chevaux de course sont élevés dans des écuries en marbre, nourris dans les herbages les plus fins et que, à l'occasion, on ne leur refuse pas un bol de vin chaud ; puis, que les vainqueurs sont acclamés et que leurs portraits figurent sur des mouchoirs. Mais, Messieurs, les chevaux de course sont une rare exception ; c'est le cas de dire, suivant le proverbe : « Beaucoup d'attelés et peu d'élus. »

Je me résume : le cheval vous est utile, tandis que les dindons, les oies et les canards, bons seulement en fricassée,

.... vous leur faites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Je voudrais voir vos appétits incliner davantage de ce côté; tout le monde y gagnerait, bien certainement.

UN DINDON. — Et nous donc? (*La clôture! La clôture!*) On nous a mis en cause; je demande à m'expliquer.

LE PRÉSIDENT. — Parlez, mais soyez bref... Il est six heures, nous avons quelques-uns de vos frères à la broche, et si vous abusez de la tribune... ils seront trop cuits.

LE DINDON, la crête empourprée : — Messieurs, je n'hésite pas à le dire : nous donnons au pays un spectacle affligeant. Ce n'est pas en nous dévorant ainsi que vous apprendrez au peuple à modérer ses convoitises. Ce qu'on devrait enseigner au peuple, c'est le régime pythagoricien, l'alimentation, végétale. J'en excepte la truffe, qu'on nous met dans le ventre, et qui est généralement considérée comme un instrument de corruption. Il est temps de renoncer à ces pratiques immorales et barbares. J'entends dire chaque jour : « J'aime beaucoup la dinde. » Si vous l'aimez pour elle-même, laissez-la vivre. D'ailleurs, n'avez-vous pas le porc? (*Agitation au banc de porcs.*) C'est le porc qui a découvert la truffe; par là il s'est désigné lui-même à vos combinaisons culinaires. Vous avez aussi les poissons et les mollusques (*Réclamations au banc des huîtres.*) On comprend qu'ils soient destinés à votre nourriture; ils n'ont en quelque sorte qu'une existence végétale : les huîtres ne pensent pas, mais le dindon pense....

— Oui, l'emblème de la sottise! interrompt un Bouvier appelé, on ne sait à quel titre, au sein de l'aréopage.— Silence!

dit le Président. — N'ai-je pas raison? Qu'il réponde. — Cela n'en vaut pas la peine. Il ne vous arrive que trop souvent de faire des interruptions oiseuses.

UNE OIE proteste contre cette expression : Selon vous, Messieurs, *oiseuses* et stupides, c'est chou vert et vert chou; vous dites : « *Bête comme une oie.* » Merci. Les anciens savaient bien mieux nous rendre justice. Rome nous mettait au rang des oiseaux sacrés, et nous avons sauvé le Capitole! Qu'on vienne dire après cela que nous ne sommes bonnes qu'en fricassée. La terre, l'eau et l'air sont de notre domaine; et vous, Messieurs, qui n'êtes à l'aise que sur le plancher des vaches, vous vous croyez universels; Cicéron avait bien raison de dire : « *Errare humanum est.* » Vous raffolez de l'oie rôtie, de l'oie en daube, vous feriez des bassesses pour le foie gras; mais quand vous nous mangez de si bon cœur, vous ne songez pas à la cruauté de nos assassins; et, loin de nous savoir gré, vous inventez des jeux où l'on nous pend vivantes par les pattes, pour nous rompre le cou avec des bâtons. (*Sensation dans l'auditoire.*)

UNE HÛTRE veut aussi parler, mais bredouille. J'ai cru comprendre qu'elle faisait allusion à un individu qui, lorsqu'on lui sert une douzaine d'huitres, se sauve à toutes jambes pour ne pas être treize à table ⁴.

Enfin un HARENG demande la parole. (*La clôture! la clôture!*) La clôture est mise aux voix et votée à une grande majorité. Le hareng sort tout morfondu : « Le pays saura que notre voix a été étouffée, dit-il; le pays jugera! »

⁴ De la part d'une huitre, la superstition n'a rien d'étonnant. Tout ce qu'on peut dire de plus vrai sur ce chiffre soi-disant néfaste, c'est que lorsqu'on reste 13 à table, il y en aura infailliblement un qui mourra le premier. Et savez-vous ce que doit le plus redouter celui qui se trouve le 13^e? c'est qu'il n'y ait à servir que pour 12.

A la suite de cette orageuse discussion, le Congrès protecteur formule la résolution suivante :

« Considérant que les animaux sont des bêtes; — Que les » vues philanthropiques du Congrès ont été mal interprétées, » et n'ont eu pour résultat que de faire surgir les prétentions » les plus absurdes; — Que si l'on écoutait les animaux » comestibles, l'humanité serait réduite à se nourrir de » luzerne; — Que la religion, en interdisant l'usage de la » viande pendant le Carême, l'autorise implicitement pendant » le reste de l'année; — Que si les bêtes féroces, en man- » geant de la chair à l'état naturel, font preuve d'un goût » dépravé, les hommes, en la faisant cuire, en l'entourant » de carottes, de fines herbes, de petits oignons, etc., témoi- » gnent de leur civilisation avancée; — attendu que certains » réclamants, notamment les poissons, ne se gênent pas » pour manger ceux de leur propre espèce; et que dès » lors ils sont mal fondés à se plaindre du court-bouillon » et de la friture.... »

Je vous fais grâce du reste, ami lecteur, vous en devinez facilement la tendance. Longtemps encore nous entendrons : « Garçon! une côte rôtie; garçon! un gigot saignant, un turbot, etc. » Longtemps encore on protégera les animaux à la manière de ce cuisinier qui, brandissant son couteau, demande aux saumons dressés devant lui à quelle sauce ils veulent être mangés. Ah! mon Dieu, qu'il est donc difficile d'allier gens et bêtes!

Après tout, faut-il s'en étonner quand les gens ne savent déjà pas s'accorder entre eux, comme je venais de le voir dans nos Annales, où l'on parle d'orateurs pour ou contre, de la gauche et de la droite, de cléricaux et de libéraux, d'interpellations et d'interruptions de tout genre. Cependant, aux législateurs et aux contribuables on ne demande pas comment

ils veulent être mangés, mais à quelles sauces ils veulent manger les millions du budget, et on leur permet de discuter librement le menu du festin.

J'ai ouï dire qu'un illustre prélat appelait les animaux « nos frères inférieurs. » Cela paraît peut-être excessif; car ici, pour être frères, on se mange un peu trop. Mais, pour Dieu, soyons du moins fraternels entre nous, qui sommes appelés à de communes destinées; et, loin de vouloir nous entre-détruire, tâchons enfin de vivre en paix.

LE PORC.

Il est un jeu, malheureusement toléré encore dans certains villages, qui mérite deux mots de description. La victime est un cochon du poids de quinze à vingt kilogrammes. On lui savonne la queue par laquelle les joueurs sont obligés de le saisir pour le lancer par-dessus leur épaule. Cela n'a l'air de rien, et l'on croirait à première vue qu'un animal appelé à prendre part à de pareilles réjouissances, aurait gravement tort de se plaindre. Seulement — vous me pardonneriez ces détails — la queue est un point d'arrêt insuffisant. Aussi, les joueurs expérimentés passent l'index dans l'orifice que l'appendice caudal a pour mission de recouvrir, et augmentent ainsi leurs chances de succès. Le porc pousse des cris horribles, les chairs se déchirent, le sang coule, les entrailles apparaissent, mais le tour est joué, et la bête à moitié expirante appartient de droit à la brute toute fière de cet exploit, accompli sous les yeux du public et des autorités locales.

Il faut renoncer à trouver l'étincelle sacrée chez nos pour-

ceux, si dégénérés par l'esclavage : toute leur force vitale est absorbée par l'acte de la digestion. Mais, si pauvres d'esprit que soient certains animaux non destinés par la nature aux mathématiques, est-ce une raison pour les maltraiter? Vous ne le croyez pas, ni moi non plus.

Sans doute, on ne peut friser un porc et l'enrubanner pour monter sur un théâtre avec des bergères d'opéra ; il ne pourrait non plus gracieusement figurer avec un petit Saint-Jean, rose et mignon, dans les touchantes représentations de Noël. Mais c'est une erreur de croire qu'à l'état libre il soit dépourvu d'intelligence. Sous ce rapport, il est bien supérieur à son camarade le mouton. Pour s'en convaincre, il suffit d'assister à la rentrée des troupeaux, le soir : moutons, béliers, brebis, agneaux arrivent à droite, à gauche, trop loin ou à côté, toujours indécis. Les bergers mènent grand bruit, ne savent où donner la tête ; parfois il y a de la confusion, des erreurs, et la scène s'agrémente de petites querelles.

Pour messieurs les cochons, c'est bien différent ! Dès l'entrée du village, ils se permettent de quitter les rangs, et chacun, imprimant à sa queue tortillée en tire-bouchon un vif et joyeux mouvement, enfile au grand trot, et sans jamais se tromper, la ruelle qui conduit à son domicile, dont il ouvre la porte avec le groin, pour peu que cela soit possible.

Le porc sait à l'occasion adopter la politique de combat, autre avantage sur le mouton. Si, par hasard, dans la forêt, il rencontre un loup guettant quelque porcelet imprudent, il saute dessus sans marchander, et lui prend une oreille entre ses fortes mâchoires comme dans un étai ; bientôt le reste de la troupe, les petits yeux rouges, flamboyants, sous les oreilles dressées, arrive à fond de train en sonnant la charge et remporte sur le carnassier une victoire prompt et décisive. Le loup dépecé est l'aubaine des vainqueurs, satisfaits

de varier leur régime à ses dépens et d'ajouter quelques bons lopins de viande à leur ordinaire de glands et de faines. Ce jour-là, sans doute impatiente de se faire voir, la troupe quitte la forêt plus tôt que d'habitude et fait sa rentrée en annonçant partout, de ses plus mélodieux organes, qu'un maître loup a passé un bien mauvais quart d'heure.

Ces animaux, qui courent assez vite et avec émulation, fournissent un divertissement favori dans une localité de l'arrondissement de Verviers. Tous les ans, le dimanche qui précède la fête du village, le bourgmestre fait insérer dans les journaux l'annonce suivante :

« Il y aura dimanche prochain, à D..., une course de cochons; les personnes qui désirent y prendre part sont priées de se faire inscrire chez le bourgmestre. »

En Amérique, on les lâche contre les serpents venimeux dont ils font leur proie. Dans certain canton de l'Écosse, ils travaillent comme bêtes de trait, et l'on y rencontre un petit cheval, un âne et un cochon attelés à la même charrue. Les Normands en attachent au pied des pommiers pour remuer la terre; enfin, dans le Périgord, ils déterrent eux-mêmes les tubercules odorants qui doivent peut-être les farcir, pour décorer l'étalage des charcutiers.

D'après le recensement de 1866, la Belgique possédait 632,301 pores; soit 13 par 100 habitants.

Vauban a calculé qu'après dix générations, les descendants d'une seule truie seraient au nombre de 6,434,838. Et non seulement c'est un de nos plus féconds animaux domestiques, mais il ne coûte presque rien à nourrir.

On reproche à sa viande d'être lourde et indigeste. Oui, quand elle provient de ces bêtes mollasses, vrais cylindres de lard et de saindoux, produits par les abus de la séquestration. Mais il n'en est pas absolument de même du porc rus-

tique dont la chair est affermie par l'exercice, et qui, au lieu d'une prison cellulaire, a pour se reposer une étable saine, bien aérée, où il entretient lui-même une propreté relative. On le mène soit dans les jachères, dont il ameublit le sol en cherchant les plantes parasites, les reptiles, les souris et les mulots; soit dans la forêt, où il s'alimente des fruits du hêtre et du chêne dont il s'assimile la vigueur pour la transmettre aux ouvriers des champs. Ils ne la trouvent pas indigeste cette viande, ceux qui l'assaisonnent par l'appétit que procurent la sobriété et le travail!

On annonce de Paris la publication d'un *Moniteur de la charcuterie*, qui a bien sa raison d'être dans un pays où l'on compte trente mille charcutiers et où l'on élève plus de cinq millions de porcs. L'article-programme informe qu'il donnera aussi un « Courrier de la mode » et « une correspondance artistique. »

Nous souhaitons la bienvenue à cet intéressant journal qui tiendra ses lecteurs au courant des caprices de la fashion et des productions de *l'art*.

SALE COMME UN PORC.

Jusqu'au douzième siècle, les cochons paissaient librement et en grand nombre dans les rues de Paris, qu'ils débarrassaient en partie de ses immondices. Un accident survenu sous Louis-le-Gros amena la réforme de cet usage. L'un de ces animaux étant venu s'entortiller dans les jambes du cheval monté par le fils de ce prince, lui occasionna une chute dont il mourut peu de temps après. Dès lors, il fut défendu de les

laisser vaguer ; on ne fit exception que pour ceux du couvent de Saint-Antoine, à la seule condition qu'ils porteraient, comme signe distinctif, une sonnette pendue au cou. Ce privilège, accordé aux religieux réputés pour leur habileté à guérir le *mal des ardents*, dit *feu de Saint-Antoine*, s'étendit, au moyen âge, à toutes les confréries placées sous ce patronage.

Encore au milieu du dix-septième siècle, à Berlin et dans bien d'autres villes, les pourceaux étaient chargés des voiries, à l'instar du vautour, de l'urubu, du marabout et d'autres oiseaux épurateurs protégés dans les pays chauds.

Ces pachydermes remplissaient donc l'office de chiffonniers, mettant à profit ce que les autres repoussent et faisant ventre de tout. Cette voracité explique suffisamment l'expression : *sale comme un porc*.

Un journal que je lisais il y a quelques jours, dit plaisamment :

« Les pores ne savent plus à quel moyen recourir pour faire parler d'eux. Voilà qu'après la trichine, qui a fait grand bruit il y a quelques années, les sujets de l'espèce sont atteints aujourd'hui d'une autre maladie qu'on appelle la *ladrerie*. C'est à tel point que les autorités viennent de prendre des mesures pour faire abattre et enfouir tous les individus reconnus atteints, attendu que la consommation de leur chair provoquerait des malaises, peut-être même plus encore, parmi les populations où les ladres sont déjà si nombreux ¹. »

Eh bien, n'en déplaise au journaliste, ce n'est pas à l'animal qu'il faut s'en prendre, mais plutôt à ceux qui le négligent, contre toute justice, et aux dépens de leurs intérêts.

¹ *Ladre* se dit d'un homme réputé pour être d'une avarice sordide.

Singulière chose, dit-on, que le cochon ne se plaise que dans les ordures et la fange. Sous prétexte qu'il est naturellement sale, on le tient dans des trous humides, malsains, infect, qui le rendent malade.

« On ne réfléchit pas que le cochon sauvage, le sanglier, est très propre dans les habitations qu'il se creuse. Si les cochons domestiques se vautrent dans la fange, c'est pour rafraîchir leur peau, souvent toute couverte de boutons d'échauffement, ou attaquée par la vermine, résultat de la négligence de ceux qui le soignent. Croyez bien qu'ils aimeraient mieux se plonger dans une eau pure. Chez tel fermier, on nettoie et lave fréquemment la loge qu'ils occupent, on tient leur auge très propre, on les mène souvent au bain, on les brosse de temps en temps; ils ne s'en portent que mieux et engraisent plus vite. Si l'on voit, l'hiver, un porc s'enterrer presque complètement dans un tas de fumier, cela ne prouve qu'une chose : c'est qu'il n'a pas une bonne litière dans son étable ¹. »

Un magister des Ardennes ne possédait qu'une chambre tenant lieu à la fois de classe et de logis pour lui et les siens, parmi lesquels il fallait compter certain pourceau comme le personnage qui captivait d'abord l'attention. Celui-ci se considérait comme l'enfant de la maison, aimant son maître par-dessus toutes choses, le suivant comme un chien, obéissant à sa voix et se tenant couché à ses pieds pendant toute la durée des leçons. Lorsque la voix tonnante de l'instituteur mettait un terme à la turbulence des disciples, le cochon se levait pour faire entendre à son tour un grognement désapprobateur. Le maître, satisfait d'un élève, lui frappait-il amica-

¹ *Monsieur Lesage, ou Entretiens d'un instituteur avec ses élèves sur les animaux utiles.*

lement sur l'épaule, le cochon ne manquait jamais d'aller aussi lui faire une caresse, en se frottant le groin contre son pantalon.

A défaut d'auge, on lui donnait son dîner dans une terrine, qu'il regardait sans vouloir y toucher jusqu'à ce qu'il en eût obtenu l'autorisation expresse.

Cette réserve, en présence d'une terrine pleine et appétissante, est bien faite pour appeler notre attention ; car, disent les moralistes : « Celui qui montre le plus d'empire sur soi-même donne la plus grande preuve de perfectionnement. »

Ce qu'on apprend sur les bancs de l'école peut s'oublier (cela arrive même souvent) ; mais ce que les écoliers dont je viens de parler n'oublièrent jamais, quelque vieux qu'ils vécussent, ce fut le grave adjoint du guide de leur enfance.

Si, rencontrant un de ses pareils, habillé de soie, ces écoliers ne portèrent machinalement la main au bonnet, du moins ne furent-ils jamais brutaux à l'égard de leurs porcs, se rappelant celui qui avait été à la fois leur maître et leur condisciple.

LA CHÈVRE ET LE BOUC.

La chèvre semble prédestinée aux contrées montagneuses ; son petit pied fin et sûr aime à gravir les rochers abrupts et à franchir d'affreux précipices, au bord desquels elle s'endort volontiers.

L'Espagne est le pays de l'Europe où il y en a le plus : on en évalue le nombre à sept millions.

Les plateaux élevés des Ardennes en nourrissent également beaucoup. Le matin, lorsque le pâtre fait entendre son cornet, de chaque maison sortent deux, trois ou cinq chèvres, et la bande va brouter sur les biens communaux, sur les rochers que ces gracieuses bêtes escaladent avec une légèreté inouïe. A St-Hubert, le troupeau n'en compte pas moins de 700 conduites par deux pâtres.

Quand on les voit éparées dans les montagnes, au gré de leurs caprices ¹, on croirait qu'elles vont s'égarer; mais, fidèles au gîte, elles y reviennent toujours, lors même que la clochette suspendue au cou de l'une d'elles ne les guide pas vers le quartier général : les chevriers commis à leur garde n'ont vraiment rien à faire.

Certains bateleurs ont des chèvres qui marchent sur une boule roulante, grimpent, à plusieurs mètres du sol, sur une pyramide de tables et de tonneaux, et placent leurs quatre pieds sur le goulot d'une bouteille; alors elles font avec aisance toutes sortes d'évolutions qui dénotent leur adresse et leur intelligence.

Malgré leur goût pour la solitude et l'indépendance, elles se familiarisent si aisément qu'elles se laissent parfois têter par les enfants qui les appellent. Il y a des exemples de chèvres qui se sont attachées à des bébés; et non seulement elles leur donnaient le sein avec une patience remarquable, mais encore elles les cherchaient aux heures de lactation et venaient offrir d'elles-mêmes leurs services.

Cette *vache du pauvre*, comme on l'appelle, est d'une sobriété telle, qu'une feuille de chou, quelques épluchures, un peu d'herbe lui suffit. En échange, elle offre par jour une paire de mamelles gonflées de deux à quatre litres d'un lait

¹ C'est la chèvre (*capra* en latin) qui a donné naissance au mot *caprice*.

très digestible qu'on ordonne aux poitrines délicates ou malades.

Le chevreau, si vif et si plein d'enjouement qu'il a donné naissance au mot *cabriole*¹, fournit une chair qui s'accommode comme celle de l'agneau et dont les anciens peuples pasteurs faisaient l'ornement de leurs tables.

La peau de chèvre travaillée s'emploie pour les chaussures fines sous le nom de *maroquin*², et les plus beaux gants sont en peau de chevreau.

Les poils extérieurs, longs, droits et raides servent à faire des étoffes grossières; les autres cachés sous les premiers, plus laineux et d'une grande mollesse, forment des tissus de qualités supérieures.

Parmi les races célèbres, on distingue la chèvre d'Angora³, au poil très blanc, très fourni et si soyeux qu'on en fait du velours; et la chèvre du Cachemire ou du Thibet⁴, qui, sous une laine grossière, porte un duvet doux et chaud. Dès qu'on essaie d'élever l'espèce en des climats moins rigoureux, ce duvet disparaît : curieuse manifestation de la Providence, qui toujours prend soin d'adapter les êtres au milieu dans lequel ils vivent.

On estime à vingt millions de francs la valeur des étoffes tissées annuellement dans la vallée de Cachemire; on en fait ces beaux châles dits *de l'Inde*, aux couleurs vives, aux riches dessins, dont s'enveloppent nos élégantes. La race caprine pourrait donc leur dire :

« Mesdames, ce cachemire de mille écus dans lequel vous

¹ De *cabri*, chevreau mâle.

² Ce nom vient de Maroc, contrée de la Barbarie, où fut inventée la fabrication du maroquin.

³ Asie-Mineure.

⁴ Dans les montagnes de l'Asie.

vous drapiez si fièrement, était ma parure avant de devenir la vôtre : je suis née, j'ai vécu pour vous la donner; un remerciement, s'il vous plaît ! »

Bien sot qui tire vanité de ses habits : sans les bêtes, nous serions tous vêtus bien misérablement.

Ménager la chèvre et le chou signifie ménager deux partis opposés, tâcher de ne pas froisser deux intérêts contraires, de manière à se conserver les bonnes grâces de chacun ¹.

Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, dit-on. Voyez cette chèvre qui tire sur son lien, se mettant sur les genoux, dont le poil est usé, pour atteindre du bout de la langue des brins d'herbe hors de sa portée; elle fait tant d'efforts que son collier l'étrangle et la fait tousser. Cependant elle pourrait, dans le cercle que lui permet de parcourir la longueur de sa corde, pâître pendant des heures entières, une herbe grasse et tendre.

Hélas! c'est ce que nous faisons souvent dans la vie... Chacun de nous a son piquet, sa corde et son cercle tracé. Presque toujours il y trouverait un aliment facile pour son corps, son esprit et son cœur : chaque pelouse a ses pâquerettes. Eh bien! nous usons notre force, et quelques uns usent même leurs genoux pour atteindre au dehors.

Rappelons à ces esprits inconstants que le mieux souvent est l'ennemi du bien : tant qu'on n'a pas ce que l'on voudrait avoir, il faut être content de ce que l'on a.

¹ Cette locution a pour base ce problème très connu : un batelier doit passer d'une rive à l'autre un loup, une chèvre et un chou, sans laisser la chèvre exposée aux dents du loup ni le chou aux dents de la chèvre, et cependant il ne peut passer qu'un de ces trois objets à la fois; comment doit-il s'y prendre?... Voici la solution : il passera d'abord la chèvre, puis reviendra chercher le loup; mais au retour de ce second voyage, il ramènera la chèvre sur la première rive, prendra le chou et le passera sur l'autre bord où se trouve déjà le loup; enfin il reviendra chercher la chèvre.

On court bien loin pour chercher le bonheur,
A sa poursuite en vain l'on se tourmente,
C'est près de nous, dans notre propre cœur
Que le plaça la nature prudente ⁴.

Le mâle de la chèvre exhale, comme on sait, une assez mauvaise odeur. D'après certain étymologiste, *bouquet* vient de *bouc*, qui désigne l'animal réputé le plus odorant.

Néanmoins, en Espagne et dans tout le midi de l'Europe, on fait de sa peau des outres pour le vin et pour l'huile. Un petit tube y est introduit; il suffit alors d'une légère pression sur les flancs de l'énorme biberon pour recevoir dans la bouche un jet du liquide. Ce biberon passe de main en main, et aucun Espagnol n'en témoigne de la répugnance, surtout quand il s'agit d'un vieux xérès.

Tout le monde a entendu parler du bouc émissaire; mais on en ignore généralement l'histoire. Voulez-vous que je la conte?... Cela vous va-t-il?... Personne ne répond; mais je vais la dire quand même.

Il existait chez les Juifs une coutume d'un sens mystérieux très commode dans son application : à la fête de l'Expiation, on introduisait deux boucs dans le sanctuaire; le prêtre tirait au sort pour savoir lequel serait condamné à la malédiction; puis, posant les mains sur la tête de l'animal, il confessait ses fautes et celles du peuple, en chargeait le ruminant, et le chassait dans un lieu désert, vers des précipices; le maudit prenait alors le nom de *bouc émissaire*, et le peuple, lui laissant le poids de ses propres iniquités, s'en allait dormir sur les deux oreilles.

⁴ Les dangers de ce travers qui nous fait toujours chercher ailleurs ce que nous pouvons trouver sous la main, ont fait naître un autre proverbe; mais celui-ci appartient au règne minéral : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Bien que cette cérémonie ne se pratique plus, il y a encore et il y aura probablement toujours des *boucs d'Israël*. Dans l'armée, par exemple, il est de principe que le général et les colonels ne subissent jamais les arrêts forcés ; leurs fautes retombent sur les chefs de bataillon, puis sur les capitaines, qui font descendre la responsabilité sur les lieutenants, lesquels la déversent aux sous-lieutenants ; ceux-ci s'en prennent au sergent-major qui l'éparpille sur les sergents, dont aucun ne manque d'accuser les caporaux, qui ont soin de se décharger sur quelques simples soldats, boucs émissaires qu'on précipite dans les sombres abîmes de la salle de police et du cachot.....

Le monde est plein de sacrificateurs qui ne se font pas faute d'holocaustes de ce genre, et, dans cette misérable vie, chacun devient boue à son tour.

Pourquoi ai-je tenu à vous donner ces détails, dont vous paraissiez peu vous soucier ? — D'abord pour que vous soyez préparés quand votre tour viendra. Ensuite, pour que vous ne commettiez pas la bévue de cette Parisienne dont l'éducation première avait été fort négligée. Elle disait un jour : « Je suis allée visiter le Jardin des Plantes ; on m'a montré toutes sortes d'animaux : l'éléphant, la girafe, les singes, les serpents et mille autres, et, chose singulière, jamais on n'a pu me dire où était le bouc HÉMISPÈRE ! »



LE CHEVAL DANS L'ANTIQUITÉ.

Est-il dans la nature un animal plus
beau et meilleur? (PLINE).

Les poètes anciens abondent en récits mythologiques sur ce quadrupède.

Quand Neptune et Minerve se disputèrent l'honneur de donner un nom à la ville d'Athènes, l'assemblée des dieux décida que celui qui ferait aux mortels le don le plus précieux aurait la préférence. C'est alors que, jaloux de l'emporter sur la fille de Jupiter, Neptune, frappant la terre de son trident, en fit sortir le cheval.

Le dieu des mers était représenté sur une conque trainée par des coursiers à la crinière d'or, aux pieds ferrés du même métal. Avec ce pompeux attelage, escorté de tritons et de monstres marins, il se promenait sur les flots, qui s'apaisaient à son approche.

Une autre tradition prétend que cet animal vit le jour en Thessalie, province de Grèce, où il devint la fameuse monture de Pélée, père d'Achille.

Les centaures, monstres fabuleux, demi-homme et demi-cheval, furent les inventeurs de l'équitation : c'est le centaure Chiron, précepteur d'Achille, qui lui enseigna l'art de dompter les chevaux. Voulant récompenser son mérite, les dieux le placèrent dans le ciel, parmi les douze constellations du Zodiaque ; il y est figuré par le sagittaire.

Les coursiers d'Hélios (le soleil) et de Sélène (la lune)

étaient nourris dans les îles des Élus. Jugez de leur merveilleuse rapidité : comme le soleil tournait alors autour de la terre, selon la croyance du temps, ils parcouraient en une seconde 2,300 lieues, soit en vingt-quatre heures 18,720,000 lieues ! Qui ne connaît le sort mérité par le présomptueux Phaëton, voulant conduire le char du roi des astres ? le fougueux attelage s'emporta, mit la flamme partout et précipita le malheureux jeune homme dans le Pô, qui fut son tombeau.

Le cheval ailé Pégase, ami des Muses, fit sortir d'un coup de pied, du mont Hélicon, la fontaine d'Hippocrène où les poètes allaient puiser l'inspiration. On suppose qu'il les portait à travers l'espace vers cette source féconde ; il s'est élancé jusqu'à la voûte céleste, où une brillante constellation rappelle sa mémoire.

Dans les combats des Grecs, dans leurs cortèges, dans toutes leurs solennités historiques, le cheval jouait un grand rôle, et les vainqueurs des courses, aux jeux olympiques, étaient l'objet des plus flatteuses ovations : trois juments victorieuses de Miltiade et d'Evagoras furent même enterrées avec pompe au Céramique, l'un des plus beaux quartiers d'Athènes.

En ces temps reculés, il n'était pas rare de voir perpétuer la mémoire de ces animaux par des tombes monumentales : Alexandre le Grand avait un coursier fougueux nommé *Bucéphale*, qu'il pouvait seul monter et qui, après lui avoir plusieurs fois sauvé la vie au fort de la mêlée, périt dans l'Inde, victime de son zèle ; l'illustre capitaine le pleura comme un ami, lui érigea un tombeau et donna le nom de *Bucéphalie* à la ville qu'il fonda sur les lieux mêmes.

L'empereur romain Lucius Verus fit construire un mausolée pour son cheval *Volucris*, dans la vallée du Vatican.

Un monument funèbre, avec une inscription élogieuse, fut également élevé par l'empereur Adrien à *Borysthène*, sa monture favorite.

Longtemps les Gaulois immolèrent ce noble animal au Soleil, croyant ne pouvoir lui offrir un sang qui lui fût plus agréable après celui de l'homme. Le guerrier retrouvait son cheval de bataille dans l'immortalité de la vie future; il était enseveli avec lui pour qu'il pût le monter au jour du grand réveil.

Chez les Suèves, peuple de la Germanie, on nourrissait des chevaux, à frais communs, dans les bois sacrés. Le grand prêtre et le chef de la nation, qui seuls pouvaient les toucher, observaient avec attention leurs hennissements pour en tirer des augures.

Cette haute estime dont l'antiquité nous offre tant d'exemples, continua de se révéler au moyen âge par le prestige du merveilleux.

Le fabuleux Hippogriffe, composé du cheval et du griffon, était donné pour monture, par l'Arioste et d'autres romanciers, à certains héros de chevalerie.

Bayard, ce coursier phénoménal qui par sa rapidité semblait dévorer l'espace, n'avait que sa longueur habituelle quand il portait l'un des quatre fils Aymon et s'allongeait pour les recevoir tous quatre. Que de contes surprenants n'a-t-on pas débités sur ses exploits! Charlemagne ne put atteindre les quatre fils Aymon, Bayard ayant franchi d'un seul bond la vallée de Leffe, près de Dinant, où il laissa, en retombant sur la roche, l'empreinte de ses sabots. Les habitants de l'endroit prétendent encore en montrer les traces aux touristes émerveillés.

Tous ces souvenirs portent évidemment le cachet de l'exagération, et loin de moi la pensée qu'il faille élever des

tombes monumentales aux bêtes ! Mais ce que je serais heureux de voir, ce que je réclame instamment, c'est qu'un quadrupède si beau, si majestueux, si doux, si utile, si dévoué à nous servir, soit désormais à l'abri des brutalités dont la vue m'indigne et me révolte.

« Le cheval, dit Platon ¹, avide d'honneur, amoureux de la gloire véritable, ne doit pas être frappé ; il faut user de raison et d'exhortation seulement. »

« Traitez-le de la sorte, répète le doux Virgile, et vous le verrez se réjouir aux éloges de son maître. » Et Stace ajoute :

« L'homme lâche, on le connaît à ce qu'il néglige ses armes et n'a pour son coursier aucun mot flatteur. »

Déjà, dans la loi donnée aux Israélites, Moïse avait dit :

« Lorsqu'un cheval, un âne auront longtemps servi une famille, celle-ci leur devra le repos et des soins durant leurs vieux jours. »

LE SERVITEUR PAR EXCELLENCE.

Il ne fait que ce qu'on lui demande.
(BOSSET).

Quoique souvent maltraité et sept fois plus fort que l'homme en moyenne, le cheval a pour celui-ci autant d'amour que de crainte ; il sent moins son esclavage que le bienfait de notre protection. Son impatience du frein, ses crispations de lèvres, ses trépignements de pieds indiquent un pressant

¹ Célèbre philosophe grec, disciple assidu de Socrate. Il eut lui-même pour élève le grand Aristote, et mourut l'an 348 avant J.-C.

besoin d'agir, et pour dépeindre l'ardeur de ses héros, Homère ne trouvait rien de mieux que de les comparer à de nobles coursiers.

Mais, docile autant que laborieux, il ne se laisse point emporter à son ardeur, réprimant ses mouvements, allant au pas, au trot, au galop, tournant à droite ou à gauche au gré de notre caprice; les doigts de la main ne sont pas plus obéissants. Enfin, né, semble-t-il, pour suppléer à notre insuffisance, il n'est pas d'animal qui se soit plus identifié avec nous dans nos plaisirs, dans nos labeurs, dans nos dangers.

Sur le champ de course, comme au combat, il aspire à la gloire du succès. Pausanias ¹ nous dit en avoir connu un qui, comprenant son triomphe, se dirigeait fièrement vers la tribune du jury, chaque fois qu'il avait à réclamer sa couronne.

Avant l'établissement de nos chaussures, alors que les chemins étaient généralement détestables, on ne pouvait voyager que sur une monture et les dames elles-mêmes chevauchaient en croupe derrière leurs écuyers. A défaut de ce moyen de



locomotion, on faisait la moitié de la route à pied et le reste... sur ses jambes : *in pedibus et jambis*, comme disent fort élégamment les élèves de sixième.

Au moyen âge, on élevait la *haque-née* pour l'usage de la châtelaine; l'*ambleur* pour le transport du chevalier blessé; le *roussin* pour les manants et le tirage des *basternes*; le *palefroi* pour la route et la parade; le *destrier* grand et fort, pour la bataille et le

¹ Écrivain grec du deuxième siècle de l'ère chrétienne.



LES INVALIDES D'UN VIEUX CHEVAL.

tournoi ⁴. Le premier de l'État, après le souverain, s'appelait *Connétable* (*comes stabuli*, intendant des écuries); venait ensuite le *Maréchal*, puis le *Grand-écuyer* : l'apogée de la splendeur du cheval dit les beaux jours de la *chevalerie*.

On donnait les invalides au coursier qui avait sauvé son maître de quelque grand péril. Il n'était plus monté, portait au cou une *billette* rappelant ses services et menait en paix une existence de Sybarite. Le maître, devenu vieux également, se chargeait volontiers de lui porter la nourriture.

Un riche propriétaire des États-Unis, décédé depuis quelques années, est allé plus loin : il a légué 200,000 dollars pour la création d'un hospice où les chevaux recommandables par leurs longs services sont soignés jusqu'à leur fin naturelle. Voilà certes une fondation charitable qui ne manque pas d'originalité.

Les coursiers arabes, les meilleurs de l'univers, qui parcourent trente lieues et plus sans s'arrêter, feront l'objet d'un entretien spécial.

Autres sont les mérites de nos chevaux de trait. A peine ont-ils pris leur modeste pitance qu'ils retournent à leurs brancards, disposés à supporter toutes les intempéries et toutes les fatigues jusqu'à l'exténuation. Aussi dit-on d'un homme qui a la vie dure : *Il travaille comme un cheval*. Mais que sont les fatigues près des mauvais traitements dont beaucoup d'entre eux sont accablés! Chez l'homme, les sueurs sont compensées par le résultat obtenu, par le plaisir

⁴ Les mots *cheval de bataille* ou *dada* s'emploient figurément. D'un musicien qui choisit toujours son morceau de prédilection, on dit : c'est son cheval de bataille. Les hommes, vieux enfants, ont leur dada qu'ils caressent avec amour. Tel collectionne de vieilles vaisselles qu'il étiquette : *poteries romaines*, c'est son dada; tel autre, marchand retiré, emboîte le pas de son journal favori et se pose en profond politique, c'est son dada.

du devoir accompli; chez eux, nulle compensation de la peine, et, comme dit le proverbe, *celui qui gagne l'avoine la mange rarement*.

S'ils se font vieux, on les ménage d'autant moins qu'ils sont plus impuissants à accomplir leur tâche. Oh! quand nous sommes vieux, n'éprouvons-nous pas aussi des lassitudes qui nous condamnent à l'inaction?...

Que dire du sort réservé à leur décrépitude? Ils passent généralement aux mains d'un rustre qui achève de les épuiser. On les voit alors, ces pauvres serviteurs, le corps meurtri, les flancs lézardés, l'œil morne, la tête baissée jusqu'aux genoux, heureux s'ils ne sont pas bientôt livrés à l'équarrisseur ou offerts en repas aux sangsues affamées jusqu'au tarissement de leurs veines!

Telle est aujourd'hui la fin du noble solipède que Buffon appelle si justement « la plus belle conquête de l'homme. »

LE CHEVAL ARABE.

L'homme qui frappe un cheval attaché,
est aussi lâche que celui qui insulte
à un malheureux. (*Sentence arabe*).

Mahomet a consacré dans son *Coran*, une place d'honneur au cheval, en décrivant ainsi sa création :

« Dieu appela le vent du sud et lui dit : *Je veux tirer de toi un nouvel être; condense-toi; dépose ta fluidité et revêts une forme visible*. Prenant ensuite quelque peu de cet élément devenu palpable, le Créateur souffla dessus, et l'animal

fut produit. *Va, cours dans la plaine, dit-il, tu deviendras pour l'homme une source de bonheur et de richesse; la gloire de te dompter rehaussera l'éclat de ses travaux.* »

Un habitant du désert avait pour tout bien un coursier superbe. Le consul de France lui propose de l'acheter à bon prix, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. Le propriétaire balance longtemps; mais enfin, pressé par la misère, il consent et en demande une somme considérable. Le consul écrit à Versailles pour avoir l'acquiescement du roi, qui ordonne que le cheval lui soit livré.

Le Bédouin arrive, monté sur sa belle cavale, et on lui compte tout l'or qu'il avait exigé. Il met pied à terre, couvert d'une pauvre natte, regarde tour à tour l'or et sa monture, soupire et lui dit :

« A qui vais-je te livrer? A des Européens qui te lieront, qui te batteront et te rendront malheureuse? reviens avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle! sois la joie de mes enfants! »

Il saisit la crinière, saute en selle pour regagner sa cabane et disparaît dans un tourbillon de poussière, faisant fi de sa pauvreté et des trésors qui devaient l'en délivrer.

Paissant en liberté sur des champs sans limite, le cheval de cette race accourt à l'appel du maître dont les caresses le font frissonner de plaisir.

Il aime la louange et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte ¹.

Il fait partie de la famille, passe la nuit sous la tente, joue avec les enfants et se prête à toutes leurs fantaisies, toujours attentif à ne point les blesser. Le cavalier laisse-t-il

¹ ROSSET, l'*Agriculture*.

échapper sa lance ou son fusil, l'animal relève l'arme avec la bouche et la présente, en tournant la tête. Le guerrier vient-il à tomber, sa monture s'arrête et ne le quitte point. Quand, au sein des plaines nues et brûlantes, l'habitant du désert éprouve le besoin de dormir, il s'étend sur le sol, enveloppé dans son burnous. Son coursier reste immobile près de lui et le réveille par des hennissements à l'approche d'un danger.

Le cheval, disent les croyants, est la plus belle créature, après l'homme. La plus noble occupation est de l'élever, le plus délicieux amusement de le monter. D'après leur Prophète : autant de grains d'orge donnés, autant d'indulgences méritées dans le ciel.

Le Circassien traite sa monture à la manière des Bédouins : il ne la corrige jamais en la frappant, mais il interrompt ses caresses, privation qui lui est toujours fort sensible. On a vu des chevaux du Caucase s'étendre sur le sol et faire le mort pour cacher leur cavalier et le soustraire ainsi aux coups de l'ennemi.

Les chevaux arabes ont été la souche de toutes nos meilleures races. Quelques-uns, envoyés par Haroun-al-Raschid à Charlemagne, ayant échoué sur les côtes d'Écosse, ont produit les poneys des Highlands. Trop étroitement logés dans un pays longtemps couvert de neige, ceux-ci sont beaucoup plus petits que leurs ancêtres. Ils conservent néanmoins leur crinière et leur queue abondantes, l'angle exagéré de leur mâchoire inférieure, leurs jambes nerveuses et infatigables, ainsi que leur sobriété sans exemple.

A MESSIEURS LES CONDUCTEURS.

Il protestait à sa manière
Contre un brutal, un assassin...
Pourtant, dans ses yeux sans colère,
Que de bonté... mais quel chagrin !
(DAUFRESNE).

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche, dit le proverbe; mais les chevaux ne deviennent ordinairement vicieux que par suite de l'imprévoyance du maître, ou pour avoir été malmenés au début. Ils étaient d'un caractère fier : un maladroit, un butor a provoqué leur colère vindicative, et ils ont pris en haine l'espèce humaine tout entière.

Dans la correction, le grand secret consiste à leur donner conscience du méfait. Sinon, vous n'excitez en eux que le ressentiment de l'injustice.

Ne croyez pas que ces animaux soient des machines qui remuent quatre jambes, sans rien voir ni rien observer. Ce pays que vous traversez, votre cheval le connaît mieux que vous, peut-être. Il a des lassitudes morales à l'approche d'une rude montée dont il se souvient; des gaietés soudaines et des gonflements de naseaux expressifs au revers d'une colline, d'où il reconnaît au loin un ancien gîte. Il hennit à la vue d'un clocher qu'à peine vous apercevez à l'horizon, et distingue, dans l'avenue de la forêt, l'arbre qui lui donna l'ombre et le repos.

Rétif à certain cavalier maladroit, il le reconnaît avant d'être enfourché et s'efforce de lui échapper.

J'ai connu un amateur d'équitation pour qui sa monture avait une antipathie insurmontable. Un matin, il eut l'idée de changer d'habits avec son domestique, toujours bien accueilli. Mais l'animal ne fut pas trompé : il repoussa le maître, et reçut parfaitement le domestique travesti.

Tel, sensible à la bouche, s'insurge contre une main trop rude; tel autre, faible des reins cherche à démonter son cavalier trop lourd; un troisième, agacé par le collier, se fatigue, recule et occasionne parfois des accidents graves. A qui la faute?...

En Russie, on voit des chevaux de poste galoper sur la glace à fond de train. Habités à de bons traitements, ils partent, se dirigent et s'arrêtent à la seule voix du postillon.

Des faits analogues se produisent fréquemment chez nous. Les rênes mêmes sont superflues dans bien des cas; le voyageur égaré les abandonne et l'animal, qui a la mémoire des lieux, ne manque pas de retrouver son chemin.

Tous les charretiers savent qu'il ne faut pas *brider le cheval par la queue* (en cela ils l'emportent sur bien d'autres qui, dans leurs affaires, procèdent à rebours et se plaignent ensuite de ne jamais réussir); mais peu apprécient tout l'intérêt qu'ils ont à mesurer la charge, à varier les allures, selon la force de l'attelage et d'après l'état de la route : *Qui va doucement va longtemps*, c'est vrai pour tout le monde. *Qui veut voyager loin ménage sa monture*. J'ajoute qu'il ménage en même temps sa bourse.

Le dicton : *Il boit comme un charretier*, n'est malheureusement que trop justifié. Aussi, ces messieurs conduisent et frappent sans discernement. L'animal (c'est du cheval que je parle), toujours harcelé dès le départ de l'écurie, digère incomplètement, maigrit et perd toute sa vigueur. N'est-ce pas triste?...

Voyez ce courageux limonier ballotté entre de lourds brancards, dans un passage difficile. Il fait pour comprendre et obéir plus de réflexion que n'en fait l'autre pour le mener. Celui-ci frappant sans trêve, écume de rage; celui-là tirant sans cesse, écume de fatigue. L'un crie et jure comme un possédé, l'autre tremble de peur et ne dit rien; mais il s'épuise en efforts désespérés et tombe.

De ces deux êtres, dont l'un ne boit que de l'eau, dites-moi franchement, mes amis, quelle est la brute?..

A Paris, la Compagnie générale des Omnibus possède ce qu'on appelle plaisamment la *Sorbonne des cochers*. Dès que le postulant a passé un examen suffisant et reçu les leçons de dressage, il monte sur son siège, et six mois après, s'il n'a pas surmené ses chevaux, ne s'est pas trop grisé ni battu avec ses camarades, s'il n'a pas trop volé l'administration ni gardé ce qu'on avait oublié dans sa voiture, s'il n'a pas eu enfin trop de démêlés avec la police, il devient cocher titulaire. Vous voyez qu'à Paris un cocher d'omnibus n'est pas le premier venu.

Nous ne pouvons nous glorifier d'avoir ici, comme en France, une Sorbonne des cochers. Mais la Société protectrice de Bruxelles ne se fait pas faute, chaque année, de récompenser ceux qui se distinguent par leur humanité et leur bonne conduite : avis à MM. les conducteurs.

LE BON ET LE MAUVAIS CHARRETIER.

Un jour, à Charleroi, je montais de la ville basse à la ville haute. Près de moi, un tombereau chargé gravissait la rampe. Tout à coup le cheval, vigoureux d'ailleurs, glisse et tombe. Le charretier, au lieu de le sangler à tour de bras, lui dit sans colère quelques mots encourageants. Je vis aussitôt l'animal faire un effort, se redresser, enlever la charge par un mouvement énergique et reprendre sa route avec entrain.

Surpris, je m'approchai et complimentai le conducteur d'avoir su obtenir facilement par la douceur ce que d'autres n'obtiennent qu'avec peine, à force de coups.

« Que voulez-vous, monsieur! me répondit ce brave homme, ce n'est pas sa faute s'il a glissé; bien sûr qu'il n'est pas tombé exprès. Pourquoi le battre, quand la parole suffit? Battre les bêtes, cela ne les rend pas meilleures. »

Un acte si rare, cette réponse si naïve et si juste me firent deviner des habitudes de bonté dignes d'être signalées comme exemple. J'en fis part à la Société protectrice, qui s'empressa de lui décerner la récompense qu'elle réserve à tous ses imitateurs.

Dernièrement, non loin de Givors, on entendit sortir du fond d'une cour des rugissements perçants et sinistres. On y courut et l'on fut témoin d'une scène affreuse : un homme était aux prises avec un cheval. Saisi par une épaule, il se débattait vainement pour échapper aux redoutables mâchoires qui le tenaient comme dans un étou. Malgré ses efforts et ses cris de détresse, la bête furieuse ne le secouait et ne le piétinait qu'avec plus de violence.

Voici ce qui s'était passé :

Grinchu, le roulier, revenant plus ivre que de coutume, avait résolu d'en finir avec son *haridelle*, comme il disait, laquelle, selon lui, ne gagnait plus son foin.



Après l'avoir dételée et attachée à un arbre de la route, il l'avait assommée à grands coups de bâton. L'animal était tombé sanglant, presque inanimé, un œil pendant hors de l'orbite.

Le croyant bien mort, Grinchu avait ramené chez lui la charrette attelée du limonier et s'était endormi dans un coin de l'écurie, cuvant son vin.

Cependant, la victime, que le bras mal assuré de l'ivrogne n'avait tuée qu'à demi, réussit à se remettre sur pied et à regagner péniblement le logis, où son arrivée, à la pointe du jour, provoqua le hennissement fraternel de ses deux compagnons.

Son bourreau se réveille. Transporté d'une nouvelle fureur, il ressaisit son bâton meurtrier et veut achever le pauvre animal. Mais la vue de cette exécution barbare révolte l'un des deux autres chevaux. Brisant sa longe, il vole au secours de son vieux camarade, saisit l'homme par le dos et le traîne dans la cour : l'intervention des voisins put seule le délivrer d'une mort épouvantable.

Puisse cette leçon profiter à qui voudrait suivre son exemple!

Il faut que le maître soit l'ami de son serviteur pour que le serviteur soit l'ami de son maître.

DEUX LEÇONS A L'ANGLAISE ET UNE A LA FRANÇAISE.

Sans façon prêtez-vous à tirer d'embaras
L'homme dont le cheval, par fougue ou nonchalance,
Défend que la voiture ou s'arrête ou s'avance.
Et quand, avec *furie*, il frappe l'animal,
Dites-lui vertement : c'est très mal ! c'est très mal !
Vous aurez un juron pour votre récompense ;
Mais, devenu plus calme, il se peut qu'il y pense
Et que son cœur éprouve un nouveau sentiment,
Qu'il ne connaissait pas, faute d'enseignement ¹.

Il y a quelque temps, le peuple s'était amassé autour d'un charretier qui fouaillait un malheureux cheval, lequel supportait tout avec patience. Il paraît que le brutal lui avait ordonné plusieurs fois de reculer ; mais ses ordres n'avaient pas été compris : de là sa fureur. Tandis que la foule stupide regardait avec indifférence ce spectacle odieux, et que plus d'un assistant faisait des commentaires sur l'entêtement des animaux, un homme de haute taille mis avec élégance s'avance vers le despote en blouse, et, l'interpellant avec

¹ CH. ROGIER. *Les petits bonheurs*. Ce citoyen dont la Belgique s'honore, est né à Saint-Quentin, en 1800. Il passa dès l'âge de 12 ans à Liège, où son frère était professeur. Personne n'ignore avec quelle énergie il contribua au triomphe de notre indépendance et de nos libertés, comme publiciste et comme homme d'État.

politesse, lui demande quelle heure il est : *What o'clock is it?* Le conducteur ne comprenant pas, l'Anglais répète la question plusieurs fois : *What o'clock is it?* Enfin, ne recevant pas de réponse, il relève ses manches et inflige au charretier une correction à sa manière.

Ce dernier, hors de lui, demande avec fureur l'explication d'un pareil procédé. L'inconnu lui dit alors en français, du ton le plus naturel : « Il y a un instant, vous maltraitez indignement ce cheval parce qu'il n'entendait pas vos ordres; de même, moi qui vous ai adressé la parole en anglais sans recevoir de réponse, je vous ai puni d'une pareille offense. Vous voilà payé de la même monnaie. »

Dans une des rues manufacturières de Londres, un baudet traînait une charrette beaucoup trop lourde pour ses forces. Armé d'un gourdin, le voiturier le rossait sans pitié, lorsqu'une troupe d'artisans qui sortaient de la fabrique, saisis de compassion à la vue des plaies de la bête, se mettent à apostropher le butor. Piqué au vif, celui-ci tombe à coups de poing sur le premier à sa portée. Ce fut le signal d'une scène burlesque. L'âne, dételé et enlevé par dix bras vigoureux, est bientôt dans le véhicule, tandis que son maître, attelé à sa place et rudement bousculé, se voit contraint de le traîner jusqu'au bureau de police le plus proche, où il eut à rendre compte de son délit.

Un lourd chariot se trouvait arrêté sur une chaussée glissante où trois vigoureux percherons ne pouvaient tenir pied. Le roulier les étourdissait d'injures et les relevait à coups de manche de fouet sur les membres et sur la tête.

— Imbécile ! dit un ancien officier d'artillerie, c'est comme cela que tu fais ton métier ? Ces bêtes ahuries par ta violence ne peuvent manœuvrer !

L'homme fait mine de répondre avec son fouet ; mais le

vieux militaire le prévient par un coup de canne bien appliqué.

— Tiens cela, continue-t-il en lui jetant son manteau, je vais te montrer comment on gouverne les chevaux.

Il saisit les rênes, conduit à droite, puis à gauche, et un instant après la côte est franchie.

L'officier reprend tranquillement son manteau, remet cinq francs au conducteur :

— Voilà, dit-il, pour le coup de canne; que cela te serve de leçon et t'apprenne à être plus humain et moins maladroit.

Lors de la guerre de Troie, Thétis, mère d'Achille, se jeta aux pieds de Jupiter et lui dit :

« O père souverain ! ne laisse pas maltraiter mon fils ; car sa vie sera déjà si courte, ainsi le veut le destin ! Et cette vie si courte sera terminée par une mort violente. »

Cette prière de la mère du héros qui aima tant ses chevaux et que ses chevaux pleurèrent avec de vraies larmes, selon le poète, je serais tenté de l'adresser à messieurs les charretiers :

« O divins porte-fouets ! n'accablez pas vos malheureux chevaux : leur vie est si courte ! et je vois déjà l'équarrisseur, ministre de leur destin, aiguïser son couteau pour leur couper la gorge. »

LA VIANDE DE CHEVAL.

Les Gaulois mangeaient cette viande avec le même plaisir que celle de bœuf. Lorsque les Druides se livraient à des sacrifices humains, les coursiers étaient immolés avec leurs maîtres sur le sanglant dolmen et servaient ensuite de nourriture aux assistants. Pour hâter les progrès du christianisme, les apôtres de la religion nouvelle proscrivirent ces vestiges de l'ancien culte, ainsi que l'emploi de la viande de cheval¹. Plus tard, l'ignorance se persuada que si on ne la mangeait pas, c'est qu'elle n'était pas mangeable. Mais il est positif qu'elle fut en usage, jusqu'au viii^e siècle, chez plusieurs nations de l'Europe occidentale, qui n'y ont renoncé que pour se soumettre à des prohibitions aujourd'hui sans objet et complètement oubliées.

Il y a une vingtaine d'années, on ne connaissait la viande de cheval comme ressource alimentaire que par le triste souvenir de la retraite de Moscou.

En contant à leurs neveux les cruelles épreuves de 1812, les survivants de la grande armée ne manquaient pas de dire qu'ils avaient été réduits à manger du cheval, et, à les entendre, sa chair était si coriace, si désagréable, que les auditeurs les plus intrépides n'auraient jamais osé en faire l'essai. De nos jours, encore, on la caractérise par ce dicton immérité : *Dur comme du cheval*; et il est des gens à qui la seule idée

¹ Le pape Grégoire III la déclara immonde, en 732. (*Histoire ecclésiastique* de l'abbé FLEURY).

de devenir hippophages donne la chair de poule. Cette viande leur paraît délicieuse quand on leur en déguise l'origine ; mais dès que celle-ci leur est connue, adieu l'appétit ! Une personne de ma connaissance en avait mangé sans le savoir ; elle l'apprit trois jours après et en eut une indigestion rétroactive.

Geoffroy Saint-Hilaire, le premier, tira cet aliment de l'injuste mépris dans lequel il était tombé. Nos ressources comestibles n'étant plus en rapport avec les besoins croissants des populations, ce naturaliste rechercha les êtres organisés que l'on pourrait s'approprier : il créa dans ce but la Société d'acclimatation et démontra que la chair du cheval se conserve parfaitement, qu'elle est très nutritive et aussi saine qu'agréable, même lorsqu'elle provient d'individus âgés. Le siège de Paris, dont chacun se rappelle les émouvantes péripéties, a confirmé l'opinion du célèbre académicien.

Chaque régiment est exposé dans une bataille à tant de mouvements imprévus, qu'il ne peut jamais dire le matin où il se trouvera le soir. Les vivres, les ustensiles de cuisine (*la popotte*), toujours loin en arrière, subissent les mêmes influences : on ne sait où ils sont ni quand on les retrouvera ; il faut du temps pour se reconnaître après le combat : la fatigue est extrême et la faim pressante. Or, il y a toujours des chevaux tués, d'autres dont les blessures sont incurables qu'on doit sacrifier par compassion. La viande de cheval est donc une grande ressource pour les armées en campagne.

Le prix élevé des sujets de l'espèce est un obstacle à l'établissement de boucheries spéciales ; cependant il en existe à Paris ¹, à Bruxelles, à Liège, à Verviers, à Charleroy et dans bien d'autres villes.

¹ En 1875, on a livré à la consommation de Paris 6866 chevaux, ânes et mulets ; soit 1.249.190 kilog. de ces viandes que dédaignaient nos aïeux.

Aujourd'hui quand l'animal est vieux, au lieu de le conserver et de lui donner à manger comme faisaient nos pères, on le mange lui-même : c'est moins coûteux.

Ainsi, à part sa dépouille dont on tire grand parti, voici un service nouveau que nous rend ce quadrupède, après sa mort. Les Sociétés protectrices n'y font aucun obstacle, au contraire, persuadées qu'il n'a rien à perdre, destiné à passer par l'estomac de l'homme plutôt que par celui des chiens ou des corbeaux.

MAITRE ALIBORON.

A ces mots l'on cria haro ! sur le baudet.
(LA FONTAINE).

On ne se contente pas de donner à l'âne le sobriquet ironique de *rossignol d'Arcadie*¹, par allusion à sa voix discordante ; on en fait le type de l'ignorance : *ignorant comme un âne*, dit-on. Pourquoi ?...

Un avocat plaidant en latin s'écria un jour : *Nulla ratio habenda est istorum aliborum* (On ne doit pas tenir compte de ces alibi). *Aliborum* est un affreux barbarisme ; depuis, on appela cet avocat : *maître Aliboron*, pour marquer son ignorance. De là, le sobriquet est passé à l'âne. Pourquoi ?...

Quand un écolier ne sait rien apprendre et se conduit en paresseux, on le coiffe d'une paire de grandes oreilles. Pourquoi... encore une fois ?

J'en ai longtemps et vainement cherché la juste raison.

L'âne est aussi intelligent que le cheval, et, s'il ne sait rien, c'est qu'on ne lui a rien appris. Mais personne ne re-

¹ Province de Grèce, où les ânes sont aussi beaux que nombreux.

noncera au préjugé, et cet estimable serviteur restera toujours en butte à la calomnie. Parce qu'il ne fait point parade de ses qualités, on oublie qu'il en a; parce qu'il est modeste, on l'humilie; parce qu'il exige peu, on le néglige complètement. Le monde ne lui tient compte de rien, et ceux à qui l'on applique son nom le méritent souvent plus que lui.

« L'âne humain, a dit un auteur satirique, est un mortel à petites passions, à idées rétrécies, à vues courtes; comme il n'a jamais rien appris, il n'estime personne à sa valeur intellectuelle; s'il est méchant, c'est par bêtise; et s'il fait le mal, c'est parce qu'il le discerne rarement du bien. Ignorant à l'excès, il n'a aucune notion des choses les plus élémentaires; il est lourd, lent, paresseux et têtu... Les petites villes de province sont les pâturages naturels de ces bipèdes, moins rares qu'on ne le pense; là, ils sont dans leur élément. La médisance est un chardon qu'on peut tondre à tout repas, et qui repousse toujours. Aussi l'âne ne s'en fait pas faute : il s'y engraisse, il y prend du ventre et devient obèse au physique et au moral. »

Tout spirituel qu'il est, cet écrivain n'est pas mon homme : l'âne n'est déjà que trop chargé sans lui mettre encore la médisance sur le dos. Je préfère cet autre que je lisais ce matin. Après avoir dit qu'aux yeux de Buffon cet animal est aussi patient, aussi humble que le cheval est fier et ardent, il ajoute :

« De l'humilité, de la patience! Ne serait-ce pas précisément à cause de ces bonnes qualités que le pauvre Aliboron passe pour inepte? Hélas! il en est un peu ainsi parmi les hommes. Mais mieux vaut encore être calomnié que calomniateur. On conserve sa propre estime et l'on acquiert celle des honnêtes gens. Il m'est donc avis que l'âne, avec sa résignation, sa constance à toute épreuve, son stoïcisme même, est plutôt un philosophe qu'un ignorant. »

Semblable remarque donna peut-être l'idée du *Club des ânes*, qui florissait à Paris au commencement de ce siècle et comptait parmi ses membres les personnages les plus célèbres de l'époque. Dans les quatre coins de la grande salle de réunion, on voyait représentés le roi d'Yvetot, Sancho Pança, Balaam sur son ânesse et le bon Silène magistralement assis sur un roussin ventru comme lui : autant de groupes en marbre, s'il vous plaît. Au milieu du plafond figurait l'âne de Buridan, occupé à délibérer avec lui-même entre deux picotins.

Une fois admis au club, on y prenait un sobriquet dans lequel le mot *âne* devait forcément entrer. Le chirurgien que Napoléon I^{er} appelait *le vertueux Larrey*, était nommé *Anapeste*; le poète et professeur Fontanes, *Anathème*; Monge, si comblé d'honneurs pour sa science, *Analyse*, du prénom de sa femme; un épicier enrichi fut admis avec le surnom d'*Anagramme*; un homme de très petite taille, avec celui de *Basane*.

Cette manière de s'affubler du nom d'un animal si inférieur à notre espèce vous paraîtra sans doute fort ridicule, mes amis, et Larrey, Fontanes, Monge étaient bien sûr de votre avis; mais les savants recherchent quelquefois le mot pour rire, et en cela ils ont parfaitement raison.

On dit : *Faute d'un point, Martin perdit son âne*. L'animal n'est pour rien dans ce proverbe. Un moine de la célèbre abbaye d'*Alne*, dont les ruines se voient sur les bords de la Sambre, avait écrit au-dessus de l'entrée :

Porta patens esto nulli. Claudatur honesto.

C'est-à-dire : « Que la porte ne s'ouvre à personne. ~~Quelle~~ soit fermée à l'honnête homme. »

Le premier point du vers était mal placé; il fallait :

Porta patens esto. Nulli claudatur honesto.

« Que la porte reste ouverte. Qu'elle ne soit fermée à aucun honnête homme. »

Le moine Martin qui, par cette erreur de ponctuation, avait dit tout le contraire, perdit son *Âne*, c'est-à-dire la direction de son abbaye. De là le proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas négliger les petites choses.

L'ÂNE. — SERVICES ET INGRATITUDE.

Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obéit sans murmure.
(BOILEAU.)

L'âne peut trotter beaucoup plus vite qu'on ne le suppose : il y avait autrefois, dans le département du Var, une poste aux ânes qui faisait vraiment bien son office.

La Grèce, l'Italie, l'Espagne en possèdent d'une beauté, d'une taille et d'une force bien supérieures à ce que nous connaissons; dans la Syrie, l'Égypte, l'Arabie, la Perse et autres pays orientaux, c'est, encore aujourd'hui, la monture des gens de condition.

Cet animal rend, dans les contrées montagneuses, des services qu'on ne pourrait attendre d'aucun autre; et, quoique ayant la bouche beaucoup plus dure, il est estimé presque à l'égal du cheval.

La Belgique renferme onze à douze mille têtes d'âne et de

mulet, qui, pour la plupart, sont entre les mains de marchands colporteurs. Le recensement de 1866 nous apprend que c'est dans le Hainaut et la Flandre occidentale qu'il en existe le plus, particulièrement le long des frontières françaises.

Cet animal est sobre et se contente de peu (combien de gens sont moins sensés!); il est dur à la fatigue et d'une prudence extrême; sa marche est sûre, même lorsqu'il gravit les coteaux les plus escarpés; il ne bronche jamais deux fois contre la même pierre, et quand il s'entête, ce n'est pas toujours à tort.

Un jour Jupiter ordonna que les pieds de toutes les bêtes de somme fussent armés de fer. Les ânes représentèrent que leur loi s'y opposait. « Et bien, dit Jupiter, on ne vous ferrera point, mais au premier faux pas, vous aurez cent coups d'étrivières. »

Ils s'en garderont bien; car, quoi qu'on en dise, leur épiderme n'est insensible ni aux coups d'étrivières, ni aux coups de bâton.

Je vis dernièrement une vieille servante de ferme occupée à remplir de légumes les paniers d'un baudet qui, par son poil noir et brillant, différait beaucoup de ses confrères. Je ne pus m'empêcher de m'extasier sur sa beauté, sa bonne mine et son air coquet.

— « Et ses allures donc! s'écria la vieille. On dit que l'âne est un lambin; ce n'est pas celui-ci, bien sûr. Quand je le conduis au marché, il faut, au contraire, que je modère son ardeur. Que de fois fait-il courir sa pauvre Madelon jusqu'à perdre haleine! et que de fois je lui crie : « Doucement Freluquet! Madelon ne court plus! » C'est que le gaillard oublie que je n'ai plus ni son âge ni son ardeur.

— Et Freluquet vous comprend?

— Oui, quand il n'est pas déjà trop éloigné pour m'enten-

dre. C'est égal, je ne le frappe jamais; mais je l'étrille ou le brosse tous les jours, et il faut voir comme cela lui va!

— De l'étrille! dis-je, c'est un usage peu en vigueur malheureusement.

— Cela n'est que trop vrai, monsieur. Et dans les chemins mauvais, encaissés, croyez-vous que Freluquet aille mettre ses pieds propres dans la boue? Ah, bien non! il saute tout uniment sur le champ voisin et suit le petit sentier des piétons.

Si les autres faisaient comme moi!... Mais que voulez-vous? On le traite avec méchanceté, il faut bien qu'il devienne méchant à son tour: il cabriole et culbute son cavalier; ma foi, c'est pain bénit! »

En me lâchant cette longue tirade, la vieille remplissait toujours ses paniers.

Elle avait raison, cette brave femme; l'état de dégradation qui a rendu l'âne un objet de mépris vient presque uniquement du peu de soin qu'on en prend, des mauvais traitements dont on l'accable. Sous le joug d'un rustaud qui ne sait que manier le gourdin, surchargé, mal nourri et mal mené, il ne connaît que les chardons de la vie.

Un témoin oculaire a raconté le suicide d'un de ces pauvres grisons (le fait n'a rien d'impossible). La rosse de Don Quichotte était un cheval gras, comparée à la malheureuse bête. Ses hanches pointues où l'on eût pu accrocher un chapeau, son poil clair-semé, ses oreilles déchirées, ses yeux vitreux et glauques, sa démarche chancelante, tout rappelait l'âne de l'Apocalypse. On le vit se diriger tristement vers la Seine, pousser un braiement plaintif et s'avancer délibérément dans le fleuve, pour y disparaître sans lutte et sans effort.

Ce quadrupède peut vivre trente ans. Mais, traité comme il l'est, il meurt presque toujours bien plus tôt.

Sa dépouille s'utilise comme les parties correspondantes du bœuf et du cheval; ses os, plus fins que les leurs, deviennent des manches de couteaux ou d'ombrelles pour les dames, qui ne s'en doutent guère. S'il contribue peu à l'harmonie pendant sa vie, il la sert généreusement après sa mort, lui fournissant les meilleurs tibias dont on fabrique les clarinettes (tibia). Sa peau, aussi souple que résistante, se transforme en chaussures fortes, en harnais, en vélin ou en peaux de tambours; de sorte que maître Aliboron fait encore beaucoup de bruit, même lorsqu'il n'est plus ¹.

¹ Le Gouvernement belge a supprimé les tambours de l'armée : on a trouvé avec raison qu'un troupière ne peut défendre deux peaux d'âne et la sienne par dessus le marché.



TÊTU COMME UNE MULE.

Le mulet provient du croisement de l'âne et de la jument ; le bardot, de celui du cheval et de l'ânesse. Ces produits participent naturellement des formes et des qualités de leurs auteurs ; on observe toutefois qu'ils empruntent particulièrement au père la tête, les membres et les extrémités, et à la mère la grandeur et la forme du corps. Ainsi, le mulet a les oreilles longues et la queue presque nue comme l'âne, et le bardot les oreilles courtes et la queue garnie comme le cheval.

Ces solipèdes vivent plus longtemps que les chevaux, sont plus sobres, plus durs à la fatigue et aux intempéries et portent des charges plus considérables. Ils ont en outre le pied plus sûr, ce qui en fait la bête de somme par excellence.

La mule, en France, fut longtemps la monture habituelle des ecclésiastiques, des magistrats et des médecins ; elle forme encore, en Espagne, l'attelage obligé des dignitaires de l'Église. Sensible à l'amour-propre et à la coquetterie, elle marche volontiers côte à côte avec le cheval. Les muletiers espagnols ornent les plus ardentes et les plus dociles de plumets qui leur sont enlevés dès qu'ils ont à s'en plaindre. S'agit-il d'une descente rapide au bord des précipices, le conducteur les harangue et les avertit du danger, dont elles ont bientôt conscience. S'il en remarque une tirant avec langueur, il l'interpelle vivement et la menace de l'attacher derrière le véhicule, ce qui ne reste jamais sans effet.

On prétend généralement que la mule est têtue. J'ai con-

sulté à cet égard un Suisse qui, sous un costume grossier, cachait une fine intelligence :

« Monsieur, me dit-il, au milieu des montagnes, elle est douée d'un instinct admirable. Dans les montées comme dans les descentes, son pied va toujours se poser sur les quartiers de roche les plus solides, et jamais on ne la voit hésiter ni broncher. Vingt fois, avec la mienne (car j'ai fait le métier de guide), j'ai franchi les pas les plus difficiles; et vingt fois j'ai vu son sabot se placer comme de lui-même sur les mêmes pierres, presque dans les mêmes empreintes. Un jour, ceci est plus fort, je dérangeai à dessein l'une de ces pierres : eh bien! me croirez-vous? Ma bête s'aperçut du changement, s'arrêta tout court, fit ses réflexions et passa à côté.

« Quant au reproche d'entêtement, le mulet ne le reçoit jamais des guides expérimentés. S'il refuse d'entrer en campagne aujourd'hui, c'est qu'il prévoit la tempête et les avalanches : attendez le lendemain; et, une fois en route, laissez-le librement aller son train. Quelque pressé que vous soyez, ne trouvez pas mauvais qu'il s'arrête et se repose, c'est qu'il en a besoin. Gardez-vous surtout de le pousser à gauche quand il veut prendre à droite, vous n'avez rien à y gagner. En un mot, ne le troublez point, parce qu'il a beaucoup à faire : les pierres à bascule, les crevasses entre les rochers, les abîmes cachés sous la neige, les terrains mouvants, les bourbiers et mille autres choses encore, sont autant de difficultés qui le regardent; fiez-vous à son instinct : il vous conduira à bon port. »

Je crois, mes amis, qu'il eût été impossible de mieux parler.

Après cela, est-il étonnant qu'une bête aussi sûre d'elle-même proteste quand on veut, par des coups, la contraindre à passer par un endroit qui peut ne pas être impraticable,

mais qui est moins facile que celui qu'elle avait choisi? Est-ce là de l'entêtement?... En résistant ainsi à des exigences déraisonnables, nous prétendrions, nous, à la fermeté de caractère.

Le duc de Vendôme, en franchissant les Pyrénées pour se rendre de France en Espagne, fut témoin de luttes obstinées qui s'élevaient fréquemment entre les mules et leurs conducteurs : à la honte de l'humanité, rapporte-t-il, j'ai dû reconnaître que la raison était presque toujours du côté des mules, et l'entêtement du côté des muletiers.

Un point d'analogie :

La mule marche d'un pas relevé en secouant son panache et faisant sonner ses grelots. Ainsi, le parvenu de la petite ville aime à parler de ses richesses, à faire sonner ses écus. Vainement essaie-t-il de se donner des airs en se couvrant de breloques, de caparaçons brodés, de galas pompeux; il vise à l'imposant et n'atteint qu'au risible.



LES SOCIÉTÉS PROTECTRICES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

Qui ne se rappelle les Expositions universelles qui s'ouvrirent en 1867 et en 1878, sur le Champ de Mars, à Paris? Tous les visiteurs ont décrit à satiété ces galeries somptueuses, ces rotondes et ces chalets étranges, ces jardins orientaux, ces magnificences, ces prodiges qui représentaient l'industrie de tous les peuples. Je n'ai pas l'intention d'y revenir.

Je rappellerai seulement le modeste pavillon consacré aux Sociétés protectrices, où l'on avait réuni des appareils

nouvellement inventés et des publications choisies, tendant à l'amélioration physique des animaux et à l'amélioration morale des hommes.

Quatre mots composaient l'enseigne : *Justice, Compassion, Hygiène, Morale* ; huit maximes ornaient la façade. Je les ai recueillies à votre intention, et les ai encadrées d'un dessin dû au talent d'un artiste belge.

Remarquez-en, je vous prie, les détails : à droite, la Douceur et ses bienfaits ; à gauche, la Brutalité et ses tristes œuvres. Une déesse domine l'ensemble, jetant d'un côté des couronnes, faisant de l'autre un mouvement de répulsion et d'horreur ; au bas, notre devise nationale qui, bien mise en pratique, serait notre plus grand bien ; car l'union fait plus que la force, elle fait le bonheur.

Au milieu des splendeurs de l'Exposition universelle, ce pavillon rustique savait aussi fixer l'attention : la foule des promeneurs s'arrêtait en face de ces magnifiques sentences ; chacun les lisait ; beaucoup y applaudissaient des deux mains. Je les livre à mon tour à vos commentaires :

Le juste prend soin de ses animaux, mais le méchant est pour eux sans entrailles.

La cruauté envers les animaux rend le cœur insensible aux souffrances des hommes.

Tout ce qui aime a le droit d'être aimé, tout ce qui souffre a un titre à la pitié.

L'homme est le roi des êtres vivants, il ne doit pas en être le tyran.

De la brutalité envers l'animal à la cruauté envers l'homme, il n'y a de différence que la victime.

Sans la compassion pour les animaux pas d'éducation complète, pas de cœur vraiment bon.

La pitié ne doit cesser que là où cesse la douleur.

Dieu ne nous a pas donné deux cœurs, l'un cruel envers les animaux, l'autre bon envers les hommes.

Ainsi, la morale comme la loi défend de se livrer à des violences excessives envers l'animal, fût-il notre propriété; et voyez où conduit le raisonnement contraire!

Je suivais un jour une voiture de boucher qui transportait un veau au lieu de son sacrifice. Il avait les pieds garottés, la tête pendante et le cou scié par la planche aiguë de l'arrière-train; c'était le commencement de sa fin.

Parvenu à destination, le conducteur le jette brutalement sur le pavé, la langue sortie, les yeux voilés de sang.

« Comment pouvez-vous martyriser ainsi ce veau? dis-je vivement. Débarrassez-le donc de ces durs liens.

Un autre passant lui fit les mêmes reproches en lui signalant qu'il contrevenait aux lois.

— Bah! dit-il, il y a bien de quoi crier? Ce n'est qu'une bête, toujours assez bonne pour être égorgée.

— Mais, s'il en est ainsi, répliquai-je, pourquoi en aggraver le sort par des tourments sans objet?

— Eh!... cet animal est à moi! Monsieur, je puis le traiter comme il me plaît.

Quelque temps après, je vis un homme que des gendarmes conduisaient en prison, les mains fortement garottées derrière le dos : c'était mon individu qui, accoutumé à la cruauté, venait, dans un moment de colère, de casser le bras à l'un de ses enfants. Cet enfant aussi était à lui!

Il est donc vrai que nous n'avons pas deux cœurs dans la poitrine; et pour être humains envers nos semblables, nous n'avons rien de mieux à faire que d'être bons pour toutes les créatures qui nous entourent.

Il est bien vrai aussi que l'éducation ne peut être achevée, tant qu'elle n'a pas réussi à nous rendre compatissants et généreux, en rehaussant par là nos autres mérites. Chez l'homme méchant, les qualités restent en quelque sorte dans

l'ombre, comme les tableaux de la lanterne magique qu'on avait oublié d'allumer. La bonté, mes amis, je vous l'ai dit déjà, c'est la lumière de l'âme.

Tels sont les principes que proclament et défendent les Sociétés protectrices, sans accepter l'opinion tant de fois émise qu'il ne faut s'occuper des bêtes que lorsque l'homme n'a plus besoin de secours.

Sans doute, en toutes circonstances, l'homme d'abord. Mais l'homme a déjà beaucoup de protecteurs et, Dieu merci ! il ne se laissera pas molester sans se plaindre. Quant aux bêtes, elles ne se plaignent pas, et leur mutisme est comme un appel de plus à notre conscience.

Cet appel, écoutons-le, et les souffrances humaines, soyez-en persuadés, n'en trouveront que plus d'écho dans nos cœurs.

Est-il besoin de rappeler des exemples à l'appui de cette vérité ? M. Visschers, le zélé président de la Société protectrice de Bruxelles, n'était-il pas un de nos plus grands philanthropes ? Mais laissez-moi vous raconter ce dont je fus témoin.

UN PROTECTEUR DES ANIMAUX.

J'étais allé faire visite à un fermier de ma connaissance, brave homme qui, malgré la grande fortune qu'il s'est acquise, continue, comme on dit, de mettre la main à la pâte ; sous le sarreau, il ne perd rien de sa cordialité ni de sa valeur, croyez-le bien.

A la descente du convoi, je pris place dans sa carriole ;

et, chemin faisant, je pus constater sa douceur envers les chevaux.

A son arrivée, les habitants de la ferme s'empressèrent vers lui, donnant, chacun à sa façon, des marques de joie. L'âne lui-même, qui passait à côté, éleva sa voix bruyante et prit part à la manifestation.

Dans la demeure, un chien aveugle vint en trébuchant jusqu'aux pieds de son maître et se dressa autant que le permettaient ses membres affaiblis.

— « Le pauvre chien n'est pas beau, dis-je.

— Ah! répondit le fermier, il fallait le voir il y a huit ans avec son poil épais comme la laine, luisant comme la soie. Et agile! Est-ce sa faute s'il est caduc et infirme? Il en sera ainsi de nous quelque jour. »

A peine étions-nous à table qu'un jeune coq accourut se placer à côté de moi, et, après un peu d'hésitation, sauta sur mon genou; puis, le petit voleur, sans plus de cérémonie, enleva de mon assiette une partie de son contenu, au grand plaisir du fermier qui paraissait encourager de semblables larcins.

Voici donc, me dis-je, un ami des animaux; eux-mêmes se chargent de me l'apprendre.

Tandis que nous devisions, je fus impressionné douloureusement par le bruit d'une violente quinte de toux : un homme d'une soixantaine d'années passait à nos côtés, se dirigeant vers la porte extérieure. Il trébuchait aussi et l'exercice semblait lui faire mal. Sa physionomie était dure, désagréable.

— « Quel est cet homme? demandai-je.

— C'est mon ouvrier. Il peut tomber mort à tout instant; mais on ne peut lui faire garder le lit, et sa place de prédilection est le hangar, où il se couche dans la brouette.

— Ne pourriez-vous le signaler à un établissement de bienfaisance? Il n'est point agréable pour vous de loger un moribond.

— Bah! nous avons appris à le connaître, et je crains que d'autres ne s'en accommodent pas si facilement; car il n'est pas fort traitable, le drôle! Si on le contrariait dans sa prédilection pour la brouette, il serait homme à se mettre dans une telle colère, qu'un accès de toux pourrait le suffoquer. Il ne veut pas être secouru; et quand nous essayons, nous n'en obtenons que des grossièretés et des injures.

Dans sa jeunesse, c'était un solide gaillard; mais il s'est adonné à la boisson et, à la suite de rixes occasionnées par l'ivresse, il a séjourné maintes fois en prison.

Lorsque je l'ai connu d'abord, il ne savait que devenir : personne ne voulait l'employer. Je lui donnai de l'occupation, et ce fut un bon travailleur. A sa manière, il m'a toujours témoigné de la reconnaissance. Il ne faut pas y regarder de trop près avec des gens de la sorte, et j'avoue que je pourrais difficilement me résoudre à m'en défaire. Qu'il s'arrange comme il voudra; le peu qu'il fait gagner au docteur ne me gênera guère. »

Ne trouvez-vous pas, mes amis, qu'il y a une corrélation, un lien intime entre cette commisération pour un être abruti et la bienveillance de notre fermier pour tous ses animaux?

L'AMI DU CHEVAL.

Qui possède un ami possède un grand trésor.
(DUCIS).

Un équarisseur, en tournée d'achat, cheminait avec une troupe de chevaux infirmes. Un chien danois marchait assidûment à côté de l'un d'eux. On veut le chasser, peine inutile; ni les privations, ni les coups de fouet ne peuvent l'éloigner de son vieil ami, qui semble compter ses dernières heures. Il continue de suivre ainsi la colonne éclopée jusqu'à l'auberge où elle passe la nuit.

Le lendemain matin, au moment de se remettre en route, on le retrouve dans la cour, sur le seuil de l'écurie. Où avait-il mangé? Nulle part, sans doute. Néanmoins, dès qu'il voit les pauvres invalides sortir de leur gîte, il se met à bondir et à sauter au nez de son camarade, qui lui répond par un hennissement. Quoiqu'on ne puisse l'accuser de sensiblerie, l'équarisseur est touché de la tendresse des deux animaux, au point qu'il n'a pas d'abord le courage de les séparer; mais l'esprit du métier reprenant bientôt le dessus, il chasse de nouveau le chien, qui de nouveau se met à suivre à distance.

Le soir du troisième jour, notre homme venait d'arriver chez lui avec *sa marchandise*, lorsqu'il entend la voix grave et suppliante du danois qui pleurait à la porte de son domicile.

— Ah! ma foi, on se moquera de moi si l'on veut, s'écrie-t-il, mais je ne peux résister plus longtemps à la prière de cette bête!

Après lui avoir ouvert :



— Antoine, continue-t-il, conduis ce chien dans l'écurie, et tu mettras à part le cheval qu'il t'indiquera.

— Qu'allez-vous donc en faire? lui dit le garçon.

— Eh! je le garderai, s'il le faut, ça ne me ruinera pas.

Mais le brave homme ne tarda pas à être exonéré de la charge qu'il s'était imposée; l'ancien propriétaire, informé de ce qui s'était passé, ne voulut pas être en reste de sensibilité; il envoya son domestique racheter le vieux cheval, qui rega-

gna son ancienne écurie, accompagné de celui qui lui avait épargné une mort prochaine.

Le chien est d'ordinaire l'ami du cheval, mais il a des préférences marquées pour celui de son maître.

A Strasbourg, deux frères avaient chacun leur monture dans la même écurie. L'une recevait comme supplément de nourriture des carottes succulentes qu'elle aimait beaucoup et qui étaient approvisionnées dans un coin. On s'aperçut bientôt que le tas diminuait rapidement et l'on finit par surprendre le voleur. C'était le chien qui, tirant les carottes par le collet, les portait au cheval de son maître, lequel partageait ainsi la pitance de son voisin.

UN APOLOGUE.

Une morale nue apporte de l'ennui.

Le conte fait passer le précepte avec lui.

Un jour, les chiens fatigués du joug de l'obéissance eurent la pensée de le secouer, de faire une révolution, comme on dit à notre époque. Quelques-uns, les plus avisés, firent observer qu'il était prudent de s'en référer aux anciens; mais ceux-ci ne voulant non plus prendre la chose sous leur bonnet, dirent qu'il fallait demander la permission à Minerve.

Cet avis n'était que raisonnable : un changement ne vient jamais seul et celui qui lâche ce qu'il tient ignore souvent ce qu'il aura; enfin, c'est probablement parce que les hommes ne consultent pas la Sagesse, qu'il arrive ici bas tant de perturbations et de malheurs.

Donc, les chiens, comme gens sensés, résolurent d'adresser une humble supplique à la déesse, qui trône près de Jupiter au sommet de l'Olympe.

Un des plus savants qui avait beaucoup pâti de la main des hommes, se présente aussitôt pour rédiger la pétition, sur laquelle les notables apposent une signature illisible, suivant l'usage assez en vogue chez les personnes lettrées.

Les impatients vont vite en besogne, et la pétition n'était pas encore toute écrite qu'il aurait fallu déjà qu'elle fût remise. On charge de cette mission un lévrier qui avait gagné le prix de la course aux dernières fêtes de la Laconie ; on l'accable de recommandations et on l'accompagne jusqu'à l'Eurotas, qui, vous le savez, baigne les murs de Lacédémone.

Malheureusement, cette rivière avait pris, à la suite d'un orage, les proportions de la Meuse, à Dinant.

— « Eh bien, me direz-vous, un chien peut assurément traverser ce fleuve à la nage, même à Dinant.

— Ah ! oui ; mais la pétition ? Que deviendra-t-elle ? où la mettre ?...

— Ma foi, m'avouerez-vous, je n'en sais trop rien. »

Les chiens ne furent pas si embarrassés : ils plièrent le papier en quatre, puis en huit, puis en seize, le roulèrent comme une cigarette et le lui fourrèrent ... en-dessous de la queue.

Rassuré sur sa missive, le lévrier s'élança dans le fleuve, et, arrivé sur la berge opposée, fait un signe de patte à ses camarades, en disant : *Restez assis, je reviendrai...*, comme dans *les Saltimbanques*. Il avait promis de rapporter la réponse dans les trois jours.

Mais à force d'être assis, immobiles comme des chiens de faïence, les camarades finirent par se fatiguer, et, dès le deuxième jour, faisant demi-tour à gauche, partirent tous, dans mille directions : alors, ces animaux n'avaient pas encore

pris la singulière habitude d'emboîter le pas ou de se poursuivre le nez tendu en avant.

L'histoire rapporte que jamais le lévrier ne reparut... On alla maintes fois vers l'Eurotas sur les hauteurs; mais comme sœur Anne du haut de sa tour, dans le conte de Barbe-bleue, on ne vit rien venir....

Cependant, il ne pouvait arriver alors ce que nous voyons, en nos temps civilisés, que l'ambassadeur fût tombé dans une embuscade : il devait avoir repassé l'Eurotas, en utilisant pour la réponse le procédé dont il s'était si bien trouvé pour la fameuse requête.

Sur ce raisonnement, la race canine tint un nouveau conseil et résolut de découvrir à tout prix le messager infidèle ou le recéleur.

— On l'aura ! on l'aura ! aboyaient à l'envi les plus turbulents.

— L'aura pas ! l'aura pas ! répliquaient d'autres.

— Faudra voir ! dit tout à coup un interlocuteur.

Ces deux mots, d'un laconisme spartiate furent comme un trait d'éclair.

— Oui, il faudra voir ! s'écrièrent-ils tous.

Depuis ce moment, lorsque les chiens s'abordent, leur premier soin est de s'observer réciproquement, en quête de la décision de Minerve. C'est chez eux une manière de saluer qu'ils n'oublient jamais avant d'entrer en connaissance.

Mais, il faut le dire à leur louange, en l'absence de réponse, les chiens ne firent jamais de révolution : dans le doute, le sage s'abstient ; car

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre ¹.

¹ LA FONTAINE. *Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

TROIS FAITS ENTRE MILLE.

Le chien est tout zèle, tout ardeur, tout
obéissance. (BUFFON).

Ce qui est vrai n'est pas toujours vraisemblable. Nous en trouvons la preuve dans une foule de récits qui honorent la race canine.

Il y a quelques années, l'archiduchesse Régnier occupait, à Menton, l'hôtel Victoria, dont l'un des plus aimables sujets était un petit épagneul, nommé Pietrino.

La noble dame se prit de belle affection pour le quadrupède, qui la payait de ses plus fines caresses; tant et si bien, qu'elle ne pouvait faire un pas sans en être accompagnée.

Pietrino possédait d'ailleurs des talents : il se tenait debout, valsait au son du piano, portait les menus objets et demandait respectueusement assis à la porte du salon de sa protectrice, qu'il gardait comme une sentinelle, les jours de réception.

A la fin de la saison, Son Altesse obtint de l'hôtelier d'emmener avec elle le charmant épagneul à Vienne, où on l'entoura des plus tendres soins pour lui rendre l'expatriation moins douloureuse.

Néanmoins, il disparut....

Grand émoi parmi les gens du palais; recherches de toute nature dans la capitale et aux alentours; plus de Pietrino!...

Un matin, le maître d'hôtel de Menton le voit venir à lui haletant, couvert de poussière et rampant de fatigue. Le fidèle animal arrivait de Vienne, après avoir franchi une

distance de 300 lieues, par des pays pour lui complètement inconnus.

Les privations d'un si long voyage avaient été sans doute bien pénibles, car il succombait peu de jours après, malgré les secours les plus empressés.

Par une nuit très sombre, un Parisien longeait en voiture l'avenue de Neuilly. Tout à coup son cheval s'arrête, et un individu se lève en poussant un cri.

— Vous ne faites donc pas attention? dit le voyageur.

— Ah! prêtez-moi votre lanterne!

— Et pourquoi?

— Je portais trois cents francs dans ma poche, elle s'est déchirée, et tout est tombé sur la route. Cet argent ne m'appartient pas et je suis perdu si je ne le retrouve.

— Ce n'est pas chose facile de retrouver vos pièces à cette heure; est-ce qu'il ne vous en reste plus?

— Oui, j'en ai encore une.

— Donnez-la moi... Donnez donc, puisque c'est un moyen de retrouver les autres.

Le commis hésite encore, et finit par la lui confier. Le voyageur siffle son chien, qui vient sauter autour de lui.

— Tiens! dit-il en lui plaçant la pièce sous le nez, cherche.

L'intelligente bête renifle un instant, se met à fureter sur la route, et la somme entière est rapportée, quelques minutes après, dans la main de son maître, qui la remet au commis.

Celui-ci s'adressant, plein de reconnaissance, à l'étranger déjà remonté en voiture :

— « Ah! vous êtes mon sauveur, lui dit-il, apprenez-moi du moins votre nom.

— Je n'ai absolument rien fait; votre sauveur, c'est mon chien; il s'appelle *Rabat-joie*. »

Et là-dessus, excitant son cheval, il disparaît dans l'obscurité.

L'homme armé de la lanterne n'eût pu qu'à grand'peine recouvrer son argent. Pour Rabat-joie, son instinct et l'ordre de son maître suffirent.

A la porte d'un hôtel, à Paris, vivait un petit dérotteur, maître d'un grand barbet qui avait le talent de lui amener des pratiques. Il allait tremper dans le ruisseau ses grosses pattes velues, pour les poser bientôt après sur les chaussures des élégants. Le dérotteur, empressé de réparer le délit, présentait la sellette.

Tant que son maître était occupé, le barbet restait assis paisiblement derrière lui : il eût été inutile d'aller souiller un autre passant; mais, dès que la sellette se trouvait libre, la manœuvre recommençait.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit ¹.

¹ LA FONTAINE. *Les deux rats, le renard et l'œuf.*



LES CHIENS DE CŒUR ET LE CŒUR DES CHIENS.

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls pour nous aimer, aimons-nous, pauvre chien !
(LAMARTINE).

Si le chien est l'ami du cheval, comme nous l'avons vu, il l'est encore bien plus de l'homme. Rien ne peut corrompre sa fidélité ; insensible aux appas d'une condition meilleure, il reste attaché au maître le plus dénué.

Près du pont du chemin de fer de Genève à Lyon, quelqu'un lançait dans le Rhône divers objets qu'un beau terre-neuve s'empressait d'aller quérir et de rapporter, à la grande joie d'une foule de promeneurs. Mais tant va le chien à l'eau qu'à la fin il se lasse. Dans l'un de ces exploits nautiques, vaincu par les flots, il s'en allait à la dérive..., c'en était fait de lui. Son maître, qui le voit dans ce péril extrême, se jette à la nage ; et, après de vigoureux efforts, l'atteint à cent mètres plus bas.

Parvenu sur la rive, l'homme, épuisé, s'affaisse évanoui.

A cette vue, le terre-neuve se jette sur son sauveur, lui lèche les mains et le visage, l'accable de caresses, et fait si bien qu'au bout de quelques minutes, il le rappelle à la vie.

Un vénérable curé, à Jallay (province de Liège), possédait un épagneul qui avait gagné toute son affection. Deux jours avant sa mort, il le confie à l'un de ses amis, fermier de la paroisse voisine. L'animal sembla s'attacher à ses nouveaux

maîtres; chacun l'aimait, le choyait : c'était le gâté de la famille. Pourtant quatre mois après, il disparut tout à coup.

Surpris de cette absence, les habitants de la ferme s'informent aux alentours; mais en vain.

L'épagneul était retourné à la maison curiale. Après avoir fureté partout, visité les recoins les plus sombres, flairé chaque objet avec une agitation, une persistance qui excitait la compassion de tous les témoins, n'y trouvant pas celui qu'il cherche, il sort de la maison, en poussant des cris lugubres.

Peu de temps après, on le retrouve au lieu de sépulture. Sans autre guide que son instinct, il avait trouvé la fosse; et, grattant la terre avec une ardeur fébrile, avait creusé un trou profond qui le rapprochait du cerceuil. Les personnes présentes ne purent retenir leurs larmes.

Des traits analogues furent signalés bien des fois. Lors de l'enterrement de M. Roels, ex-major de la garde civique, à Bruges, le chien accompagna les restes de celui qui l'avait nourri de ses mains et alla se coucher tristement sur sa tombe.

—

Les journaux ont annoncé l'érection, à Édimbourg, d'un monument à la mémoire d'un chien légendaire dans toute l'Écosse, et dont le nom, Bobby, passera certainement à la postérité. Quel est donc l'acte d'abnégation qui lui valut pareil honneur?

En 1858, on inhumait en cette ville un indigent nommé Gray. Dans le cortège funèbre, d'ailleurs peu nombreux, le chien du défunt suivait, la tête basse, en proie à une visible tristesse.

Le lendemain, le gardien du cimetière le trouva couché sur la terre qui recouvrait son maître. L'accès du champ de

repos étant interdit aux visiteurs de cette espèce, il mit Bobby dehors.

Le surlendemain, même fait.

Le quatrième jour, malgré le froid et l'humidité, l'animal était encore à son poste. Le vieux gardien le prenant en pitié, lui donna à manger; il se dit alors sans doute qu'il avait le droit de rester et il resta.

Un sergent du génie pourvut ensuite à sa subsistance; puis ce fut un restaurateur du voisinage qui se chargea de son ordinaire : au coup de canon de midi, tiré des créneaux de la citadelle, Bobby courait à la soupe, pour regagner immédiatement après le lieu funèbre : cela dura plus de dix ans.

Vint la taxe sur les chiens. C'était demander à Bobby la bourse ou la vie. Vingt personnes s'offrirent à la fois pour acquitter la redevance; mais le lord prévôt d'Édimbourg crut pouvoir l'en exempter, et lui fit même cadeau d'un superbe collier sur lequel il avait fait graver quelques mots pour témoigner de son estime.

Jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quatorze années, le fidèle animal ne connut d'autre lieu de repos que l'humble tombe de son maître, malgré les efforts qu'on fit pour l'en écarter.

Une fontaine, surmontée de sa statue en bronze, s'élève à l'extrémité du pont Georges IV, où la circulation est le plus active. Sur le piédestal se lit l'inscription suivante :

« Ceci est un tribut offert à l'affectueuse fidélité de Bobby. En 1858, ce chien fidèle suivit la dépouille de son maître jusqu'au cimetière de Greyfriars et resta près de la tombe jusqu'à sa mort, en 1872. »

Ce monument, unique en son genre, fut érigé par la baronne Burdett-Coutts, plus renommée encore par son inépuisable bienfaisance que par l'immensité de sa fortune.

Une dame malade avait rapporté de l'un de ses voyages aux Pyrénées, un beau chien de montagne qui devint son compagnon, son gardien, dans le château qu'elle habitait avec ses fils. Comprenant le devoir qui lui était dévolu, Sultan n'abandonnait jamais sa bonne maîtresse, couchant le soir à la porte de sa chambre, et la suivant tous les matins jusqu'à l'église du bourg.

Cependant, il fallut encore que la dame fit un voyage pour aller demander la santé à des eaux lointaines, et l'animal dut rester au château.

Il était affligé, mais il espérait; et, chaque jour, presque chaque heure, il tournait ses regards vers l'avenue, attendant un retour qui ne devait pas, hélas! se réaliser.

Un jour, jour de deuil pour la contrée, c'est un cercueil qui parut, et Sultan devina son malheur. Ni les caresses des enfants, ni les soins empressés des gens de la maison ne purent dissiper sa tristesse, et, sans avoir d'autre maladie, sans éprouver d'accident, la pauvre bête, peu après, mourut de chagrin!

Un dimanche soir, à Paris, le quai des Tuileries et le pont des Saints-Pères fourmillaient de curieux, en proie à une vive émotion.

Le poil hérissé, l'oreille tendue, un petit roquet longea le bord de la Seine qu'il semblait interroger par ses jappements pleins de détresse. Puis il s'élança par bonds au sein du fleuve, comme pour lui disputer une proie chérie. On aperçut alors, à quelques mètres, un homme dont la tête émergeait à peine et dont les bras épuisés luttèrent impuissants contre l'élément liquide : il s'y enfonça enfin....

Le chien s'était dirigé à grands efforts vers le tourbillon-

nement dans lequel le corps venait de s'engloutir. Mais, vaincu bientôt par la force du courant, il cède, jette un dernier cri désespéré, et puis... plus rien ! L'animal dévoué était allé rejoindre son maître !

Quand le roi d'Angleterre Charles I^{er} fut près de marcher à l'échafaud, ses serviteurs le quittèrent ; mais ses petits épagneuls s'obstinèrent à rester avec lui jusqu'au dernier moment. Le nom de *king Charles* (roi Charles), qui leur fut donné par les Anglais, est connu partout comme un titre de noblesse particulier à cette race.

Semblable fait s'est produit lors de l'exécution de l'infortunée reine Marie-Antoinette.

Comment ne pas aimer ces êtres si bons et si vaillants, qui consacrent toute leur vie au service ou aux plaisirs de leur maître, qui le suivent partout, qui le retrouvent au milieu des plus nombreuses assemblées, qui le défendent, qui le sauvent, qui lui rendent le bien pour le mal, qui se sacrifient pour lui et souvent ne peuvent survivre à la douleur de sa perte ?

« Les chiens, selon Michelet, sont des candidats à l'humanité. »

« Ce n'est pas un animal, disait Lamartine, c'est un cœur ¹. »

¹ L'illustre poète avait reçu de la Société protectrice de Paris une médaille qu'il se plaisait à considérer comme la *décoration des bons naturels*.

LES ESCLAVES DU DEVOIR.

Homère l'a chanté; rien ne manque à sa gloire.
(DELILLE).

Vous connaissez ces vigilants gardiens au long poil, courant sans cesse autour des troupeaux. Un jour, l'un d'eux, trouvant sans doute que je m'approchais trop des moutons confiés à sa garde, s'arrêta devant moi, et me lança un grognement sévère. « Fido! crie le berger, mauvais sujet! » Un instant après, Fido repasse; mais, cette fois, en silence et derrière moi... par politesse.

Voulant essayer de le distraire de sa besogne, je lui présentai un petit pain fourré que j'avais en poche, et l'appellai amicalement par son nom. Ah, bien oui! Fido me regarde un instant, remue la queue en signe de bonne humeur, puis fait comme le chien de Jean de Nivelles....

Voilà certes un bel exemple de discipline et d'incorruptibilité!

Un berger de Montpezat (département du Gers) avait sous sa houlette soixante moutons. Un soir, en rentrant au bercail, il constate qu'il lui manque une brebis et Dragon, son chien.

Le lendemain, ni l'un ni l'autre ne donnaient encore signe de vie. Que leur était-il donc arrivé?

La brebis, parvenue à son terme, ayant mis bas deux agneaux, Dragon avait cherché à ramener la mère et les petits à la ferme; mais, comme ces derniers ne pouvaient

marcher, il s'était couché auprès de la petite famille, restant deux jours à veiller sur elle. Pendant ces quarante-huit heures, les agneaux avaient tété leur mère, la mère avait brouté l'herbe et Dragon était demeuré à son poste sans boire ni manger!

N'est-ce pas encore un esclave du devoir?

Une chienne, du nom de *Mirette*, appartenait à une dame privée de l'ouïe. Quand la sonnette se faisait entendre, *Mirette*, comprenant qu'aboyer eût été en pure perte, allait tirer la robe de sa maîtresse. A la promenade, quand une voiture ou un cavalier s'approchait, elle donnait le même avertissement, et l'infirmes se tenait sur ses gardes.

Beaucoup de personnes ont remarqué sur le pont des Arts, à Paris, un vieillard jouant de la clarinette et portant sur la poitrine cet écriteau : « Aveugle par suite d'un accident de voiture. » A ses côtés, un caniche tenait à la gueule une sébille où s'accumulaient ses petits bénéfices. Au déclin du soleil, l'animal le guidait vers sa demeure à travers la foule et les voitures, sans que jamais accident quelconque ne lui survînt.

Je connais un Azor qui, après avoir dirigé durant trois ans un infirme, actuellement décédé, s'est mis au service d'un mendiant atteint de cécité. Un jour, je les suivais dans la forêt voisine; la ficelle conductrice, accrochée à une branche, s'échappa des mains de l'aveugle; le chien aussitôt s'avança pour la lui faire ressaisir.

A la traversée du chemin de fer, bien qu'aucun train ne soit en vue, Azor double le pas. Toute crainte de danger passée, il reprend sa marche ordinaire, ne tournant jamais la tête, mais évitant toujours les mauvais pas. Arrivé au village, il s'arrête aux portes d'où peut lui venir assistance et l'aveugle parcourt ainsi journellement les localités envi-

ronnantes, après avoir stationné quelques heures sur le seuil d'une chapelle solée, où de rares visiteurs ne manquent pas de lui faire l'aumône.

En compatissant à ce pauvre homme, mes amis, vous plaiguez sûrement aussi le sort de son guide si plein d'attentions. « Quelle existence monotone, dites-vous peut-être, pour un animal si remuant, si enjoué ! Mieux vaudrait encore être l'un de ces danseurs costumés qu'on nous montre sur les places publiques, gambadant au son du tambourin. »

Grande est votre erreur. Ces derniers ne travaillent qu'avec ennui par crainte du fouet et, s'ils dansent, ce n'est nullement pour témoigner leur joie, vous pouvez en être convaincus. Mais le cauciche qui dirige l'aveugle, son unique société, le mâtin qui défend la maison, le boule-dogue qui s'attaque aux bêtes fauves, le chien des Alpes qui retire le voyageur des abîmes de neige, le terre-neuve qui affronte les ondes pour leur arracher un enfant, tous font leur métier... métier de chien, si vous voulez, mais conforme aux lois de la Providence.

Qu'importent les peines inséparables de la tâche réservée à chaque créature ? Toutes doivent les accepter avec joie : il n'y a de vrai malheur que de manquer à sa fin, comme il n'y a de vrai bien que de l'accomplir, et l'homme qui sait, au besoin, faire abnégation de soi-même, est seul riche devant Dieu.

OU L'HOMME NE JOUE PAS LE PLUS BEAU RÔLE.

Un habitant de Pantin, près de Paris, pour se soustraire à la taxe, s'était décidé à tuer son vieux chien. Il lui asséna des coups redoublés, le perça de sa fourche, et le croyant bien mort, creusa un trou dans lequel il le recouvrit à demi de terre.

Cependant, l'animal, qui respirait encore, se ranime et pousse quelques gémissements. L'un de ses semblables, les ayant entendus, s'empresse de gratter le sol et le délivre de son tombeau.

Clopin-clopant, le malheureux se traîne à la maison de son meurtrier, qui, fort surpris d'une telle résurrection, ouvre enfin son cœur à la pitié, panse les blessures de sa victime et consent à payer l'impôt.

Faire du bien à son ennemi, voilà, je pense, le sublime de l'héroïsme; et c'est ce que nous rencontrons chez des espèces étrangères à la nôtre, comme le rappelle l'auteur des *Trois règnes* :

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtimeut.

Un palefrenier congédié voulant tirer vengeance de son ancien maître, se glissa la nuit dans ses écuries et coupa la queue et les oreilles à un cheval favori. Les chiens ayant donné l'alarme, un limier sorti de l'écurie prit aussitôt la piste.

Après avoir suivi les traces sur un parcours de vingt milles, il s'arrête près d'une maison d'assez sombre appa-

rence, d'où il est impossible de l'éloigner. Étant parvenu à s'y introduire, il monte jusqu'au grenier, pousse la porte avec fureur et saisit au lit le domestique, qu'il aurait mis en pièces, si l'on ne fût accouru à son secours.

Aubry de Mondidier fut assassiné en 1371, près de Montargis (Loiret), par son compagnon d'armes Richard de Macaire. Le chien de la victime s'attacha aux pas du traître et le poursuivit si opiniâtrément que des soupçons ne tardèrent pas à naître. Suivant l'usage du temps, le roi Charles V ordonna un combat en champ clos entre Macaire et l'animal, en présence de toute la cour. Celui-ci saute au cou de l'assassin et le tient si fortement à la gorge que Macaire, ne pouvant s'en débarrasser, est déclaré vaincu, coupable et comme tel livré à la justice.

Est-il étonnant que les Anglais, gens pratiques, aient songé plus d'une fois à utiliser des limiers pour la police des villes et des campagnes?

Certains propriétaires des Carolines et de la Louisiane avaient des chiens dressés pour découvrir les esclaves qui s'étaient échappés. On leur montrait un couteau, une ceinture, une guenille quelconque ayant appartenu au fugitif; ils ne demandaient pas de plus amples informations : le signallement du nègre au bout des naseaux, ils le cherchaient, le trouvaient, le ramenaient ou bien conduisaient les sbires sur sa trace.

Je doute que beaucoup de gendarmes ou de sergents de ville, sachant lire et écrire, soient capables de s'acquitter d'une mission semblable avec d'aussi faibles indications.

« Ah! ne blâmons pas le chien d'avoir servi de complice aux tyrannies et aux forfaits de l'homme! s'écrie Toussenel. Ses crimes sont ceux de son maître, ses vertus seules sont de lui. Détournons nos regards de ces scènes attristantes où

l'on voit le roi de la terre exploiter la sagacité de l'animal au bénéfice de son inhumanité, et reportons-les avec amour sur les actes de dévouement sublime des chiens de Saint-Bernard, de ces pauvres chiens de charité, si heureux et si fiers d'avoir été choisis pour arracher le voyageur du sein de l'avalanche qui vient de l'engloutir, et pour guider ses pas à travers les abîmes et la brume des neiges. »

LA CHASSE ET LES CHASSEURS.

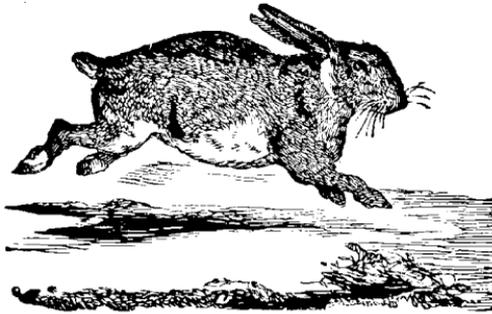
Hélas ! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre.
(M^{me} DESHOULIÈRES).

« Mon fils, disait un vieux lapin, bientôt la chasse va s'ouvrir : il ne s'agit plus de batifoler sur le gazon, car c'est notre peau qui est en jeu. A la Saint-Hubert, tu auras huit mois ; c'est l'âge de comprendre la vie et d'aviser à se mettre en garde. Ecoute-moi bien : quand tu verras un joli monsieur nouvellement équipé, avec fusil neuf, carnier vierge, guêtres et souliers à l'avenant, ne te fais pas trop de bile ; si tu es en train de déjeuner, ne perds pas une goulée de serpolet ; si tu es en causerie intime, continue. Seulement, quand le chien paraîtra te joindre, détale, mais pas trop vite, pour qu'il te suive de près. Le jeune chasseur ajustera trop bas, selon la bonne habitude des débutants, il te manquera et tuera son chien : autant de pris sur l'ennemi.

» Ne t'amuse pourtant pas à rire de l'aventure ; mais ouvre l'œil et dresse l'oreille ; car derrière le jeune canicide, peut

arriver un vieux brigand avec qui tu ne rirais plus. Son fusil est rouillé, ses guêtres sont ratatinées; quant à son carnier, il lui vient de son père qui en a hérité de son grand-père, ancien braconnier. Ce carnier-là, mon fils, fut peut-être la tombe de ta mère, de ta grand'mère et de cent cinquante de tes aïeux!

» Quand tu le verras poindre à l'horizon, tire tes grègues, décampe, ou tu es mort. File, mon fils, si tu ne veux être transformé en gibelotte; file bien loin : la prudence est la mère de la sûreté. »



Semblable discours n'est pas hors de saison, quand partout des fusils s'apprêtent à faire feu, que des braques, des pointers, des barbets, la queue basse, le nez à terre, battent en tout sens la campagne, ne laissant pas une malheureuse bestiole sans la *marquer*.

Plus de repos alors, plus de retraite sûre pour les hôtes des bois et des plaines : les furets pénètrent au fond des terriers, et la nuit, naguère pleine de sécurité, est maintenant pleine d'embûches. Pour le lièvre, que de transes! que d'angoisses! Il croit reconnaître un assassin en embuscade derrière chaque buisson :

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donne la fièvre.

Le temps n'est plus où le chevreuil, jouissant avec délices de sa paisible solitude, bondissait dans la clairière avec une gaieté folle, ou réchauffait sa fourrure au soleil. Plus de confiance, partant plus de joie!

Je ne blâme pas la chasse, c'est un exercice hygiénique; le chasseur adroit tue du premier coup, sans faire souffrir, et la mort est rapide comme l'éclair de poudre qui la produit; d'ailleurs, certains gibiers, trop multipliés, feraient tort aux récoltes; enfin, puisqu'il faut tout dire, nos cordons bleus les accommodent si bien qu'en vérité ils auraient presque tort de se plaindre.

Mais la chasse est malheureusement devenue une manie. Qu'est-ce que ce petit bourgeois, n'ayant pas dix ares de bruyères, qui, pour jouer au grand seigneur, loue un droit de chasser, loue un chien, loue un fusil, loue tout?... Il m'est impossible d'en faire autant en parlant de lui.

Que dire de ce grand désœuvré qui passe l'automne et une partie de l'hiver à poursuivre un perdreau, une grive, une alouette et qui, après avoir brûlé dix kilos de poudre, gaspillé vingt kilos de plomb, se frotte les mains parce qu'il a tué quoi?... le temps, comme il l'avoue lui-même. Mais, malheureux, le temps, n'est-ce pas l'étoffe dont est faite la vie?... Si tu en es réduit à le tuer, vise-toi toi-même!... Au moins, cette fois, tu ne manqueras pas la bête.

Que penser de ces jeunes étourdis qui ne ménagent rien, qui brisent les clôtures, bravent gardes et messiers, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent, même les animaux les plus utiles?

On a publié la statistique de la consommation du gibier à Paris, en 1875. J'y vois figurer 2,386,680 alouettes, 130,799 cailles, 46,709 merles, 21,049 vanneaux, 2,588 ortolans, 46 hérissons, etc.

Je lis, ensuite, dans un journal, que trois amateurs anver-sois, partis le matin pour la chasse aux mésanges, rentrèrent le soir, portant deux cent cinquante de ces insectivores! Quelle chance! et comme ces Nemrods ont le droit de se glorifier! Passe encore s'il s'agissait de se mesurer avec un ours; on y verrait au moins une preuve d'audace et de valeur. Mais est-il tolérable qu'on se fasse un amusement de tuer, et qu'on prive de la vie, sans utilité réelle, des oisillons si dignes d'être protégés?



Nous longions un jour la jetée d'Ostende, quand j'aperçus sous le banc de notre barque une mouette toute maculée de sang et luttant contre une longue agonie. Il était sept heures du soir, et les canotiers nous apprirent qu'elle se trouvait là pantelante depuis le matin! Un chasseur qu'ils accompagnaient presque

chaque jour, leur avait formellement défendu de l'achever, se réservant de la rejeter dans les flots pour attirer ses compagnes, poussées vers elle par un secret instinct : d'ordinaire, c'est le mâle qui veut rejoindre sa femelle ou réciproquement; il voltige au-dessus du corps presque inanimé, l'encourageant par ses cris, son exemple et le frétillement de ses

ailes, à reprendre son essor; et ce tendre sentiment, qui va jusqu'à leur faire braver le plomb meurtrier, ne suffit pas pour inspirer quelque pitié!

Tel est le sort qui attend presque toujours cet oiseau de nos plages, dont le vol capricieux, tranchant sur le sombre tableau de l'abîme comme un papillon sur la prairie, donne au malheureux naufragé perdu dans la brume l'espoir d'une prochaine délivrance.

Pleurez, doux Aleyons, ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux Aleyons, pleurez!

Parlerai-je enfin de ces dames qu'on voit, dit-on, courir par monts et par vaux, en robes courtes, avec une gibecière et un petit fusil? Elles portent sans pitié la destruction autour d'elles, sautent de joie lorsqu'elles ont enlevé une mère à sa famille, une épouse à son époux, et, plus elles rapportent de victimes, plus elles sont glorieuses!

Ce plaisir, image de la guerre, ne s'accorde nullement avec le rôle providentiel de la femme. C'est dans son cœur que Dieu a gravé ses lois conservatrices : en la créant si impressionnable, il a voulu favoriser la culture de l'affection universelle, faire de la femme l'auxiliaire de sa tendresse et la gardienne de ses lois d'amour. Elle doit avoir une larme pour toute souffrance, un sourire pour toute joie, une sollicitude pour toute vie, et, de sa part, tout acte sanguinaire mérite le nom de monstruosité.

CHASSEURS QU'IL FAUT ENCOURAGER.

Pous vous, hélas! bardes au doux ramage,
Comme pour l'homme, il est de mauvais jours.
Petits oiseaux, chantez sous le feuillage,
Je veux passer sans troubler vos amours.
(CLESE).

Vous avez remarqué parfois, dans les potagers, des choux découpés comme une broderie anglaise et n'ayant plus aucune valeur : c'est le fait des limaces et des insectes. Les végétaux, en général, depuis leurs racines jusqu'à l'extrémité de leurs branches, sont assaillis par des myriades de parasites dont la fécondité est si prodigieuse qu'un seul d'entre eux suffit pour compromettre une récolte :

. Entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Contre ces destructeurs, perceptibles à peine, l'homme est frappé d'impuissance, et, sans les oiseaux qui leur font la chasse, toute végétation se verrait bientôt compromise et la vie serait impossible, quels que fussent les efforts du laboureur et les engrais appelés à le seconder.

Les insectivores sont donc de vigilants gardes-champêtres qui ne nous coûtent rien et qui, sans fêtes à chômer ni séances au cabaret, font la police des campagnes, en tuant sans pitié tous les maraudeurs qu'ils peuvent atteindre.

La plupart nous arrivent, par bandes nombreuses, avec le printemps, et nous quittent, pour continuer leur mission

bienfaisante dans les contrées méridionales, lorsque les préludes de l'hiver font disparaître les insectes de nos climats.

Signalons quelques-uns de ces hôtes ou chasseurs providentiels et les services dont nous leur sommes redevables.

C'est d'abord l'étourneau qui se nourrit d'escargots, de sauterelles et de larves; il se plaît même à épucier nos bestiaux qui paraissent trouver beaucoup de charmes dans ces familiarités. Un observateur a pu constater qu'un couple de ces passereaux et sa nichée dévorent en un jour plus de 300 limaces ou l'équivalent en bestioles nuisibles.

Il y a une trentaine d'années, les étourneaux s'enfuirent tous devant les poursuites exercées dans certains cantons de la Saxe : les forêts de sapins y furent tellement ravagées par les coléoptères, qu'une somme importante fut affectée, mais sans résultat, à leur destruction. C'est alors que les étourneaux, recevant amende honorable et attirés par mille moyens, purent s'y multiplier de nouveau, à l'aide d'un grand nombre de nids artificiels habilement disposés à leur intention.

Le grimpereau, ennemi des cloportes, des pucerons et des guêpes, fouille l'écorce des arbres pour saisir les œufs qu'y déposent les papillons.

Le pivert prend à sa charge les arbres malades et mangés de vermine; il en frappe le tronc du bec pour en faire sortir les cossus et les scolytes qui les rongent, et cède ensuite la place aux mésanges qui achèvent la besogne.

Celles-ci s'accrochent, se suspendent de toutes les manières jusqu'à l'extrémité des plus faibles rameaux. Ennemies du repos, on les voit voltiger sans cesse dans le feuillage qu'elles visitent avec une vivacité étonnante. M. de la Blanchère ¹ assure qu'un couple de mésanges porte au

¹ *Les oiseaux utiles.*

moins 40,000 chenilles à ses petits, pendant les 21 jours que dure leur élevage. Or, elles font chaque printemps trois nichées : calculez le chiffre de chenilles détruites par deux de ces becs-fins.

Le merle, la huppe et maints autres ont aussi leur spécialité : le premier retourne les feuilles sèches qui abritent les œufs ou larves pendant l'hiver. Il perce les coquilles des gros limaçons et la carapace des cerfs-volants. La huppe se sert de son bec long et relevé pour tirer à reculons les horribles courtilières qui se cachent dans le sol. La fauvette et le rouge-gorge font justice des moucheron et des tipules, le bouvreuil des vers et des chenilles processionnaires, le linot des pirales, si funestes aux arbres fruitiers. Le loriot, l'oiseau doré de nos bois, préfère les sauterelles. Ne peut-on lui pardonner, s'il les assaisonne de quelques cerises ?

C'est à juste titre que l'hirondelle est généralement respectée ; en détruisant 400 moucheron dans sa journée, elle mérite certes mieux de l'humanité que dix chasseurs revenant la gibecière pleine.

L'alouette fait son régal des insectes qui détruisent les blés. Elle attend impatiemment que la herse ait passé sur la semaille pour établir son nid, et bientôt, fidèle à son poste, elle se constitue la gardienne et la protectrice de nos moissons.

Nous n'avons pas terminé, tant s'en faut, la nomenclature des chasseurs ailés.

La bergeonnette, l'amie des troupeaux, comme son nom l'indique, fait une immense consommation de mouches et de charançons.

Le coucou, malgré sa mauvaise réputation, a cependant son mérite : il se charge, lui, de ces grosses chenilles venimeuses qu'évitent presque tous les oiseaux et que l'homme ne peut écraser de la main sans s'exposer à des ampoules.

Que dire du rossignol, dont les accords vont si puissamment à l'âme dans le calme de la nuit, lorsque la lune parcourt la voûte étoilée? Il est pour les insectes un monstre plus redoutable que le tigre pour les quadrupèdes, et sa voracité se dévoile même derrière les barreaux de sa cage. Présentez-lui un ver de farine : son œil s'enflamme, ses plumes se hérissent, ce n'est plus la tendre Philomèle, chantée par les poètes.

Il faut donc les ménager, ces hérauts du printemps !

Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson,

dit l'un d'eux au milan, dans une fable charmante¹.

Le chardonneret s'applique particulièrement aux graines du chardon et d'autres végétaux nuisibles; il protège les bonnes herbes contre les mauvaises.

Le moineau, si souvent flétri comme un pillard effronté, vaut mieux que sa réputation. Mahomet le proscrit dans son Coran, et ordonna même de détruire tout arbre soupçonné de lui servir de refuge. Qu'arriva-t-il? — Des contrées auparavant fertiles se virent privées de toute végétation.

Frédéric II, roi de Prusse, avait aussi déclaré la guerre à ces gros-becs, qui ne respectaient pas son fruit favori, la cerise. Naturellement, ils ne songèrent pas à résister au vainqueur de l'Autriche; ils disparurent. Or, au bout de deux années, non seulement il n'y eut plus de cerises, mais tous

¹ En Belgique, la loi défend « en tout temps, de détruire, de prendre, d'exposer en vente, de vendre, d'acheter, de transporter ou de colporter des rossignols et des fauvettes ou leurs œufs et leurs couvées. » Ceux de ces oiseaux qui ont fait l'objet d'une contravention sont saisis et lâchés sur-le-champ.

les fruits firent presque défaut, et le grand roi s'estima heureux de signer la paix, au prix de quelques cerises, avec les pierrots réconciliés.

Nous attribuons trop à l'intempérie des saisons ce qui est le fait de l'affaiblissement des plantes, affaiblissement accru par les insectes, généralement plus avides des sujets malades. Que diriez-vous d'une population qui proscrirait les médecins au moment d'une épidémie?...

Eh bien! c'est par une égale imprévoyance que les volatiles chargés de l'hygiène végétale se voient pourchassés, comme si l'homme voulait justifier cette apostrophe :

. . . . Trouve bon qu'avec franchise,
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme....⁴

Pour lui, le fusil n'est pas assez meurtrier; il recourt à une multitude d'engins, filets, gluaux, collets, etc., qui font chaque année, lors des migrations, des milliers de captifs; et ils périssent presque tous dans d'étroites prisons, eux, les chantres ravissants des verts bocages!

Quand les enfants ont formé avec des œufs d'oisillons ces chapelets de vingt-cinq à trente grains dont ils sont si fiers, ils ne se doutent pas que ce trophée d'ignorance représente des sommes énormes. M. de la Blanchère assure que la destruction moyenne des nids, en France, entraîne pour l'agriculture une perte de plus de cent millions chaque année!

Pendant l'été de 1866, en Bavière et dans le grand-duché

⁴ LA FONTAINE. *L'homme et la couleuvre.*

de Bade, on préparait pour l'Australie une grande cargaison de volatiles destinés à y empêcher la multiplication des parasites dont la fécondité compromettait les récoltes. En 1875 et depuis, les fermiers de la Nouvelle-Zélande se firent également expédier dans le même but plusieurs centaines de cages.

Ne soyons pas moins intelligents que les cultivateurs des antipodes, et, puisque nous possédons des oiseaux insectivores, ne nous montrons pas envers eux plus cruels que le milan et l'épervier : donnons-leur plutôt la pâture, quand un épais manteau de neige, couvrant le sol, vient les mettre en détresse; et, lors de la prochaine moisson, nous en serons largement récompensés.

LA BASSE-COUR.

Quand on voit la basse-cour faire cercle autour d'une domestique éparpillant des criblures, qu'on regarde les poussins piauler près de leur mère, qu'on admire les reflets d'émeraude des coqs panachés, la robe mouchetée des pintades, les cous azurés des canards, les gorges irisées des pigeons, défiant la palette du peintre le plus coloriste; quand chacun d'eux fait chatoyer au soleil les vives couleurs de sa robe soyeuse, lustrée par mille coups de becs; et que tout ce peuple caquette, glousse, roucoule ou s'ébat paisiblement, comme au sein d'une république où règne la concorde, il ne nous vient pas à l'idée de nous apitoyer sur leur sort; mais cette douce existence est de courte durée : à peine les vo-



lailles ont-elles acquis leur embonpoint qu'on leur apprend que ce n'est pas pour elles, mais pour nous qu'on les élève, et le consommateur ne pense même pas à faire leur oraison funèbre!

Je me souviens que cette cruelle perspective préoccupait souvent mon enfance. En écoutant les coqs du voisinage pousser, du fond obscur de leurs retraites, le traditionnel *coquericô!*... il m'arrivait de le traduire par cette phrase plaintive : *Qu'est-ce que j'ai fait?...*

Hélas! oui, qu'ont-ils fait?... Quel péché originel leur a valu cette vengeance inexorable qui les voue tous à une mort violente après une vie éphémère?...

De tout temps, les poulets gras de Bruxelles ont joui d'une grande réputation, non seulement dans le pays, mais aussi à l'étranger. Les Bruxellois en ont toujours fait leur plat de prédilection, ce qui leur a valu pendant des siècles le surnom flamand de « Kiekevreters » (Croqueurs de poulets). On vend sur les marchés de cette capitale environ 700,000 poulets chaque année, et le chiffre de la consommation s'accroît de plus en plus. Pussions-nous voir un jour se réaliser dans notre patrie le rêve du bon roi Henri IV, qui souhaitait, comme l'idéal du bien-être matériel, que tous ses sujets pussent mettre la poule au pot les dimanches!

Il n'est pas de festin où ne figure avec honneur une poularde, une dinde ou un chapon à la chaire délicate. Aussi, sans parler des œufs, dont on fait un commerce si important, le produit de la basse-cour n'est pas le moindre profit d'une métairie bien tenue.

Les volailles ne réclament pourtant pas des soins multipliés; elles se nourrissent de ce qu'elles trouvent sur les chemins, sur le fumier et parmi les champs, où elles saisissent les vers, les larves et les insectes que la bêche et la charrue

mettent à découvert. A la chute du jour, ou sur l'appel de la fille qui les soigne, elles reviennent toutes au logis en bataillon serré. Seulement, il faut leur procurer un manoir propre, bien aéré, sec, à l'abri de la pluie et du vent, et renouveler fréquemment l'eau de leur abreuvoir; car elles éprouvent sans cesse le besoin de boire.

Quoique poules, canards, oies et dindons fassent communément bon ménage pendant le jour, ils n'aiment nullement à passer ensemble la nuit au même dortoir. Ce gîte commun est vite empesté et devient un cachot odieux, surtout pour les oies et les canards, qui, ne perchant pas, se voient confinés au rez-de-chaussée, exposés à tous les affronts des étages supérieurs. Jugez de leur situation!... A chaque espèce donc son logis séparé.

Le coq ¹, avec sa queue courbée en faucille, sa tête couronnée d'un chaperon rouge comme le coquelicot des champs, est certainement un des oiseaux les plus remarquables du globe. Réveille-matin du laboureur, on en fait le symbole de la vigilance, et c'est à ce titre qu'il surmonte le clocher des églises, où l'on nous enseigne qu'il faut constamment veiller sur soi.

Tout le jour, il conduit une douzaine de poules composant son troupeau et dont les allures modestes, timides, contrastent avec sa démarche altière. Le sultan de la basse-cour remplit scrupuleusement son rôle de protecteur; il veille sur ses sujettes, pourvoit à leurs besoins, aplanit leurs différends; et quand il trouve un ver ou des graines exquis, il les appelle pour les leur distribuer, sans songer à lui-même.

¹ En latin *Gallus*, d'où la Gaule a tiré son nom. — Dans divers monuments gallo-romains, Mercure, le messager des dieux, est représenté avec un coq, à cause de la vigilance qu'exigeait la grande diversité de ses devoirs.

Qui n'a vu le frisson parcourir ce petit monde au cri d'alarme poussé par le coq? Si l'épervier est en vue, il se fait un grand silence... Les poules gagnent un endroit obscur, ou rentrent précipitamment au poulailler; mais lui, la crête gonflée de sang, les yeux en feu, les plumes hérissées, reste bravement, prêt à soutenir le combat.

Si, par malheur, l'épervier a grand appétit, il fond sur quelque pauvre mère isolée; et c'est merveille alors de voir comment la poule devient intrépide pour défendre sa couvée contre le forban qui la convoite; elle s'élançe au-devant de la serre redoutable, et par ses cris, ses battements d'ailes et son audace, impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile.

Pour développer le germe de l'œuf, il faut une température de 32 à 40°, maintenue sans refroidissement. La mère dévouée communique à travers l'écaille sa chaleur et sa vie aux petits êtres qui, grâce à sa persévérance, pourront, au bout de 21 jours, briser les murs de leur prison et voir enfin la lumière.

Une fois à la tête de ses poussins, elle ne vit plus que pour eux, un changement radical s'est opéré dans ses habitudes: naturellement vagabonde, vorace et craintive, elle s'est faite tout à coup réservée, sobre, courageuse jusqu'à la témérité; elle a renoncé à courir, sa démarche est lente et grave, appropriée à ses augustes fonctions. Uniquement préoccupée de leur bien-être, elle est, du matin au soir, en quête de leur nourriture, à la recherche des meilleurs endroits; elle leur apprend à fureter, à gratter, à piller même quelque peu et leur enseigne enfin toute sa science.

Au milieu de ses allées et venues, on la voit s'arrêter, s'accroupir au soleil, gonfler son plumage, arrondir ses ailes en berceau et inviter ainsi ses nourrissons aux douceurs du

repos. Les bambins ne se font pas prier; rien de joli comme de les voir groupés autour de cette bonne mère de famille; quelques-uns lui becquettent le cou, d'autres plus audacieux ou plus aventureux trônent fièrement sur son dos, elle se prête à tout, supporte tout, entièrement absorbée dans sa chère couvée. Le Christ compare son amour pour les hommes à celui d'une poule qui réchauffe ses petits sous ses ailes. C'est là qu'elle les rassemble au moindre danger, et gare à l'enfant qui tenterait de les arracher à cet amoureux abri! Elle s'élancerait promptement comme un trait sur la tête du jeune téméraire.

Quoi de plus intéressant que le spectacle d'une poule à qui l'on a fait couver des œufs de canard! Dès que ses nouveaux-nés aperçoivent un ruisseau ou une mare, plus dociles au penchant naturel qu'à la voix d'une mère désolée qu'ils méconnaissent, ils vont droit à l'eau et nagent. Alors, on la voit éperdue et tout effarée les suivre le long du bord, les rappeler de ses cris désespérés, leur donner des avis, leur reprocher cette imprudence, demander à tout le monde du secours contre ses alarmes. Mais l'escadrille n'en continue pas moins ses évolutions, étonnée sans doute de ne pas voir la mère partager ses jeux, et ne comprenant rien à son anxiété : tant il est vrai que l'instinct providentiel parle en maître absolu, plus puissant que l'éducation.

Si le coq est plein de grâce, de noblesse et de générosité, je ne puis en dire autant du dindon ou coq d'Inde (ainsi nommé, parce qu'il nous est venu de l'Amérique, ou Indes occidentales.) Dominé par la gourmandise, souvent il se montre hargneux envers ses compagnons de la basse-cour. Quoique lourd et gauche, il a la prétention d'y régner en tyran, il attaque les poulets, cherche noise aux poules et aux canards, et parfois se bat même avec les coqs. Enfin il

a la manie de vouloir dominer et s'y laisse aller, ma foi, tout comme les hommes.

Pendant la ponte ou l'incubation, il faut séparer la femelle du mâle; car, s'il la trouvait sur le nid, il n'aurait rien de plus pressé que de la tourmenter et de casser ses œufs. Il a du reste le physique de ses défauts, le dindon, avec ses excroissances d'un rouge bleuâtre, semblables aux verrues vermillonnées qui déshonorent la face des goinfres, des ivrognes et des débauchés.

Malgré leurs dix-huit plumes de la queue qu'ils étalent en roue à la manière des paons, malgré leurs airs de grandeur ou plutôt à cause de leur prestance vaniteuse et bouffonne, les dindons sont devenus les types de la sottise humaine. Rien n'est plus facile que de les prendre. Ils sont si naïfs qu'on leur fait avaler de petits cailloux pour de l'orge. Ils sont si craintifs qu'il ne faut que l'ombre d'une baguette pour leur faire prendre telle ou telle direction : un enfant suffit pour les mener aux champs, par troupes de 60 à 80.

Quand le roi Charles IX épousa la fille de l'empereur Maximilien II, en 1570, on servit au banquet nuptial un mets dont les convives ne goûtèrent d'abord qu'avec une extrême méfiance, en dépit des éloges de ceux qui l'avaient fait venir d'Espagne à grands frais. C'étaient deux gros oiseaux, accoutrés de leur queue, de leurs ailes et de leur tête, laquelle semblait peu ragoûtante. Pourtant la jeune reine, la première, approcha une aiguillette de ses lèvres mignonnes et elle s'en montra si satisfaite que les autres convives ne purent faire autrement que de l'imiter, déclarant « qu'il fallait introduire les dindons en France. »

Mais, pris au figuré, il en existait bien avant le XVI^e siècle, en France et ailleurs... Le premier fut incontestablement Adam; car, sauf le respect dû à notre père commun, il faut bien

reconnaître que, dans le vol de pomme qu'Ève et Satan lui firent commettre, Adam fut, en définitive, le dindon de la farce.

Le dindon de notre espèce est un trésor pour celui qui l'exploite. Dans les centres industriels, on en voit accourir par troupes nombreuses, à l'appel d'un démagogue de bas étage qui se dit l'ami du peuple, bien qu'il lui cause beaucoup de mal, en faisant avaler aux ouvriers d'affreux sophismes pour de saines doctrines et en les poussant à la haine, à la grève, à la fainéantise et à la misère. C'est alors seulement qu'ils s'aperçoivent qu'eux aussi sont les « dindons de la farce. »

Pour compléter le tableau de la basse-cour, je devrais parler aussi du lapin domestique et des ressources qu'il présente tant pour l'alimentation que pour la fabrication du feutre et des chapeaux *de castor*. Mais

Bornons ici notre carrière :
Les longs ouvrages me peur ;
Loïn d'épuiser une matière,
Il n'en faut prendre que la fleur.

LE CHAT.

Le chat était autrefois en grande vénération chez les Égyptiens, qui prêtaient sa tête à Bubastès, déesse de la chasteté.

L'histoire rapporte qu'un citoyen de Rome en ayant tué un par mégarde, provoqua un soulèvement général et paya de sa vie, quoi que fit le roi pour le délivrer de la fureur populaire.

Mahomet était plein d'égards pour son matou. Celui-ci s'étant un jour couché sur la large manche de sa veste et

paraissant s'y livrer à de profondes méditations, le Prophète, pressé de se rendre à la prière, ne voulut pas le distraire et préféra couper son vêtement. A son retour, recevant de l'animal éveillé les marques les plus évidentes de reconnaissance, il lui passa trois fois la main sur le dos et lui imprima, dit-on, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes.

Ce petit conte n'est pas ridicule chez les Turcs, et c'est en mémoire de l'incident qu'ils ont fondé à Damas un hospice pour la race féline.

Pétrarque n'aimait que Laure plus que sa chatte, qu'il fit embaumer, et Le Tasse consacra à la sienne un de ses plus charmants sonnets. Montaigne en avait également une dont il prenait plaisir à étudier toutes les actions, se demandant parfois comment on pouvait accuser les animaux de bêtise.

Richelieu interrompait volontiers ses dépêches pour provoquer les agaceries de chatons qu'il recouvrait de sa grande robe. Colbert, le grand ministre de Louis XIV, en avait toujours qui folâtraient dans son cabinet. Quelle vivacité dans leurs mouvements! Quelle expression dans leurs regards et dans leurs attitudes!

On sait que Locke, le fameux philosophe anglais, avait toujours un chat sur sa table de travail et qu'Hoffman, le célèbre romancier, fit jouer à son cher matou sous le nom de Mürr, un des premiers rôles dans ses drames fantastiques.

Enfin, les annales des beaux-arts font mention d'un artiste qui n'eut qu'une pensée, qu'une occupation pendant sa vie : il était dessinateur, peintre et sculpteur de chats, et paraissait regarder tout autre genre comme indigne de son talent. La réputation qu'il s'est acquise dans sa spécialité, fit surnommer Gottfried Mind « le Raphaël des chats. »

Voilà déjà bien des titres à la célébrité; mais ils ne sont

pas les seuls. N'est-ce pas le chat que les fabulistes mettent toujours en scène comme type des gens fins et rusés, sous le nom de Raton, Grippeminaud, Raminagrobis et autres? De là, l'idée épigrammatique de ce cordonnier qui avait pour enseigne une botte de laquelle sortaient une tête de chat, une tête de singe et une tête de femme, avec cette inscription : « *A la botte pleine de malice.* »

Je ne connais pas d'animal plus observateur, plus réfléchi et calculant mieux ses actions, et je me demande comment, dans nos contrées, on se plaît à le poursuivre de tous les mépris et de toutes les accusations : *Il n'y a pas de quoi fouetter un chat* témoigne au superlatif le peu d'estime qu'on en fait.

Un vase se trouve-t-il brisé, une dentelle lacérée, un plat de crème ébréché, *c'est le chat*, disent à l'envi les gens de la maison : il a vraiment bon dos, le chat!

Je n'ai point cependant l'intention d'en faire l'histoire apologétique comme Moncrif, l'académicien, ni comme Champfleury, le fantaisiste : il a ses défauts; qui en est exempt? Livré aux caprices d'un enfant dont il devient le souffre-douleur, il lui arrive d'imprimer au marmot quelque égratignure. Parfois aussi, après avoir *fait patte de velours* et miaulé d'un ton doucereux, il griffe et se sauve. Est-ce une raison pour le stigmatiser comme un traître, un fripon, et lui faire jouer ce vilain rôle où il dit à la belette et au petit lapin :

Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause;

puis jette prestement sur eux sa griffe profonde?

Je veux bien le reconnaître, Raminagrobis est irritable, voire même hypocrite. Mais, que voulez-vous? tout cela est

dans sa nature. Vous aurez beau crier : *Au chat!* vous n'y changerez rien! comme vous ne l'empêcherez pas de hanter les gouttières, de se lécher après chaque repas, de couvrir avec soin ses déjections, ni de se fourrer dans les tiroirs entrebaillés.

Que faut-il opposer aux petits méfaits qui lui attirent tant de malédictions?

— De la prudence. *Chat échaudé craint l'eau froide*, prenez conseil de ce dicton. Faites de même : mettez l'expérience à profit. Ne laissez à sa portée ni le laitage, ni le rôl, ni le canari; tout le monde le sait : l'occasion fait le larron.

Croyez-vous, par hasard, que vous l'amenderez en lui donnant à tout propos des étrivières ou du martinet? et que, s'il passe ensuite près d'un fin morceau, il n'osera pas même y flairer?... Non, *c'est le chat!*

N'oublions pas d'autre part qu'il rend des services qui ne manquent pas d'importance, en faisant justice des souris et des rats. On apprécie trop peu la voracité et la puissance de reproduction de ces rongeurs qui envahissent certains villages de l'Orient, détruisant graines et racines, mettant tout au pillage et obligeant bientôt les populations à déguerpir, semblables à ces cavaliers d'Attila et de Tamerlan qui ne voulaient pas que l'herbe repoussât où leurs chevaux avaient passé.

Pline a consacré tout un chapitre aux villes ravagées et presque anéanties par les rats, qui, réunis en troupes, ont, au plus haut degré, l'instinct de l'attaque et de la défense; le cri d'un seul suffit pour en attirer toute une bande. Un égouttier m'a conté que, lorsqu'il apercevait quelque gros rat dans ses excursions souterraines, il se gardait bien de le blesser : « Je lui jetterais plutôt des miettes de pain, disait-il, si j'en avais dans mes poches. »

Sans le chat, nos habitations ne seraient plus tenables,

quels que soient les pièges et les poisons auxquels nous pourrions avoir recours. « L'arsenic, la *mort aux rats*, prétend un naturaliste, ne fait que leur tenir le ventre libre et leur exciter l'appétit. » Mais ces insatiables parasites devinent la présence de leur ennemi naturel et ne manquent pas de fuir aussitôt les endroits où prend domicile un Rodilard quelconque.

On sait qu'à défaut de gibelotte, certaines gens se font un excellent repas avec ce qu'ils appellent le *lapin de gouttière*, dont la peau forme des manchons peu coûteux pour les petits indigents qui se rendent l'hiver à l'école et pour les pauvres vieilles dont le sang se glace.

LES ANGORAS CHARITABLES.

J'ai parlé des chiens de cœur; les chats ne sont pas non plus dénués de sentiment.

Pataud jouait avec Raton,
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens; mais les chats, *nous dit-on*,
Sont justement tout le contraire.

C'est Arnaud, un poète satirique qui écrit cela, en se basant sur un *dit-on*. Je n'aime pas les appréciations de ce genre : *On* n'est souvent qu'un menteur; et bien qu'*on* dise *s'entendre comme chien et chat*, les deux espèces ne laissent pas que de présenter certaine conformité et de se témoigner même parfois beaucoup de sympathie.

Le gracieux quadrupède s'attache moins au maître qu'à la maison, c'est vrai ; mais d'aucuns prétendent qu'il a trop d'esprit pour n'avoir pas de cœur. Bien des braves femmes de la campagne vous diront que Noirots les suit jusqu'aux champs, comme un chien ; et quand Mitis vient sur nos pieds avec un mol abandon, le dos arrondi, la queue dressée en paratonnerre ; quand il se livre à ses doux frottements de tête, ou saute sur nos genoux pour les pétrir délicatement avec un bruit de rouet, n'exprime-t-il pas le bonheur qu'il éprouve à notre contact ? Ne demande-t-il pas un échange de l'affection dont il nous donne des gages ?

Dans une charmante villa d'Hemixem (province d'Anvers), un enfant de cinq à six ans folâtrait au bord d'un fossé avec un magnifique angora, compagnon ordinaire de ses jeux. Une mince passerelle servait de communication entre les deux rives. Le bambin, toujours suivi de son ami aux longs poils, s'avise d'y passer. Tout à coup, il glisse et tombe dans l'eau, profonde de plusieurs pieds.

Il allait périr, lorsque le matou, se cramponnant à la planche, saisit ses vêtements, le retient à la surface et attire le jardinier par ses cris de plus en plus sinistres. Dès que l'enfant est retiré de sa position critique, l'animal manifeste sa joie par des bonds inaccoutumés. Dire que l'on fêta le héros de cet heureux sauvetage est chose inutile, je pense.

Un autre angora, quoique familier d'un salon aristocratique, se livrait dans la cave à l'une de ces excursions si chères à son espèce, lorsqu'il rencontra sur une marche de l'escalier un de ses confrères blessé et mourant de faim. Aussitôt, mû de compassion, il le mena dans la cuisine devant une tasse de lait préparée pour son propre déjeuner. La cuisinière, vous le devinez, fit un assez mauvais accueil à l'intrus, dont la mine lui paraissait peu avenante. Mais son camarade, si doux or-

dinairement, hérisse ses poils et montre ses griffes, en se plaçant entre son hôte et celle qui voulait l'expulser.

Réconforté par le lait qu'il avait bu et se pouléchant encore les babines, le protégé, tout heureux, regardait son bien-facteur avec reconnaissance : c'était un tableau touchant.

Sa *Majesté fourrée* cesse alors de témoigner de la colère, et, par les plus suppliantes intonations de voix, prie la domestique d'ouvrir la porte, pour reconduire l'étranger et accomplir ainsi jusqu'au bout son œuvre de charité.

L'homme qui n'a pas connu la peine est peu sensible aux maux d'autrui. Il n'en était pas de même de notre minet de salon.

Qu'on soutienne, après cela, que la race féline est incapable de bon mouvement et que Buffon n'a pas eu tort d'en médire!

RÉPUTATIONS IMMÉRITÉES.

Le monde est ainsi fait : la réputation
Dépend presque toujours de la prévention.
(DESMARIS).

Vous avez ouï dire sans doute que telle personne ne mérite pas la bonne réputation dont elle jouit. Par contre on accuse souvent les gens de fautes qu'ils n'ont pas commises, de vices dont ils sont très éloignés : en ce bas monde, mes amis, le nombre des clairvoyants est moindre que celui des esprits trompés, ce qui fait dire parfois que l'opinion publique n'est qu'une sottise.

Les animaux n'ont pas toujours plus de chance. Combien sont tenus pour nuisibles ou de mauvais augure, poursuivis,

massacrés comme tels, qui cependant nous rendent de véritables services.

On pourchasse le hérisson, grand ennemi des petits rongeurs, des limaces et des larves de hanneton; on fait la guerre à la chouette et aux oiseaux de proie qui détruisent les souris et les mulots. Le laboureur écrase du pied la musaraigne et le crapaud qui défendent ses cultures et ses potagers; il guette et assomme la taupe dont le seul crime est souvent de purger ses prairies des vers blancs qui dévorent les racines. Nous voyons enfin clouer sur la porte de nos granges l'inoffensive chauve-souris, l'hirondelle de la nuit.

Je ne reviendrai plus sur l'âne, stigmatisé comme emblème de la stupidité, ni sur la mule comme type de l'entêtement, ni sur d'autres animaux dont on a surfait la réputation. Je ne veux pas non plus réfuter encore le dicton très faux : *Bête comme une oie*.

Les grues, dont le nom est synonyme de niaiserie, sont, comme les oies, très vigilantes. Quand leur troupe se repose, des sentinelles, le cou tendu, la tête dressée, veillent à la sûreté commune, toujours prêtes à donner le cri d'alarme; et l'on prétend qu'afin de ne pas succomber au sommeil, elles restent immobiles sur une seule patte, tenant de l'autre un caillou qui, par sa chute, leur rappellerait la consigne.

Dans leurs longues pérégrinations, ces oiseaux se choisissent des chefs de file pour fendre l'air et diriger la bande, *hautes* fonctions toujours dévolues aux plus habiles.

Les grues possèdent en outre un talent chorégraphique très remarquable : elles se font des sortes de salutations, prennent les poses les plus étranges, se livrent aux pantomimes les plus bizarres et les plus amusantes. Les Chinois savent même leur apprendre à danser selon les règles de l'art.

On nie la tendresse maternelle du coucou. Méchant volatile, dit-on, qui n'a pas le courage d'élever sa famille et s'en va, insouciant, déposer ses œufs dans le premier nid qu'il convoite. La femelle abandonne, il est vrai, sa progéniture, mais lui assure auparavant une nourrice; elle fait plus, elle revient maintes fois près de la nichée, craignant toujours pour la vie de son petit. La mère coucou ne pourrait agir autrement, puisque mettant un intervalle assez long entre la ponte de chaque œuf, elle serait dans la nécessité de couvrir et d'élever ses jeunes en même temps, deux occupations incompatibles; car la dernière entraîne des sorties fréquentes dont s'accommoderaient fort mal les œufs, pendant l'incubation.

Le sansonnet est également sous le coup d'une accusation bien grave : on prétend qu'il casse et suce les œufs des pigeons. Peut-on croire qu'un passereau qui aime tant la famille, manque de bons procédés envers ses voisins? S'il était dans ses habitudes de les tourmenter sur un point aussi délicat, il n'y aurait qu'un cri contre lui; mais un oiseau si sociable qu'on le rencontre même avec des corneilles, ne voudrait se permettre pareilles vilénies.

Le merle est aussi calomnié. On affirme que si l'on touche à ses œufs, il les mange; que, de plus, il détruit ses jeunes, s'il est dérangé. Il ne faut pas croire un mot de ces accusations mensongères ou tout au moins très hasardeuses. Dès que les petits sont éclos, le mâle cesse de chanter pour partager avec celle qu'il aime le soin de leur porter la becquée.

Mais ce qui m'étonne le plus et ce que je ne puis admettre, c'est la sorte de mépris, de flétrissure qu'on attache généralement au nom de *chien*.

Jean, seigneur de Nivelles et fils du comte de Montmorency, s'oublia un jour jusqu'à donner un soufflet à son

père, qui le fit citer devant le parlement. Effrayé des suites probables de son attentat, il prit le parti de quitter la France et de se retirer en Flandre, dans le patrimoine de sa femme ; et, rapporte un auteur de l'époque : « Tant plus on l'appelait, tant plus il se hastait de courir, et de fuir du costé des Flandres. »

Son forfait rendu public, tout le monde ne parlait de lui qu'avec horreur, comme d'un misérable et d'un impie, et le peuple l'appela *chien* ! De là, *chien de Jean de Nivelles qui s'enfuit quand on l'appelle*.

Il fut un temps où l'on pendait entre deux chiens les plus grands criminels ; les chiens noirs passaient pour les compagnons malfaisants des sorciers et des magiciens : en 1595, on en fit arrêter deux qui suivaient partout l'alchimiste Bragadini ; ils furent jugés comme ses démons familiers et tués sur la place publique à coups d'arquebuse.

On entend dire : *faire le chien couchant*, pour désigner l'homme bas et rampant qui flatte la richesse et la puissance, afin d'en obtenir quelque faveur. Et c'est le chien qu'on prend ici pour type, cet animal si franc, si sincèrement dévoué ! Voilà, mes amis, comment se font tant de réputations !

Sachez-le bien, vous qui avez forgé ce proverbe menteur, le chien ne rampe qu'aux pieds de son maître, celui-ci fût-il le plus misérable des hommes ; il ne le quitte jamais pour l'étranger, fût-il le plus opulent.

Si les animaux pouvaient parler, ne seraient-ils pas souvent en droit de nous répliquer :

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

L'hôpital n'est pas fait pour les chiens, dit-on ; comme si

Paris et Londres ne donnaient pas un démenti formel à cette assertion méprisante : la race canine y trouve des établissements pourvus de médecins spéciaux chargés de visiter les clients de l'espèce.

Le domestique de saint François de Sales se plaignait amèrement d'être traité de *bête* et de *chien* par un de ses confrères. Savez-vous quelle fut la réponse du prélat?

— « Ces propos sont pour toi une injure? n'est-ce pas plutôt un éloge? Plût à Dieu que les hommes possédassent les vertus des bêtes, qui sont soumises, sobres et reconnaissantes! Quant au chien, il est tendre et dévoué, même pour le maître le plus brutal. Connais-tu beaucoup de gens qui, à ces titres-là, méritent d'être appelés bêtes et chiens? »

L'histoire ne dit pas si le domestique fut apaisé par les réflexions du saint homme.

Si nous jugeons si mal des êtres qui sont nos amis, est-il étonnant que nous soyons injustes envers nos ennemis? Maître loup pour qui

. . . rien d'assuré! point de franche lipée!
Tout à la pointe de l'épée!

est pris souvent d'une telle fringale qu'il se rue, à corps perdu et quel que soit le danger, sur le premier troupeau qu'il rencontre. Le renard en fait autant à l'égard du poulailler. Mais si l'un fait son repas de moutons et que l'autre se livre à son goût quelque peu immodéré pour la volaille, qu'y a-t-il là qui doive nous scandaliser?... Et l'homme, que fait-il chaque jour?

Les Grecs, qui ont tant contribué à l'adoucissement des rapports sociaux, étendaient leur indulgence même sur les animaux les plus rapaces. Voici comment l'épervier, ce brigand de l'air, avait trouvé grâce dans leur jugement.

Il était jadis un roi puissant qui chérissait sa fille mille fois plus que ses royaumes et ses richesses. Elle mourut pourtant dans la fleur de l'âge et le père, fou de chagrin, poussé par le désespoir, se précipita des hauteurs d'une roche; mais avant de toucher le sol, il fut subitement changé en épervier. Depuis lors, il poursuit les tendres colombes, s'imaginant que sa fille est cachée sous cette forme gracieuse; il les déchire à coups de bec et de serres, espérant toujours rendre à son enveloppe primitive l'esprit de celle qu'il a perdue.

Aussi, quelle indulgence les Grecs n'avaient-ils pas pour leurs semblables? Quelqu'un semblait-il soulever la haine, à l'instant ils découvraient chez lui une bonne action, un bon sentiment, et leurs lèvres qui s'entr'ouvraient pour dire : *C'est un méchant*, balbutiaient aussitôt : *C'est un malheureux!*

S'il est des bêtes mal comprises, il n'en manque pas non plus, je l'ai dit, de gens mal appréciés : on nous les dépeint souvent bien noirs; mais allez au fond des choses et vous les trouverez bien à plaindre!

UNE ÉBAUCHE D'HOMME

Les trois quarts des hommes ne sont que les
singes de ceux avec lesquels ils vivent.

(DE SURGÈRES).

Il est un animal envers lequel nous nous montrons moins injustes : *Adroit, malin, spirituel comme un singe*, dit-on. L'homme le traite ainsi, sans doute à cause de la ressemblance qu'ils ont entre eux. Des nègres, pour qui le travail est une invention diabolique, s'imaginent même que les singes

sont doués de la parole, mais qu'ils se gardent d'en user pour n'être pas réduits à cultiver la canne à sucre.

« Il y a encore des peuples sur la terre, disait Montesquieu, chez lesquels un singe passablement instruit pourrait vivre avec honneur. »

On sait que les quadrumanes apprennent vite à se tenir sur les chevaux et les chiens. Les anciens en mentionnent même qui étaient d'habiles automédons.

Boitard ¹ rapporte qu'un chimpanzé, fatigué de suivre son maître en course, imagina de monter l'épagneul qui l'accompagnait. Celui-ci, grandement effrayé, fit tous ses efforts pour s'en débarrasser; mais le chimpanzé saisissant ses longs poils, se tint si fermement que la course, les pirouettes et les soubresauts furent inutiles. Quand l'épagneul se roulait à terre, l'écuyer se retirait lestement pour remonter aussitôt après : il fallut que le chien se résignât à devenir sa monture.

Humboldt nous parle, dans ses mémoires, d'un gorille s'amusant des heures entières à chevaucher sur un porc, autour des huttes indiennes. Un autre se faisait une monture du chat de la maison.

Ainsi, les singes, tout comme les hommes, aiment leurs aises et le plus souvent les cherchent aux dépens d'autrui.

Vous comprenez maintenant qu'on dise : *Malin comme un singe*, et que *payer en monnaie de singe* signifie ne point payer du tout.

L'origine de ce dernier dicton remonte à l'époque de saint Louis. Les serfs qui, lors des croisades, avaient suivi leurs seigneurs en Palestine, se voyaient, par la mort de ceux-ci, rendus à la liberté. Privés de toute ressource pour regagner leur patrie, ils se procuraient un singe ou quelque

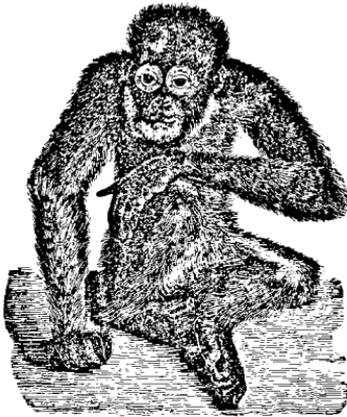
¹ *Le Jardin des Plantes.*

oiseau au brillant plumage dont l'exhibition leur permit de subvenir à leurs besoins. Alors ils se mettaient bravement en route, et, à l'aspect de cette nouveauté, les péagers et les receveurs préposés aux portes des villes les tenaient quittes des taxes si nombreuses qui frappaient les bateleurs. De là : *payer en monnaie de singe.*

Ces animaux, qui vivent par troupes dans les bois, établissent entre eux une sorte de solidarité, qu'ils conservent même dans nos ménageries.

Un nègre, gardien dans un jardin zoologique, était entré, comme d'ordinaire, armé d'un fouet, dans la rotonde commune pour engager ses pensionnaires à se rendre dans leurs domiciles respectifs. Aux claquements et aux atteintes de la corde flexible, la foule simienne de fuir dans toutes les directions. L'un des plus grands (peut-être quelque philosophe

non convaincu de notre supériorité) restait immobile, roulant des yeux en feu.



Étonné de cette résistance, le nègre lui allonge un maître coup de fouet. Mais pour être singe on n'en est pas moins sensible; touché à la fois en ce que son individu et son amour-propre ont de plus chatouilleux, il grimace avec frénésie, se ramasse sur lui-

même et se détendant comme une arbalète, bondit sur le cou de l'agresseur.

Celui-ci allait prendre sa revanche, lorsque les autres quadrumanes, témoins du combat, se rappelant sans doute notre devise nationale, descendent comme la grêle le long du gril-

lage. En un instant, le pauvre noir se trouve circonvenu par une légion de diables et de diabolins qui, le griffant, le mordillant, l'ont bientôt renversé sur le sol. Fort heureusement pour lui, ses cris attirèrent quelques camarades et, à la vue de ce renfort, les assaillants prirent la fuite.

Le côté sérieux de l'histoire, c'est que le trop énergique gardien n'avait pas reçu moins de vingt-trois morsures, qui l'obligèrent à garder le lit durant plusieurs jours.

LES BÊTES D'ESPRIT ET LES ESPRITS BÊTES.

En vain de la raison nous vantons l'excellence;
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence?
Entre ces facultés quelle comparaison?
Dieu dirige l'instinct, et l'homme la raison.

(VOLTAIRE.)

On accorde généralement trop peu d'esprit aux animaux, et cette parcimonie est d'autant plus injustifiable qu'on se montre plus enclin, en ce siècle, à les adopter pour ancêtres de l'homme. Au moins alors faudrait-il les laisser jouir de tous leurs avantages; il n'est pas besoin, je pense, pour autoriser cette généalogie nouvelle et la rendre plus vraisemblable, de faire les bêtes plus bêtes qu'elles ne sont.

Réaumur, Condillac, Leroy et Dupont de Nemours reconnaissent chez elles, contrairement à Descartes, une véritable intelligence, bien moins étendue sans doute que celle de l'homme, mais appropriée à tous leurs besoins et croissant à mesure qu'elles s'élèvent dans l'échelle de l'animalité.

Beaucoup ont des organes bien plus déliés que les nôtres, qui leur révèlent des choses que nous ignorons. Elles s'orientent toujours à coup sûr : au sortir d'une cage ou d'un wagon fermé qui les ont conduits au loin, le pigeon, le chien, le chat retournent directement à leur gîte ordinaire; et comment expliquer qu'après six mois d'absence, l'hirondelle retrouve, sans carte et sans boussole, à travers les mers et les continents, le nid caché qui fut son berceau?...

Lorsque nous comparons le sens moral des animaux au nôtre, l'orgueil se jette tout d'un côté : nous mettons dans la balance d'une part leurs faibles, d'autre part nos forts. Nous oublions que l'abus de nos lumières est aussi fréquent que leur usage légitime, que l'histoire de notre folie et de nos cruautés est plus longue que celle de notre sagesse et de notre bienfaisance.

Les bêtes féroces ne s'égorgent point entre elles en bataille rangée; et si nous fournissons de plus grands exemples de vertus, nous en offrons d'autres de plus grands méfaits. Les luttes les plus sanguinaires dont les carnassiers nous donnent le tableau, restent bien en dessous des vèpres siciliennes, d'une Saint-Barthélemy, des massacres révolutionnaires ou d'un banquet d'antrophages.

Je l'avoue sans détour, il m'arrive d'éprouver de la tristesse à comparer les défauts du cœur humain, éclairé par la *raison*, aux qualités morales de certains mammifères qui n'ont pour toute lumière que leur *instinct*; et je me demande s'ils ne furent pas créés un peu pour nous prêcher d'exemple. La Providence, a dit le fabuliste,

Se sert des animaux pour instruire les hommes.

Tandis que la loi naturelle suffit pour les premiers, les

seconds usent si mal de leur *libre arbitre* que des lois pénales multipliées à l'infini suffisent à grand'peine pour les maintenir à peu près dans les limites du devoir ; et ce qui les préoccupe avant tout, c'est l'amende ou la prison.

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Cette boutade du poète satirique paraît moins paradoxale, quand on pense à ces pédants soi-disant lettrés, pétris d'idées fausses, qui happent toutes les bourdes qu'on lance à la voracité de leur bêtise, qui mesurent tout à leur aune, qui vous disent des inepties en se targuant de leur supériorité, et qui, ne sachant rien, s'imaginent tout savoir.

« Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon, » dit un moraliste ¹. La sottise et la méchanceté, qui n'en est qu'une variante, sont d'origine purement humaine ; les bêtes d'esprit, en un mot, valent mieux que les esprits bêtes.

On n'en obtient de progrès qu'à force de coups, prétend-on. Soit, lorsqu'on veut les faire sortir de leur nature. Mais l'homme qui s'écarte de la sienne, y rentre-t-il autrement que sous la verge ou la férule ? Où trouve-t-il le correctif de sa négligence, de sa maladresse, de ses abus ou de ses vices ? — Dans les insuccès, les humiliations, les misères, les douleurs ou les maladies. L'expérience d'autrui lui sert peu, il oublie même celle qu'il s'est acquise au prix des plus durs sacrifices.

Pauvre aveugle, que s'est-il donc passé qui ait raccourci tes visées, obscurci ton entendement ? Écoute la voix d'un poète philosophe et modère ta vanité :

Le Ciel à ses enfants partage son secours :
La fourrure des rois a revêtu des ours.

¹ LA ROCHEFOUCAULT.

« Pour moi, dit l'homme altier, pour moi seul tout s'empresse. »
— « L'homme vit pour moi seul, dit l'oison qu'on engraisse. »
L'un et l'autre s'abuse; et le maître des cieus
Les fit pour l'univers, non l'univers pour eux ¹.

LA VIPÈRE.

Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.
(C. DELAVIGNE.)

Le vulgaire, qui observe beaucoup et qui, à défaut de science, est doué de bon sens naturel, peint d'un mot l'extérieur d'un individu, son caractère, ses aptitudes, ses travers, ses penchants, ses vices ou ses vertus : c'est un bœuf, dit-il, ou bien un mouton, un cerf, un fin renard, un lion, un gobe-mouches, un rude lapin, un lynx; ce n'est pas un aigle, c'est un dindon, un âne, un roquet; c'est le coq du village, un furet, etc.; plus particulièrement en parlant d'une personne du sexe : c'est une colombe, une fine mouche, une mule, une harpie, une vipère!

Ces appellations tirées des animaux sont généralement assez bien appliquées; la maligne clairvoyance du peuple a fini par créer ainsi une sorte de vocabulaire accepté par l'usage. Analysons l'un de ces termes pris au hasard, pour l'édification de ceux qui n'en connaissent pas la portée : *vipère*!

Ce n'est pas toujours un reptile qui glisse sous l'herbe et mord trahitusement le pied du promeneur; c'est souvent un bipède, dont la langue, gorgée de venin, tue plus sûrement

¹ POPE, *Essai sur l'homme*, traduction de DELILLE.

encore. Il est d'autant plus redoutable, que ses dehors ne dénotent point ses méchants appétits : il rampe lentement, a des façons doucereuses, des manières souples, insinuantes, gracieuses parfois ; il affecte un langage innocent, mielleux et toujours d'une bienveillance exagérée.

Rien n'est prudent comme sa méthode : il lance ses traits en cachette, aime les réticences qui n'offrent pas de prise à la réplique et fait naître le doute chez les dupes qu'il ne peut convaincre : « Pauvre femme ! » gémit-il, pour diffamer le mari ; « Pauvres enfants ! » pour diffamer le père.

A ses yeux, l'économie chez un autre est avarice, la modération lâcheté, la prudence astuce, le courage violence, la gaieté folie, la tristesse remords.

C'est dans l'intention qu'il attaque les actes louables, et telle est l'habileté de ses perfides insinuations que les plus défiants s'y laissent prendre. Quand il calomnie (ce qui lui arrive quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent), il a soin de plaindre sa victime et ne manque jamais de pousser un gros soupir, pour attester sa commisération envers celui qu'il assassine.

S'il ne siffle pas comme le reptile, il persifle. Que le patient fatigué régimbe enfin, c'est le prétexte d'une nouvelle morsure : « Il n'y a que la vérité qui blesse, » dit-il.

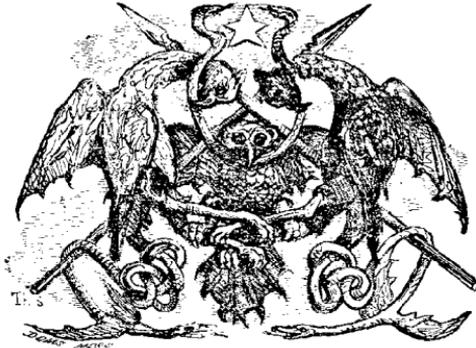
Dès que son thème est usé, la vipère humaine en prend un autre : elle change également de peau. Lorsque toutes ses imputations ont été démolies, elle persiste, conservant aussi ses esprits animaux, quoique écorchée et taillée en pièces. A force de noircir ce qui est blanc, elle arrive à jeter la discorde dans les familles, à diviser les amis, à brouiller les ménages.

Sa spécialité est de nuire par intermédiaires pour jouir ainsi sans danger du spectacle qu'elle s'est préparé. Blottie dans son coin, notre vipère s'applaudit alors de son ou-

vrage, rit de la douleur d'autrui, et si quelqu'un vient à la surprendre dans cette jubilation secrète, vite elle contracte ses traits, prend le masque de la tristesse, verse des larmes, et paraît déplorer sincèrement le malheur du prochain.

La funeste engeance aime le mal pour le mal et l'accomplit en artiste; le profit qu'elle y peut trouver n'entre pour rien dans ses combinaisons, et pourvu qu'elle pique, morde, déchire, le reste est secondaire.

Cette variété de vipère infeste malheureusement tous les pays. La moindre ouverture lui livre passage; elle s'introduit dans les lieux mêmes où l'on soupçonne le moins sa présence; elle est sous votre toit, peut-être à votre foyer, sans que vous vous en doutiez; beaucoup se cachent sous les fleurs, comme l'aspic de Cléopâtre ⁴.



Avec le reptile, la chimie compose des remèdes; jamais on ne fera de la thériaque avec la vipère humaine. Les morsures de celle-ci sont toujours mortelles : la gangrène a gagné

⁴ La calomnie est un serpent ailé qui tantôt rampe et tantôt vole, dit E. DE GIRARDIN.

avant que vous en ayez connaissance et l'on ne peut en guérir, même en écrasant l'animal sur la plaie.

Dans certains pays où pullulent les affreux reptiles, l'autorité paie une prime par tête de vipère; pourquoi n'agit-on pas de même envers les ophidiens de l'espèce humaine?...

Leur trancher la tête serait peut-être un peu trop expéditif...; eh bien! coupons-leur la langue et n'en parlons plus!

LA CHAÎNE DES AFFECTIONS.

La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte :
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun, car tous tiennent à Dieu!

(LAMARTINE.)

Dans une rue écartée de la ville, le long du trottoir, marchait devant moi une femme du peuple, courbée par la vieillesse et la misère. Sa main décharnée tenait en laisse un vieux chien, gras et court, qui obéissait paresseusement aux tendres secousses d'une ficelle délabrée. Tout à coup, deux gamins d'une douzaine d'années (cet âge est sans pitié!) passent en riant aux éclats, et l'un dit à l'autre : « Je vais faire une bonne farce, tu vas voir. »

Voici ce que fut cette *bonne farce* : il se jeta d'un air distrait entre la vieille et la bête, pesant de toutes ses forces sur la corde, qui se tendit, sans se rompre. Le toutou roula dans le ruisseau; son corps, qui n'était qu'une boule, tourna trois ou quatre fois sur lui-même, pendant que le lien s'enroulait autour de son cou. Surpris dans son indolence et

dans sa digestion, il n'eut pas le temps de pousser un cri. Sa gueule s'ouvrit pour laisser sortir une langue démesurée, à la poursuite d'un dernier souffle d'existence.

Il était mort!

J'avais pu voir expirer l'animal, sans m'émouvoir plus que de raison; mais je ne pus me défendre d'un serrement de cœur quand je vis la vieille s'appuyer contre le mur, chanceler et s'évanouir.... La supplication se lisait sur sa face ridée; elle tenait encore la laisse de son compagnon.

J'aide à la relever, et on la transporte chez le pharmacien de la rue voisine, qui par des essences lui rend le sentiment. La pauvre femme frissonne, balbutie quelques mots; puis, cachant le corps de l'animal sous son mantelet, s'en va... sans savoir où...

— « Elle en mourra, dit le pharmacien, en la suivant de l'œil.

— Comment! pour cette vilaine bête? demande un interlocuteur.

— Oui, vous verrez. »

En effet, j'appris plus tard qu'elle avait rendu l'âme dans la huitaine.

Je vis un jour, sous une porte cochère, une autre bonne femme qu'entourait un cercle de badauds. Assise par terre contre la muraille, elle tenait dans ses bras les restes pantelants d'un matou. Tombé du troisième étage sain et sauf, paraît-il, mais un peu étourdi de sa chute, il avait été saisi par un passant et jeté sous les roues d'une voiture. La pauvre femme sanglotait; parmi les assistants, les uns riaient, les autres essayaient de la consoler; enfin, levant vers un de ces derniers sa figure parcheminée et toute ruisselante: « Je sais bien que ce n'était qu'un chat, dit-elle; mais ma petite fille qui l'a élevé est morte aussi; à qui pourrai-je désormais parler d'elle? »

J'ai visité tel pauvre diable qui n'aurait pas vendu pour cent francs son canari ou son pinson aveuglé dont le chant était comme un rayon de soleil dans son âme attristée.

Mes amis, il ne faut jamais se moquer des affections, quelque absurdes qu'elles paraissent. L'âge, l'indigence, le malheur creusent autour de nous un vide insupportable. Alors, les animaux sont là, objets d'une tendresse près de s'éteindre, faute d'aliment.



Ce toutou qui traîne un ridicule embonpoint et reflète toute l'hébétation d'une vie oisive; ce minet qui, dans un taudis, sollicite une caresse; ce fifi qui, dans sa cage déformée, becquette un biscuit, tiennent peut-être lieu d'un fils absent, d'un être chéri qui n'est plus!

Le vieux soldat, isolé dans sa retraite, se procure un jacquot, auquel il apprend à prononcer des commandements militaires, et il réveille ainsi, au prix de quelques cerises, le souvenir d'une jeunesse qui s'écoule, hélas! si vite.

Un pauvre cordonnier avait besoin pour vivre d'implorer les secours du bureau de bienfaisance. On lui fit observer qu'il serait obligé de se défaire de son caniche pour ne pas payer l'impôt annuel qu'il s'agissait d'établir. « Eh bien, dit-il, en regardant avec attendrissement le consolateur de sa misère qui semblait le comprendre et redoublait ses caresses, j'économiserai sur ma nourriture et nous ne nous quitterons pas. Hélas! monsieur, qui m'aimera, si je quitte mon chien? »

Quand on n'a plus d'amis qui vous donnent la main,
Il faut bien chercher ceux qui vous donnent la patte ⁴.

Les savants ne voient autre chose chez les bêtes que mammifères, oiseaux, reptiles, insectes, poissons, annélides, mollusques, crustacés et zoophytes. Ils ne s'occupent guère des rapprochements mystérieux, des points de contact entre l'homme et ses compagnons zoologiques. Cependant, il existe entre eux tant de rapports, même au moral, qu'il est impossible de ne pas se demander si tous les animaux, y compris celui qui se dit le roi de l'univers, ne sont pas sortis de la même ménagerie.

L'unité a dû présider à la création : tous les êtres sont des émanations inégales d'un même foyer, des expressions variées d'une pensée toujours la même; ils forment enfin une immense chaîne dont l'homme n'est que l'anneau principal.

Mais si nous pouvons trouver dans notre perfectibilité

⁴ ANAÏS SÉGALAS.

et dans une autre vie un contre-poids à tous nos maux, et qu'il en est différemment pour la brute, c'est une raison de plus pour lui épargner les mauvais traitements, qui seraient à la fois une injustice et une perte sèche. Il faut plutôt deviner ses peines pour les lui épargner, prévoir ses joies pour les lui procurer, et se préparer ainsi à la charité, dont saint Paul a dit : « *Qui a la charité, a tout!* »

La bonté, dans son énergie,
Fit éclore la charité,
Sainte vertu que Dieu convie
Au banquet de l'éternité.

DERNIER ENTRETEN : LE BONHEUR.

Tout le monde se sent fait pour être heureux et tend à le devenir, et cependant on ne parvient à rencontrer presque nulle part l'idéal si désiré. Les riches comme les pauvres, les grands comme les petits, le recherchent avec peu de succès; ils s'en prennent, tantôt à Jean, Pierre ou Paul, tantôt au manque de chance, à la fatalité. J'ai connu tel individu qui allait même jusqu'à donner comme sa conviction que, s'il eût été chapelier, les hommes lui eussent joué le mauvais tour de venir au monde sans tête.

Enfin, la plupart se plaignent, à tort ou à raison, et finissent par ne plus croire au *bonheur*, « mot que les hommes ont inventé pour avoir l'air de chercher quelque chose¹. »

¹ ROBERT PEEL.

Pourtant, ce serait faire injure au bon Dieu que de supposer qu'il nous ait créés pour autre chose que pour notre bien; et l'on ne peut admettre que, par une sorte de contradiction, la Providence ait placé le bonheur hors de notre portée, sur des sommets escarpés, inaccessibles.

Il y a donc là un mystère qu'il nous faut éclaircir.

D'abord, on ne voit, on ne connaît généralement que les hommes qui sont en lumière, et l'on ne s'aperçoit pas qu'il y a des cœurs contents dans les réduits obscurs, dans les sphères les moins élevées. Non, le bonheur n'est pas un mythe; mais nous avons presque toujours le tort de le chercher dans les choses qui nous manquent, quand d'autres le voient dans une de celles que nous possédons : le bonheur est comme une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule et que nous poussons du pied quand elle s'arrête.

Beaucoup de gens vous en montrent la graine dans le creux de leur main; mais ceux-là qui font commerce de cette graine sont les derniers à vous en montrer la feuille.

Eh bien, mes amis, cette plante qui devrait pousser comme le bluet et le coquelicot dans les blés, cette plante qu'on ne voit jamais plus haute que le cresson de fontaine et qui devrait dépasser les chênes, cette plante introuvable pour ainsi dire, je sais où il faut la chercher : dans la bonté et le travail.

L'homme n'a besoin, pour être heureux, ni des richesses, ni des honneurs, ni des violentes émotions qu'il poursuit avec acharnement : il n'a besoin que d'être bon. Quelle que soit sa position dans le monde, à quelque classe de la société qu'il appartienne, il sera content de lui, s'il se rend le témoignage de n'avoir obéi qu'à de généreux instincts.

Nous ne pouvons trop insister sur cette grande vérité.

La joie de l'âme sensible s'accroît de tout ce qu'elle enlève aux douleurs d'autrui, cet autrui fût-il un animal : la pitié elle-

même a son charme ; le bonheur tient plus aux affections qu'aux événements, et, comme dit Bernardin de Saint-Pierre, on ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

« La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont, parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas. Je ne trouve pas d'autre raison aux désillusions, à la tristesse, à la misanthropie, si fréquentes chez les gens riches. Ils ne demandent, pour la plupart, à l'argent que les plaisirs qu'il peut leur donner, au lieu de lui demander les joies qu'il pourrait donner aux autres ¹. »

Les bons cœurs aiment encore mieux accorder que recevoir, et si, comme on l'assure, le bienfait n'est jamais perdu, c'est surtout parce qu'il est lui-même sa récompense : en se rendant propres les satisfactions des autres, c'est comme si l'on avait plusieurs âmes pour jouir. Un poète l'a dit :

Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

En d'autres termes :

Le cœur le plus content, c'est le plus généreux,
Et plus on sait aimer, plus on sait être heureux.

Aussi, combien ils sont à plaindre les gens absorbés dans leur étroit égoïsme, qui semblent trouver mauvais que le soleil luise pour tout le monde et qui, s'ils le pouvaient, en feraient une chandelle pour l'enfermer dans leur chambre et en jouir

¹ ALEXANDRE DUMAS, fils. (Discours sur les prix de vertu décernés par l'Académie française, 1877).

seuls. C'est chez le colimaçon qu'il faut chercher leur emblème :

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Viellir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon ¹.

L'égoïste manque d'esprit au moins autant que de cœur ; il fait un faux calcul, un mauvais choix parmi les objets qu'il suppose devoir concourir à sa félicité ; il ignore de quels éléments se compose le plaisir sans regrets, s'étant imposé le triste devoir de rapporter tout à lui, de craindre tout des autres. « L'homme est méchant de peur d'être malheureux, dit saint Augustin, et il est encore plus malheureux, parce qu'il est méchant. » En résumé, ce dont nous avons le plus besoin, le bonheur ; ce qui nous est le plus nécessaire, la bonté, est précisément ce qui coûte le moins, ce qui donne le moins de peine, ce qui exige le moins de sacrifice et se trouve le plus à la portée de tout âge et de toute condition.

¹ A. V. ARNAULT.

Ne nous faisons pas illusion pourtant : l'humaine joie est comme la bulle de savon, fugitive autant que brillante; l'ivraie se mêle partout au bon grain; nous aurons toujours des ennuis à subir, des besoins nombreux à satisfaire, des écueils à éviter, des maux et des ennemis à combattre. Qu'opposer à tout cela, sinon le travail qui donne l'espérance, le travail, source de toute amélioration et de tout progrès? et n'est-ce pas le travail qui a retiré l'homme primitif de cet abîme de misères où il était plongé, pour l'élever successivement à cet état de grandeur relative que nous admirons tous? .

Dieu veut que nous soyons heureux; efforçons-nous donc de l'être par les seuls moyens qui existent de le devenir.

Surtout point de défaillances dans nos rêves : l'oiseau posé sur une branche qui fléchit, ne craint rien, sentant qu'il a des ailes; et les virtuoses des bois chantent encore, même privés de la lumière et de la liberté.

Mais si le labeur, la vaillance ne sont pas toujours un remède absolu, qu'importe, mes amis, puisque la suprême Justice compensera tout, selon le mérite de chacun : la vie est si courte et l'Éternité sera si longue!!!...

Au dessus des mortels, s'il est quelque Puissance,
Et tout dans l'univers prouve son existence,
La vertu doit en Elle avoir un protecteur
Et nous ouvrir ainsi le chemin du bonheur.





TABLE ANALYTIQUE.

	Pages.
PRÉFACE	1
Aux jeunes lecteurs	5
Avenir des mauvais sujets; nécessité de l'éducation; le jeune arbre et le jardinier; bonté de cœur, qualité rare; but de ces <i>Entretiens</i> ; aidez-moi.	
Privilèges de la bonté	7
Les voyageurs Cook, Bougainville et Bruce; confiance primitive des animaux; rupture de l'accord; effet d'une physionomie bien- veillante; sainte Geneviève, saint François d'Assise, Léonard de Vinci, Jeanne d'Arc; double récolte; exclamation de Michelet.	
Tel commencement, telle fin.	10
Lisette ou l'agneau chéri; progrès de la bonté; le peintre Hogarth ou l'école du crime; Abel et Caïn; Néron et Domitien; enfance de Louis XIII, ses cruautés; remarque de Montaigne.	
Comment il ne faut pas aimer les animaux	13
Jean Gribouillet et son faible, Manlius en éveil; le poison du quartier; vol et calomnie; dureté pour les pauvres; but civilisa- teur des Sociétés protectrices.	
Le laitage	15
Les mammifères; bonté de la Providence; ce que donne une vache; le baptême d'eau; la crème; le régime lacté; chèvres et ânesses; condensation du lait; sort des petits et de la mère, triste destinée de l'ânon; l'industrie du beurre et du fromage en divers pays; le déjeuner, café au lait, soins de Perrette, jeu de la baratte.	

Qui maltraite une vache perd son lait	22
Ferme désolée; brutalité de Bourdieu; la Jeannette; pouvoir de la douceur sur l'animal.	
La bonne femme fait le bon mari	26
Tableau de famille; pouvoir des bons procédés sur l'homme; Bourdieu métamorphosé; la Jeannette pardonne; l'eau revenue à la rivière; la vie et le bonheur rentrés à la ferme.	
Au temps jadis	28
Le berceau du genre humain; la crèche de Jésus; la race bovine; songe de Pharaon; Isis et Apis, idolâtrie des Égyptiens; les Hébreux, veau d'or; Athènes, Rome, la Gaule, etc., à propos du bétail; idole du roi franc Chilpéric; opinions des disciples de Brahma et de Vischnou.	
La causerie	31
Maurice et Adeline devant un paysage; conformation des animaux qui broutent; ce que c'est que <i>ruminer</i> ; chair d'animal devient chair d'homme; libéralité divine.	
Bêtes de labour	34
Attelage de bœufs; le bon laboureur; une paire d'amis; mot d'Aristote; peine de l'absence et joie du retour; le grand Cincinnatus; le <i>Ranz des vaches</i> .	
La vaccination	37
Explication de ce mot; Jenner et sa découverte; préventions injustes; triomphe de la vérité; gloire et modestie; appréciation de Cuvier.	
L'étable	40
L'air principe de vie, quantité nécessaire; soins de propreté à observer; intérêts du cultivateur; une étable modèle; bêtes d'engrais; paradis des bœufs.	
Babette ou les cœurs sensibles	42
Le maraîcher Birouche; la vache Babette vendue; Madeleine et son fils Prosper en larmes; attachement de la bête; heureuse rencontre; Prosper a prospéré; maximes; les médisants comparés aux guêpes, aux roquets et aux vipères; conduite à tenir à l'égard des mauvaises langues.	
Le mouton	43
Richesse de sa toison; statistique; produits fabriqués; le mérinos sous Louis XVI et sous Napoléon I ^{er} ; <i>sic vos non vobis</i> ; un plat exquis; les agneaux d'Astracan; usages de la dépouille; dictons et proverbes; les moutons de Panurge.	

La douleur. — L'abattoir	50
Les animaux sont-ils des machines? les philosophes Pereira, Descartes et Malebranche; les grammairiens en défaut; le lion d'Androclès, les chevaux d'Achille, le chien d'Ulysse et celui de Tobie; pressentiment d'une brebis conduite au lieu du supplice; précautions contre les angoisses de la dernière heure, masque Bruneau; influence des tortures sur les qualités de la viande.	
Bêtes de boucherie.	53
Le premier échelon de la civilisation; poids d'un bœuf; promenade du bœuf gras, le Capitole et la roche Tarpéienne; triste sort des bêtes de boucherie; viandes salées ou fumées; viandes fraîches d'Amérique; l'extrait Liebig; ressources variées que présente le bétail.	
Un congrès protecteur des animaux	57
Utilité des congrès; un cauchemar ou parodie d'une séance; discours d'un bœuf de l'opposition; sort des animaux voyageant en 4 ^e classe; plaidoyers du veau, du cheval, du dindon et de l'oie; résolution du congrès; appel à la paix.	
Le porc	67
Un jeu peu recommandable; pourquoi ces animaux n'ont pas l'étréme sacrée; leur supériorité sur le mouton; chasse aux loups; les courses de cochons; avis au public; fécondité; 13 porcs par habitant; moyen d'augmenter les qualités de leur chair; productions de l'art.	
Salé comme un porc	70
Les cochons dans les rues; Louis-le-Gros et le couvent de Saint-Antoine; chiffonniers de l'espèce animale; d'où provient la ladrerie; un pourceau ami de la propreté, son séjour à l'école, son empire sur lui-même, respect de ses condisciples.	
La chèvre et le bouc	73
Leurs goûts, leurs mœurs et leur adresse; vache du pauvre; parti qu'on en tire; les chèvres d'Angora, de Cachemire et du Thibet, chèvres de l'Inde, contre la vanité; locutions et proverbes; outres au vin et à l'huile; bouc d'Israël; moyen de dormir sur les deux oreilles; la responsabilité et la salle de police; le bouc hémisphère.	
Le cheval dans l'antiquité	79
Différend entre Neptune et Minerve: création du cheval; le centaure Chiron; coursiers d'Helios et de Sélène; présomption punie; Pégase; juments de Miltiade et d'Evagoras; Bucéphale; chez les Gaulois et chez les Suèves; le fabuleux hippogriffe;	

<p>Bayard et les quatre fils Aymon; monuments élevés au cheval; pitié pour lui; mots de Platon, de Virgile, de Stace et de Moïse.</p>	
Le serviteur par excellence	82
<p>Énergie et docilité; Pausanias et les champs de course; souvenirs du moyen âge: les invalides assurés aux vieux serviteurs; comment se fait une rosse: ingratitude du sort.</p>	
Le cheval arabe	86
<p>La création du cheval, d'après le Coran; plus aimé que l'or; caractères particuliers; maîtres protégés par leurs montures, les Circassiens; origine des poneys.</p>	
A Messieurs les conducteurs.	89
<p>Perspicacité de l'animal; un cavalier maladroit; cheval rétif, à qui la faute? chevaux de poste russe; proverbes; le <i>cocher d'omnibus</i> à Paris.</p>	
Le bon et le mauvais charretier.	92
<p>Effet d'une parole encourageante; récompense offerte par la Société protectrice; Grinchu et son haridelle: ivrogne et bourreau, fraternité entre chevaux, terrible punition.</p>	
Deux leçons à l'anglaise et une à la française	94
<p>Conseils de Ch. Rogier; le charretier brutal payé de la même monnaie; le voiturier attelé et l'âne en équipage; un coup de canne qui vaut cinq francs; Achille ou prière de Thétis à Jupiter; prière de l'auteur aux porte-fouets.</p>	
La viande de cheval	97
<p>Sous les Gaulois, les druides et les premiers chrétiens; retraite de Moscou; effets des préventions sur l'estomac; Geoffroy Saint-Hilaire et la Société d'acclimatation; après la bataille; boucheries spéciales.</p>	
Maître Aliboron	99
<p>Quelques sobriquets; l'âne bipède, la médisance est son char-don, réhabilitation du quadrupède seulement; le club des ânes; faute d'un point, etc.</p>	
L'âne. — Services et ingratitude	102
<p>Poste aux ânes; monture favorite des Orientaux; statistique belge; menace de Jupiter; Madelon et Freluquet; influence des soins et de l'éducation; suicide d'un âne; ce que devient la dépouille; l'animal qui fait le plus de bruit.</p>	
Têtu comme une mule	106
<p>Utilité du mulet; les muletiers du Midi; témoignage d'un</p>	

Suisse; amour-propre et fermeté; le duc de Vendôme, ou de quel côté est l'entêtement; un point d'analogie.	
Les Sociétés protectrices à l'Exposition universelle.	108
Champ de Mars, pavillon des Sociétés protectrices; leur but; huit maximes à retenir; un veau conduit au lieu du sacrifice, peine du talion subie par un boucher; déclaration de principes.	
Un protecteur des animaux	111
Le bon fermier; petit coq familial; un vieux travailleur et un vieux chien; suites de l'ivrognerie; bon pour les animaux, bon pour les malheureux.	
L'ami du cheval	114
L'équarisseur et sa marchandise; l'esprit de métier vaincu; le chicn sauveur du cheval; le voleur de carottes.	
Un apologue	116
Projet de révolution dans la race canine; supplique à Minerve; un lévrier ambassadeur traverse de l'Eurotas; ce que devient la pétition; décision du conseil général; salut à la mode chez les chiens; morale.	
Trois faits entre mille.	119
L'archiduchesse Régner à Menton, l'épagneul revenu de 300 lieues; pièces d'or perdues la nuit, un chien les retrouve sans lanterne; le barbet qui procure de l'ouvrage; conclusion.	
Les chiens de cœur ou le cœur des chiens	122
Terre-neuve qui sauve son maître; morts de chagrin; le monument de Bobby et la baronne Burdett-Coutts; beaux dévouements; les King Charles; aimez vos amis; paroles de Michelet et de Lamartine.	
Les esclaves du devoir	127
Chiens de berger; les oreilles de la sourde; les yeux de l'aveugle; métiers de chiens; le seul vrai mal, le seul vrai bien.	
Où l'homme ne joue pas le plus beau rôle	130
Un chien délivré par son semblable; vengeance d'un palefrenier ou le limier dénonciateur; policiers à quatre pattes; les sauvetages du mont Saint-Bernard.	
La chasse et les chasseurs	132
L'ouverture; conseils d'un vieux lapin à son fils; la débauche; faut-il blâmer la chasse? abus et manies; oisiveté et suicide; Nemrods qui ont tort de se glorifier; pitié pour la mouette; chasseurs en Japon.	

Chasseurs qu'il faut encourager.	137
Dommages causés par les limaces et les insectes; les oiseaux gardes-champêtres; migration; l'étourneau et autres insectivores; le chardonneret et le moineau; ingratitude; les dénicheurs; leçons venues des antipodes.	
La basse-cour	142
Une république où règne la concorde; traduction du <i>coquericó</i> ; victimes de nos appétits; soins mérités; le sultan des poules; intervention de l'épervier; couveuses et poussins; l'amour maternel; étude de mœurs sur le coq d'Inde; noces de Charles IX; les dindons de notre espèce; lapins domestiques.	
Le chat	148
Dans l'antiquité; appréciations d'hommes illustres; le Raphaël des chats; surnoms et dictons populaires; la vérité sur Ramina-grobis; services rendus; lapin de gouttière.	
Les angoras charitables	152
Un satirique trop sévère; on est souvent un menteur; Noïrot et Mitis ont du cœur; preuves anecdotiques; générosité d'une Majesté fourrée; erreur de Buffon.	
Réputations imméritées	154
Légèreté de l'opinion; hérissons, musaraignes, crapauds, taupes, grues, coucous, sansonnets et merles; leur réhabilitation; le chien de Jean de Nivelles; faux préjugés et faux proverbes; réputation de Saint François de Sales; scandale mal justifié; exemples d'indulgence.	
Une ébauche d'homme	159
Malin comme un singe; chez les nègres et les sauvages; les quadrumanes écuyers; payer en monnaie de singe; solidarité mise en pratique.	
Les bêtes d'esprit et les esprits bêtes	162
Degré d'intelligence chez les animaux; aptitudes particulières; notre orgueil et nos illusions; l'instinct, la raison et le libre arbitre; sottise et méchanceté; ce qui corrige l'homme.	
La vipère	165
Vocabulaire tiré des animaux; la vipère symbole des médicaments.	
La chaîne des affections	166
Une bonne farce; la pauvresse et son matou; ressources contre l'isolement; vieux soldat et recrue; unité de la création; rapprochements avec l'homme; préparation à la charité.	

Dernier entretien : le bonheur 172

Notre désir à tous ; où se trouve le bonheur : bonté, compassion et travail ; erreur de l'égoïste ; mot de saint Augustin ; ce qui coûte le moins et produit le plus ; desseins de Dieu sur nous ; il faut du courage ; nécessité d'une vie meilleure comme récompense de la vertu.



EXTRAITS DE QUELQUES COMPTES RENDUS.

« Cet ouvrage est ce qu'on peut appeler un bon livre. Il mérite une place dans la bibliothèque de toute personne qui s'occupe de l'éducation du peuple. Espérons, etc..., et qu'ainsi il pourra être répandu à profusion dans les campagnes, où il fera beaucoup de bien. Il est écrit d'une façon si charmante et si spirituelle qu'on ne peut pas le quitter avant de l'avoir lu en entier... En terminant, nous souhaitons aux *Entretiens sur les animaux* la grande et prompte vogue qu'ils méritent à tous égards. » (*Le Progrès*, journal de l'éducation populaire.)

« ... Mettre la science à la portée des intelligences à peine ouvertes, la rendre attrayante et facile, tout en inculquant aux enfants le devoir de bonté envers les animaux, tel est le but que s'est proposé M... et qu'il a heureusement rempli dans une suite de récits gradués, pleins de charme et d'intérêt, propres à éveiller l'attention et à captiver le cœur de l'enfant. Cet ouvrage, qui aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques scolaires, convient principalement pour les distributions de prix. Nous croyons pouvoir le recommander à ce double titre. » (*Moniteur belge* du 14 avril 1875.)

« Nous ne saurions trop recommander ce joli volume à MM. les instituteurs. Sous une forme des plus simples, l'auteur démontre tout le parti qu'on peut tirer des animaux domestiques et insiste sur les égards que nous devons à ces êtres si utiles. Les intéressantes anecdotes qui abondent dans l'ouvrage, en rendent la lecture des plus agréables pour la jeunesse de nos écoles et surtout pour les adultes, etc. » (*Le Messager des écoles*.)

« Voici un livre que les instituteurs doivent propager. Il est de ceux que les enfants ne relègueront pas au fond d'une armoire après en avoir admiré la couverture et les gravures; ils le liront et le reliront; les pères et les mères, les frères et les sœurs, les domestiques et les servantes le liront à leur tour; car il est à la portée de l'intelligence de tous, et plus d'une Jeannette éprouvera les bons effets de cette lecture. » (*L'École primaire*, à Namur.)

Un membre distingué de l'Académie de Belgique écrit dans le *Bulletin de la Société royale protectrice* :

« ... En étudiant de près le développement des facultés de l'esprit et du cœur chez l'homme, on s'est aperçu que là, comme dans toutes les choses de ce monde, pour arriver à un progrès, à une perfection, il y a des échelons à gravir, des apprentissages à faire. On a reconnu que l'amour du *semblable* est en relation directe, conséquence ou accompagnement, avec l'amour de l'*inférieur*. Des esprits généreux ont été frappés de l'importance de cette loi psychologique, etc... Nous devons donc accueillir avec empressement tout ouvrage qui expose les principes de la protection et qui le fait avec charme... Les *Entretiens sur les animaux* prendront une place honorable dans la bibliothèque de la protection. Ils offrent un grand intérêt à la lecture, tant pour les détails sur les animaux que pour les leçons morales en général, très spirituellement déduites. Les enfants dont l'intelligence a déjà reçu quelque culture et dont le cœur offre une prise aux bons sentiments, liront ce livre avec un véritable plaisir. L'auteur en a su bannir toute sécheresse; il écrit avec humour; son style est simple et sans prétention. En somme, c'est un bon livre que nous pouvons recommander en confiance. »

C. R.

« Ce volume, destiné à la jeunesse, peut néanmoins être lu avec fruit par des personnes de tout âge. Les animaux ne sont que le canevas sur lequel l'auteur a brodé une série de moralités et d'anecdotes d'une originalité souvent charmante. On n'a rien publié de mieux en ce genre. Nous ne parlerons pas de l'exécution matérielle du livre...; le mérite du texte nous paraît plus remarquable encore. On peut dire, sans crainte de se tromper, que c'est l'œuvre d'un esprit sage et sensé qui se distingue par la finesse des observations et par la délicatesse des sentiments. Pas une réflexion qui ne soit frappée au bon coin, pas une phrase qui ne soit une idée, pas un chapitre qui ne forme un tableau complet et qui ne laisse le lecteur satisfait. Nous remarquons plusieurs apologues qui seront fort goûtés, tel que celui où *La bonne femme fait le bon mari*; par ci par là des traits acérés contre les médisans et les calomnieurs : toutes les vipères de l'un et l'autre sexe pourront facilement s'y reconnaître. Le dernier entretien : *Le bonheur* vaut tout un cours de saine morale. Nous sommes heureux d'avoir fait la con-

naissance de ce recueil d'*Entretiens* si simples et si substantiels, et nous félicitons bien volontiers l'auteur qui, en les composant, ne pouvait utiliser plus noblement ses heures de loisir. » (*Journal de Bruxelles*, 29 avril 1875.)

« ... Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une réédition sèche de ce que tout le monde a lu dans l'histoire naturelle, c'est une œuvre d'un genre tout à fait original. Sous prétexte d'animaux, M... fait un véritable cours de morale saine, attrayante, pleine de sentiments tendres et élevés. Ce travail, où il n'y a pas moins d'esprit que de cœur, etc. » (*L'Écho de la Dendre*.)

Ce n'est pas seulement un joli volume, c'est aussi un bon livre que ces *Entretiens*. C'est une de ces lectures saines et fortifiantes après lesquelles on se sent le cœur meilleur et l'esprit plus élevé... Aussi faut-il que l'œuvre de M... prenne place dans les catalogues des distributions de prix et dans les bibliothèques communales, et que la lecture en soit vivement recommandée. Une fois qu'on en aura parcouru quelques lignes, le charme des récits est assez vif pour qu'il soit bien difficile de s'en détacher avant d'avoir tout lu. » (*La Revue communale*, août 1875.)

« Parmi les œuvres auxquelles la Société Franklin a consacré sa féconde activité, il faut citer au premier rang celle des bibliothèques populaires destinées à encourager et à répandre l'instruction au foyer de l'ouvrier...

L'œuvre est donc excellente. Mais, pour la raffermir et l'étendre, il importe de lui fournir sans cesse de nouveaux éléments. Quelques uns de nos auteurs sont entrés résolument dans cette voie et la faveur avec laquelle sont accueillis leurs travaux prouve qu'ils répondent à un véritable besoin.

Parmi ceux-ci, je crois devoir aujourd'hui signaler M..., et le charmant petit ouvrage qu'il vient de publier, me paraît de nature à pouvoir occuper la meilleure place sur les rayons des bibliothèques populaires...

Ce n'était pas chose facile que de mettre à la portée d'intelligences à peine ouverte des notions presque scientifiques... L'auteur a pu

heureusement vaincre toutes les difficultés de son sujet. Il présente sous forme de récits attachants, pour les petits comme pour les plus grands enfants et surtout pour les ouvriers, une série de tableaux instructifs dans lesquels il montre pour l'homme les heureux effets de la bonté envers ses auxiliaires naturels, les animaux...

Tout se tient dans la nature : celui qui est bon envers les animaux est d'ordinaire bon envers ses semblables. On ne saurait trop développer chez l'enfant les qualités affectives : le livre de M... est, sous ce rapport, un précieux guide; les ouvriers le liront avec plaisir et profit. » (*Le Franklin*, 10 janvier 1875.)

